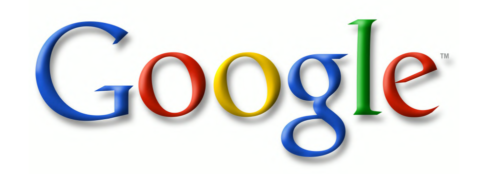



LOWTHER


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



OEUVRES COMPLÈTES

DE MADAME

DE LA FAYETTE.

OEUVRES COMPLÈTES
DE MADAME
DE LA FAYETTE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE, ET D'UN TRAITÉ SUR L'ORIGINE DES ROMANS.

TOME SECOND.

ZAYDE II.

A PARIS,
Chez D'HAUTEL, Libraire, rue de la Harpe, n°. 80, près le Collège de Justice.
1812.



ZAYDE,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

ALPHONSE ne savoit que répondre à Consalve, par l'impossibilité de se déterminer à ce qu'il devoit dire pour calmer sa douleur. Enfin, après lui avoir représenté que son esprit n'étoit pas en état de prendre une résolution, et qu'il falloit se servir de sa raison pour supporter son malheur, il l'obligea de retourner chez lui. Sitôt que Consalve fut dans sa chambre, il fit appeler son truchement, pour se faire expliquer quelques mots qu'il avoit entendu dire à Zayde, et qu'il avoit retenus. Le truchement lui en expliqua plusieurs, et entre autres ceux que Zayde avoit souvent dits à Félime en le regardant. Il les expliqua en sorte que Consalve fut assuré qu'il ne s'étoit pas trompé lorsqu'il avoit cru qu'elle parloit d'une ressemblance; et il ne douta plus alors que ce ne fût un

amant de Zayde à qui il ressembloit. Dans cette pensée, il envoya chercher les femmes qui avoient vu partir cette belle étrangère, pour savoir d'elles si, parmi ces hommes qui l'avoient emmenée, il n'y avoit point quelqu'un qui lui ressemblât. Sa curiosité ne put être satisfaite : ces femmes les avoient vus de trop loin pour remarquer cette ressemblance, et elles lui dirent seulement qu'il y en avoit un que Zayde avoit embrassé. Consalve ne put entendre ces paroles sans s'abandonner au désespoir, et sans prendre le dessein d'aller chercher Zayde, pour tuer son amant à ses yeux. Alphonse lui représenta qu'il y auroit de l'injustice et de l'impossibilité dans ce dessein; qu'il n'avoit point de droits sur Zayde ; qu'elle étoit engagée avec cet amant avant que de l'avoir vu ; que c'étoit peut-être son mari ; qu'il ne savoit en quel lieu du monde la chercher ; que quand il l'auroit trouvée, ce seroit apparemment dans un pays où ce rival auroit tant d'autorité, qu'il ne pourroit exécuter ce que la colère lui conseilloit d'entreprendre. Que voulez-vous donc que je devienne? répliqua Consalve ; et croyez-vous qu'il me soit possible de demeurer en l'état où

je suis ! Je voudrois, dit Alphonse, que vous supportassiez ce malheur, qui ne regarde que l'amour, comme vous avez déjà supporté ceux qui regardoient et l'amour et la fortune. C'est pour avoir trop souffert, que je ne puis plus souffrir, répondit Consalve : je veux aller chercher Zayde, la revoir, savoir d'elle qu'elle en aime un autre, et mourir à ses pieds. Mais non, reprit-il, je serois digne de mon malheur, si j'allois chercher Zayde, après la manière dont elle m'a quitté. Le respect et l'adoration que j'ai eus pour elle, l'engageoient à me faire dire au moins qu'elle s'en alloit. La seule reconnoissance l'y devoit obliger ; et puisqu'elle ne l'a pas fait, il faut qu'elle joigne le mépris à l'indifférence. Je me suis trop flatté, quand j'ai pu m'imaginer qu'elle ne me haïssoit pas ; je ne dois jamais penser à la suivre ni à la chercher. Non, Zayde, je ne vous suivrai point. Alphonse, je me rends à vos raisons, et je vois bien que je ne dois prétendre qu'à finir le plutôt que je pourrai le reste d'une misérable vie.

Consalve parut déterminé à cette résolution, et son esprit en fut plus calme. Il étoit néanmoins dans une tristesse qui fai-

soit pitié : il passoit les journées entières dans les lieux où il avoit vu Zayde, et il sembloit l'y chercher encore. Il garda son truchement pour apprendre la langue grecque ; et quoiqu'il fût persuadé qu'il ne verroit jamais Zayde, il trouvoit quelque douceur à s'assurer au moins qu'il la pourroit entendre, s'il la revoyoit. Il apprit en peu de temps ce que les autres n'apprennent qu'en plusieurs années. Mais lorsqu'il n'eut plus cette occupation, qui avoit quelque rapport avec Zayde, il se trouva encore plus affligé qu'auparavant.

Il faisoit souvent réflexion sur la cruauté de sa destinée, qui, après l'avoir accablé à Léon de tant de malheurs, lui en faisoit éprouver un incomparablement plus sensible, en le privant d'une personne qui seule lui étoit plus chère que la fortune, l'ami, et la maîtresse qu'il avoit perdus. En faisant cette triste différence de ses malheurs passés à son malheur présent, il se souvint de la promesse qu'il avoit faite à don Olmond de lui donner de ses nouvelles ; et quelque peine qu'il eût à penser à autre chose qu'à Zayde, il jugea qu'il devoit cette marque de reconnoissance à un homme qui lui avoit témoigné

tant d'amitié. Il ne voulut pas lui apprendre précisément le lieu où il étoit : il lui manda seulement qu'il le prioit de lui écrire à Tarragone ; que sa retraite n'en étoit pas éloignée ; qu'il s'y trouvoit sans ambition ; qu'il n'avoit plus de ressentiment contre don Garcie, de haine pour don Ramire, ni d'amour pour Nugna Bella ; que cependant il étoit encore plus malheureux que lorsqu'il partit de Léon.

Alphonse étoit sensiblement touché de l'état où il voyoit Consalve ; il ne l'abandonnoit point, et tâchoit, autant qu'il lui étoit possible, de diminuer son affliction. Vous avez perdu Zayde, lui disoit-il un jour ; mais vous n'avez pas contribué à la perdre ; et quelque malheureux que vous soyez, il y a du moins une sorte de malheur que votre destinée vous laisse ignorer. Être la cause de son infortune est un malheur qui vous est inconnu ; et c'est celui qui fera éternellement mon supplice. Si vous trouvez quelque consolation, continua-t-il, d'apprendre, par mon exemple, que vous pourriez être plus infortuné que vous ne l'êtes, je veux bien vous raconter les accidens de ma vie, quelque douleur que me puisse donner un si triste

souvenir. Consalve ne put s'empêcher de lui laisser voir tant de désir de savoir ce qui l'avoit obligé à se confiner dans un désert, qu'Alphonse, pour satisfaire sa curiosité et pour lui faire connoître qu'il étoit plus malheureux que lui, commença ainsi l'histoire de ses déplaisirs.

HISTOIRE D'ALPHONSE ET DE BELASIRE.

Vous savez, seigneur, que je m'appelle Alphonse Ximenès, et que ma maison a quelque lustre dans l'Espagne, pour être descendue des premiers rois de Navarre. Comme je n'ai dessein que de vous conter l'histoire de mes derniers malheurs, je ne vous ferai pas celle de toute ma vie : il y a néanmoins des choses assez remarquables; mais comme, jusqu'au temps dont je veux vous parler, je n'avois été malheureux que par la faute des autres, et non pas par la mienne, je ne vous en dirai rien; et vous saurez seulement que j'avois éprouvé tout ce que l'infidélité et l'inconstance des femmes peuvent faire souffrir de plus douloureux. Aussi étois-je très-éloigné d'en vouloir aimer aucune. Les attachemens me

paroissoient des supplices; et quoiqu'il y eût plusieurs belles personnes à la cour, dont je pouvois être aimé, je n'avois pour elles que les sentimens de respect qui sont dus à leur sexe. Mon père, qui vivoit encore, souhaitoit de me marier, par cette chimère si ordinaire à tous les hommes de vouloir conserver leur nom. Je n'avois pas de répugnance au mariage; mais la connoissance que j'avois des femmes, m'avoit fait prendre la résolution de n'en épouser jamais de belles; et après avoir tant souffert par la jalousie, je ne voulois pas me mettre au hasard d'avoir tout ensemble celle d'un amant et celle d'un mari. J'étois dans ces dispositions, lorsqu'un jour mon père me dit que Belasire, fille du comte de Guevarre, étoit arrivée à la cour; que c'étoit un parti considérable et par son bien et par sa naissance, et qu'il eût fort souhaité de l'avoir pour belle-fille. Je lui répondis qu'il faisoit un souhait inutile; que j'avois déjà ouï parler de Belasire, et que je savois que personne n'avoit encore pu lui plaire; que je savois aussi qu'elle étoit belle, et que c'étoit assez pour m'ôter la pensée de l'épouser. Il me demanda si je l'avois vue: je lui répondis que toutes



les fois qu'elle étoit venue à la cour, je m'étois trouvé à l'armée, et que je ne la connoissois que de réputation. Voyez-la, je vous en prie, répliqua-t-il; et si j'étois aussi assuré que vous lui pussiez plaire, que je suis persuadé qu'elle vous fera changer de résolution de n'épouser jamais une belle femme, je ne douterois pas de votre mariage. Quelques jours après, je trouvai Belasire chez la reine : je demandai son nom, me doutant bien que c'étoit elle, et elle demanda le mien, croyant bien aussi que j'étois Alphonse. Nous devinâmes l'un et l'autre ce que nous avions demandé, nous nous le dîmes, et nous parlâmes ensemble avec un air plus libre qu'apparemment nous ne le devions avoir dans une première conversation. Je trouvai la personne de Belasire très-charmante, et son esprit beaucoup au-dessus de ce que j'en avois pensé. Je lui dis que j'avois de la honte de ne la connoître pas encore; que néanmoins je serois bien aise de ne la pas connoître davantage; que je n'ignorois pas combien il étoit inutile de songer à lui plaire, et combien il étoit difficile de se garantir de le désirer. J'ajoutai que, quelque difficulté qu'il y eût à toucher

son cœur, je ne pourrois m'empêcher d'en former le dessein, si elle cessoit d'être belle; mais que tant qu'elle seroit comme je la voyois, je n'y penserois de ma vie; que je la suppliois même de m'assurer qu'il étoit impossible de se faire aimer d'elle, de peur qu'une fausse espérance ne me fît changer la résolution que j'avois prise de ne m'attacher jamais à une belle femme. Cette conversation, qui avoit quelque chose d'extraordinaire, plut à Belasire; elle parla de moi assez favorablement; et je parlai d'elle comme d'une personne en qui je trouvois un mérite et un agrément au-dessus des autres femmes. Je m'enquis, avec plus de soin que je n'avois fait, quels étoient ceux qui s'étoient attachés à elle. On me dit que le comte de Lare l'avoit passionnément aimée; que sa passion avoit duré long-temps; qu'il avoit été tué à l'armée, et qu'il s'étoit précipité dans le péril, après avoir perdu l'espérance de l'épouser. On me dit aussi que plusieurs autres personnes avoient essayé de lui plaire, mais inutilement, et que l'on n'y pensoit plus, parce qu'on croyoit impossible d'y réussir. Cette impossibilité dont on me parloit, me fit imaginer quelque plaisir à la surmonter.

Je n'en fis pas néanmoins le dessein; mais je vis Belasire le plus souvent qu'il me fut possible; et comme la cour de Navarre n'est pas si austère que celle de Léon, je trouvois aisément les occasions de la voir. Il n'y avoit pourtant rien de sérieux entre elle et moi: je ne lui parlois en rien de l'éloignement où nous étions l'un pour l'autre, et de la joie que j'aurois qu'elle changeât de visage et de sentimens. Il me parut que ma conversation ne lui déplaisoit pas, et que mon esprit lui plaisoit, parce qu'elle trouvoit que je connoissois tout le sien. Comme elle avoit même pour moi une confiance qui me donnoit une entière liberté de lui parler, je la priai de me dire les raisons qu'elle avoit eues de refuser si opiniâtrément ceux qui s'étoient attachés à lui plaire. Je vais vous répondre sincèrement, me dit-elle: Je suis née avec une aversion marquée pour le mariage: les liens m'en ont toujours paru très-rudes; et j'ai cru qu'il n'y avoit qu'une passion qui pût assez aveugler, pour faire passer par dessus toutes les raisons qui s'opposent à cet engagement. Vous ne voulez pas vous marier par amour, ajouta-t-elle, et moi je ne comprends pas qu'on puisse se marier sans

amour, et sans un amour violent; et bien loin d'avoir eu de la passion, je n'ai même jamais eu d'inclination pour personne : ainsi, Alphonse, si je ne suis point mariée, c'est parce que je n'ai rien aimé. Quoi! madame, lui répondis-je, personne ne vous a plu? votre cœur n'a jamais reçu d'impression? il n'a jamais été troublé au nom et à la vue de ceux qui vous adoroient? Non, me dit-elle, je ne connois aucun des sentimens de l'amour. Quoi! pas même la jalousie? lui dis-je. Non, pas même la jalousie, me répliqua-t-elle. Ah! si cela est, madame, lui répondis-je, je suis persuadé que vous n'avez jamais eu d'inclination pour personne. Il est vrai, reprit-elle, personne ne m'a jamais plu; et je n'ai pas même trouvé d'esprit qui me fût agréable et qui eût du rapport avec le mien. Je ne sais quel effet me firent les paroles de Belasire : je ne sais si j'en étois déjà amoureux sans le savoir; mais l'idée d'un cœur fait comme le sien, qui n'avoit jamais reçu d'impression, me parut une chose si admirable et si nouvelle, que je fus frappé dans ce moment du désir de lui plaire, et d'avoir la gloire de toucher ce cœur que tout le monde croyoit insensible. Je ne fus

plus cet homme que avoit commencé à parler sans dessein : je repassai dans mon esprit tout ce qu'elle venoit de me dire. Je crus que lorsqu'elle m'avoit dit qu'elle n'avoit trouvé personne qui lui eût plu, j'avois vu dans ses yeux qu'elle m'en avoit excepté: enfin, j'eus assez d'espérance pour achever de me donner de l'amour; et dès ce moment je devins plus amoureux de Belasire que je ne l'avois été d'aucune autre. Je ne vous redirai point comment j'osai lui déclarer que je l'aimois : j'avois commencé à lui parler par une espèce de raillerie : il étoit difficile de lui parler sérieusement; mais aussi cette raillerie me donna bientôt lieu de lui dire des choses que je n'aurois osé lui dire de long-temps. Ainsi, j'aimai Belasire, et je fus assez heureux pour toucher son inclination; mais je ne le fus pas assez pour lui persuader mon amour. Elle avoit une défiance naturelle de tous les hommes : quoiqu'elle m'estimât beaucoup plus que tous ceux qu'elle avoit jamais vus, et par conséquent plus que je ne méritois, elle n'ajoutoit pas foi à mes paroles. Elle eut néanmoins avec moi un procédé tout différent de celui des autres femmes; et j'y trouvai quelque chose de si noble et

de si sincère, que j'en fus surpris. Elle ne demeura pas long-temps sans m'avouer l'inclination qu'elle avoit pour moi : elle m'apprit ensuite le progrès que je faisois dans son cœur ; mais comme elle ne me cachoit point ce qui m'étoit avantageux, elle m'apprenoit aussi ce qui ne m'étoit pas favorable. Elle me dit qu'elle ne croyoit pas que je l'aimasse véritablement ; et que tant qu'elle ne seroit pas mieux persuadée de mon amour, elle ne consentiroit jamais à m'épouser. Je ne vous saurois exprimer la joie que je trouvois à toucher ce cœur qui n'avoit jamais été touché, et à voir l'embarras et le trouble qu'y apportoit une passion qui lui étoit inconnue. Quel charme c'étoit pour moi de connoître l'étonnement qu'avoit Belasire de n'être plus maîtresse d'elle-même, et de se trouver des sentimens sur lesquels elle n'avoit point de pouvoir! Je goûtai, dans ces commencemens, des délices que je n'avois pas imaginées ; et qui n'a point senti le plaisir de donner une violente passion à une personne qui n'en a jamais eu, même de médiocre, peut dire qu'il ignore les véritables plaisirs de l'amour. Si j'eus de sensibles joies, par la connoissance de l'inclination que Belasire

avoit pour moi, j'eus aussi de cruels chagrins, par le doute où elle étoit de ma passion, et par l'impossibilité qui me paroissoit à l'en persuader. Lorsque cette pensée me donnoit de l'inquiétude, je rappelois les sentimens que j'avois eus sur le mariage: je trouvois que j'allois tomber dans des malheurs que j'avois tant appréhendés: je pensois que j'aurois la douleur de ne pouvoir assurer Belasire de l'amour que j'avois pour elle; ou que, si je l'en assurois, et qu'elle m'aimât véritablement, je serois exposé au malheur de cesser d'être aimé. Je me disois que le mariage diminueroit l'attachement qu'elle avoit pour moi; qu'elle ne m'aimeroit plus que par devoir; qu'elle en aimeroit peut-être quelque autre: enfin, je me représentois tellement l'horreur d'en être jaloux, que, quelque estime et quelque passion que j'eusse pour elle, je me décidois presque à abandonner l'entreprise que j'avois faite; et je préférois le malheur de vivre sans Belasire, à celui de vivre avec elle sans en être aimé. Belasire avoit à peu près des incertitudes pareilles aux miennes; elle ne me cachoit pas plus ses sentimens, que je ne lui cachois les miens. Nous parlions des raisons que nous avions de ne nous

point engager : nous résolûmes plusieurs fois de rompre notre attachement : nous nous dîmes adieu, dans la pensée d'exécuter nos résolutions; mais nos adieux étoient si tendres, et notre inclination si forte, qu'aussitôt que nous nous étions quittés, nous ne pensions plus qu'à nous revoir. Enfin, après bien des irrésolutions de part et d'autre, je surmontai les doutes de Belasire; elle rassura tous les miens; elle me promit qu'elle consentiroit à notre mariage, sitôt que ceux dont nous dépendions auroient réglé ce qui étoit nécessaire pour l'achever. Son père fut obligé de partir avant que de le pouvoir conclure; le roi l'envoya sur la frontière signer un traité avec les Maures, et nous fûmes contraints d'attendre son retour. J'étois cependant le plus heureux homme du monde; je n'étois occupé que de l'amour que j'avois pour Belasire : j'en étois passionnément aimé; je l'estimois plus que toutes les femmes du monde, et je me croyois sur le point de la posséder..

Je la voyois avec toute la liberté que devoit avoir un homme qui l'alloit bientôt épouser. Un jour, mon malheur fit que je la priai de me dire tout ce que ses amans

avoient fait pour elle. Je prenois plaisir à voir la différence du procédé qu'elle avoit eu avec eux, d'avec celui qu'elle avoit avec moi. Elle me nomma tous ceux qui l'avoient aimé, elle me conta tout ce qu'ils avoient fait pour lui plaire : elle me dit que ceux qui avoient eu plus de persévérance, étoient ceux pour qui elle avoit eu plus d'éloignement ; et que le comte de Lare, qui l'avoit aimée jusqu'à sa mort, ne lui avoit jamais plu. Je ne sais pourquoi, après ce qu'elle me disoit, j'eus plus de curiosité pour ce qui regardoit le comte de Lare, que pour les autres. Cette longue persévérance me frappa l'esprit : je la priai de me redire encore tout ce qui s'étoit passé entre eux : elle le fit ; et quoiqu'elle ne me dît rien qui me dût déplaire, je fus touché d'une espèce de jalousie. Je trouvai que si elle ne lui avoit pas témoigné de l'inclination, au moins elle lui avoit témoigné beaucoup d'estime. Le soupçon m'entra dans l'esprit qu'elle ne me disoit pas tous les sentimens qu'elle avoit eus pour lui. Je ne voulus point lui témoigner ce que je pensois : je me retirai chez moi plus chagrin que de coutume : je dormis peu, et je n'eus point de repos

que je ne la visse le lendemain, et que je ne lui fisse encore raconter tout ce qu'elle m'avoit dit le jour précédent. Il étoit impossible qu'elle m'eût conté d'abord toutes les circonstances d'une passion qui avoit duré plusieurs années : elle me dit des choses qu'elle ne m'avoit pas encore dites; je crus qu'elle avoit eu dessein de me les cacher. Je lui fis mille questions, et je lui demandai à genoux de me répondre avec sincérité. Mais quand ce qu'elle me répondoit étoit comme je le pouvois désirer, je croyois qu'elle ne me parloit ainsi que pour me plaire : si elle me disoit des choses un peu avantageuses pour le comte de Lare, je croyois qu'elle m'en cachoit bien davantage : enfin, la jalousie, avec toutes les horreurs qui l'accompagnent, se saisit de mon esprit. Je ne lui donnois plus de repos; je ne pouvois plus lui témoigner ni passion ni tendresse; j'étois incapable de lui parler d'autre chose que du comte de Lare : j'étois pourtant au désespoir de l'en faire souvenir, et de remettre dans sa mémoire tout ce qu'il avoit fait pour elle. Je voulois ne lui en plus parler, mais je trouvois toujours que j'avois oublié de me faire

expliquer quelque circonstance ; et sitôt que j'avois commencé la conversation, c'étoit pour moi un labyrinthe, je n'en sortois plus, et j'étois également désespéré de lui parler du comte de Lare, ou de ne lui en parler pas.

Je passois les nuits entières sans dormir ; Belasire ne me paroissoit plus la même personne. Quoi ! disois-je, c'est ce qui a fait le charme de ma passion, que de croire que Belasire n'a jamais rien aimé, et qu'elle n'a jamais eu d'inclination pour personne ; cependant, partout ce qu'elle me dit elle-même, il faut qu'elle n'ait pas eu d'aversion pour le comte de Lare. Elle lui a témoigné trop d'estime, et elle l'a traité avec trop de civilité : si elle ne l'avoit point aimé, elle l'auroit haï, par la longue persécution qu'il lui a faite, et qu'il lui a fait faire par ses parens. Non, disois-je, Belasire, vous m'avez trompé, vous n'étiez point telle que je vous ai crue ; c'étoit comme une personne qui n'avoit jamais rien aimé, que je vous ai adorée ; c'étoit le fondement de ma passion ; je ne le trouve plus, il est juste que je reprenne tout l'amour que j'ai eu pour vous. Mais si elle me dit vrai, reprenois-

je, quelle injustice ne lui fais-je pas! et quel mal ne me fais-je point à moi-même de m'ôter tout le plaisir que je trouvois à être aimé d'elle!

Dans ces sentimens, je prenois la résolution de parler encore une fois à Belasire : il me sembloit que je lui dirois mieux que je n'avois fait, ce qui me causoit de la peine, et que je m'éclaircirois avec elle d'une manière qui ne me laisseroit plus de soupçon. Je faisois ce que j'avois résolu : je lui parlois, mais ce n'étoit pas pour la dernière fois; et le lendemain, je reprenois le même discours avec plus de chaleur que le jour précédent. Enfin, Belasire, qui avoit eu jusqu'alors une patience et une douceur admirables, qui avoit souffert tous mes soupçons, et qui avoit travaillé à me les ôter, commença à se lasser de la persévérance d'une jalousie si violente et si mal fondée.

Alphonse, me dit-elle un jour, je vois bien que le caprice que vous avez dans l'esprit, va détruire la passion que vous aviez pour moi; mais il faut que vous sachiez aussi qu'elle détruira infailliblement celle que j'ai pour vous. Considérez, je vous en conjure, sur quoi vous me tour-

mentez, et sur quoi vous vous tourmentez vous-même, sur un homme mort, que vous ne sauriez croire que j'aie aimé, puisque je ne l'ai pas épousé : car si je l'avois aimé, mes parens vouloient notre mariage, et rien ne s'y opposoit. Il est vrai, madame, lui répondis-je, je suis jaloux d'un mort, et c'est ce qui me désespère. Si le comte de Lare étoit vivant, je jugerois, par la manière dont vous seriez ensemble, de celle dont vous y auriez été ; et ce que vous faites pour moi, me convaincroit que vous ne l'aimeriez pas. J'aurois le plaisir, en vous épousant, de lui ôter l'espérance que vous lui aviez donnée, quoi que vous me puissiez dire; mais il est mort, et il est peut-être mort persuadé que vous l'auriez aimé, s'il avoit vécu. Ah! madame, je ne saurois être heureux, toutes les fois que je penserai qu'un autre que moi a pu se flatter d'être aimé de vous. Mais, Alphonse, me dit-elle encore, si je l'avois aimé, pourquoi ne l'aurois-je pas épousé? Parce que vous ne l'avez pas assez aimé, madame, lui répliquai-je, et que la répugnance que vous aviez pour le mariage ne pouvoit être surmontée par une inclination médiocre. Je sais bien que vous

m'aimez davantage que vous n'avez aimé le comte de Lare; mais, pour peu que vous l'ayez aimé, tout mon bonheur est détruit : je ne suis plus le seul homme qui vous ait charmé : je ne suis plus que le premier qui vous ai fait connoître l'amour : votre cœur a été touché par d'autres sentimens que ceux que je lui ai donnés. Enfin, madame, ce n'est plus ce qui m'avoit rendu le plus heureux homme du monde; et vous ne me paroissez plus du même prix dont je vous ai trouvée d'abord. Mais, Alphonse, me dit-elle, comment avez-vous pu vivre en repos avec celles que vous avez aimées? Je voudrois bien savoir si vous avez trouvé en elles un cœur qui n'eût jamais senti de passion. Je ne l'y cherchois pas, madame, lui répliquai-je, et je n'avois pas espéré de l'y trouver : je ne les avois point regardées comme des personnes incapables d'en aimer d'autres que moi : je m'étois contenté de croire qu'elles m'aimoient beaucoup plus que tous ceux qu'elles avoient aimés; mais pour vous, madame, ce n'est pas de même : je vous ai toujours regardée comme une personne au-dessus de l'amour, et qui ne l'auroit jamais connu sans moi. Je me suis trouvé

heureux et glorieux tout ensemble d'avoir pu faire une conquête si extraordinaire : par pitié, ne me laissez plus dans l'incertitude où je suis : si vous m'avez caché quelque chose sur le comte de Lare, avouez-le moi : le mérite de l'aveu et votre sincérité me consoleront peut-être de ce que vous m'avouerez : éclaircissez mes soupçons ; et ne me laissez pas vous donner un plus grand prix que je ne dois, ou moindre que vous ne méritez. Si vous n'aviez point perdu la raison, me dit Belasire, vous verriez bien que, puisque je ne vous ai pas persuadé, je ne vous persuaderai pas ; mais si je pouvois ajouter quelque chose à ce que je vous ai déjà dit, ce ne seroit qu'une marque infaillible que je n'ai pas eu d'inclination pour le comte de Lare, et de vous en assurer comme je fais. Si je l'avois aimé, il n'y auroit rien qui pût me le faire désavouer : je croirois faire un crime de renoncer à des sentimens que j'aurois eus pour un homme mort qui les auroit mérités. Ainsi, Alphonse, soyez assuré que je n'en ai point eu qui vous puisse déplaire. Persuadez-le moi donc, madame, m'écriai-je : dites-le moi mille fois de suite, écrivez-le moi : enfin, re-

donnez-moi le plaisir de vous aimer comme je faisois, et surtout pardonnez-moi le tourment que je vous donne. Je me fais plus de mal qu'à vous; et si l'état où je suis pouvoit se rachetter, je le rachetterois par la perte de ma vie.

Ces dernières paroles firent de l'impression sur Belasire : elle vit bien qu'en effet je n'étois plus le maître de mes sentimens : elle me promit d'écrire tout ce qu'elle avoit pensé et tout ce qu'elle avoit fait pour le comte de Lare; et quoique ce fussent des choses qu'elle m'avoit déjà dites mille fois, j'eus du plaisir de m'imaginer que je les verrois écrites de sa main. Le jour suivant, elle m'envoya ce qu'elle m'avoit promis : j'y trouvai une narration fort exacte de ce que le comte de Lare avoit fait pour lui plaire et de tout ce qu'elle avoit fait pour le guérir de sa passion, avec toutes les raisons qui pouvoient me persuader que ce qu'elle me disoit étoit véritable. Cette narration étoit faite d'une manière qui devoit me guérir de tous mes caprices; mais elle produisit un effet contraire. Je commençai par être en colère contre moi-même d'avoir obligé Belasire à employer tant de temps à penser au comte de Lare. Les en-

droits de son récit où elle entroit dans le détail, m'étoient insupportables : je trouvois qu'elle avoit bien de la mémoire pour les actions d'un homme qui lui avoit été indifférent. Ceux qu'elle avoit passés légèrement me persuadoient qu'il y avoit des choses qu'elle ne m'avois osé dire : enfin je fis du poison de tout; et je vins voir Belasire plus désespéré et plus en colère que je ne l'avois jamais été. Elle qui savoit combien j'avois sujet d'être satisfait, fut offensée de me voir si injuste ; elle me le fit connoître avec plus de force qu'elle ne l'avoit encore fait. Je m'excusai le mieux que je pus, tout en colère que j'étois. Je voyois bien que j'avois tort ; mais il ne dépendoit pas de moi d'être raisonnable. Je lui dis que ma grande délicatesse sur les sentimens qu'elle avoit eus pour le comte de Lare, étoit une marque de la passion et de l'estime que j'avois pour elle ; et que ce n'étoit que par le prix infini que je donnois à son cœur, que je craignois si fort qu'un autre n'en eût touché la moindre partie : enfin je dis tout ce que je pus m'imaginer pour rendre ma jalousie plus excusable. Belasire n'approuva point mes raisons : elle me dit que de légers chagrins

pouvoient être produits par ce que je venois de lui dire ; mais qu'un caprice si long ne pouvoit venir que du défaut et du déréglement de mon humeur ; que je lui faisois peur pour la suite de sa vie ; et que si je continuois, elle seroit obligée de changer de sentimens. Ces menaces me firent trembler : je me jetai à ses genoux, je l'assurai que je ne lui parlerois plus de mon chagrin, et je crus moi-même pouvoir en être le maître ; mais ce ne fut que pour quelques jours. Je recommençai bientôt à la tourmenter : je lui redemandai souvent pardon ; mais souvent aussi je lui fis voir que je croyois toujours qu'elle avoit aimé le comte de Lare, et que cette pensée me rendroit éternellement malheureux.

Il y avoit déjà long-temps que j'étois lié d'une amitié particulière avec un homme de qualité, appelé don Manrique. C'étoit un des hommes du monde qui avoient le plus de mérite et d'agrément. La liaison qui étoit entre nous, en avoit fait une très-grande entre Belasire et lui : leur amitié ne m'avoit jamais déplu ; au contraire, j'avois pris plaisir à l'augmenter. Il s'étoit aperçu plusieurs fois du chagrin que j'avois depuis quelque temps. Quoique je n'eusse

rien de caché pour lui, la honte de mon caprice m'avoit empêché de le lui avouer. Il vint chez Belasire un jour que j'étois encore plus déraisonnable que je n'avois accoutumé, et qu'elle étoit aussi plus lasse qu'à l'ordinaire de ma jalousie. Don Manrique connut, à l'altération de nos visages, que nous avions quelque démêlé. J'avois toujours prié Belasire de ne lui point parler de ma foiblesse : je lui fis encore la même prière quand il entra ; mais elle voulut m'en faire honte ; et sans me donner le loisir de m'y opposer, elle dit à don Manrique ce qui faisoit mon chagrin. Il en parut si étonné, il le trouva si mal fondé, et il m'en fit tant de reproches, qu'il acheva de troubler ma raison. Jugez, seigneur, si elle fut troublée, et quelle disposition j'avois à la jalousie. Il me parut que, de la manière dont m'avoit condamné don Manrique, il falloit qu'il fût prévenu pour Belasire. Je voyois bien que je passois les bornes de la raison ; mais je ne croyois pas aussi qu'on me dût condamner entièrement, à moins que d'être amoureux de Belasire. Je m'imaginai alors que don Manrique l'étoit, il y avoit déjà long-temps, et que je lui paroissois si heureux d'en être

aimé, qu'il ne trouvoit pas que je me dusse plaindre, quand elle en auroit aimé un autre : je crus même que Belasire s'étoit bien aperçu que don Manrique avoit pour elle plus que de l'amitié : je pensai qu'elle étoit bien aise d'être aimée (comme le sont d'ordinaire toutes les femmes); et sans la soupçonner de me faire une infidélité, je fus jaloux de l'amitié qu'elle avoit pour un homme que je croyois son amant. Belasire et don Manrique, qui me voyoient si troublé et si agité, étoient bien éloignés de juger ce qui causoit le désordre de mon esprit. Ils tâchèrent de me remettre, par toutes les raisons dont ils pouvoient s'aviser; mais tout ce qu'ils me disoient, achevoit de me troubler et de m'aigrir. Je les quittai; et quand je fus seul, je me représentai le nouveau malheur que je croyois avoir, infiniment au-dessus de celui que j'avois eu. Je connus alors que j'avois été déraisonnable de craindre un homme qui ne me pouvoit plus faire de mal. Je trouvai que don Manrique m'étoit redoutable de toutes façons : il étoit aimable; Belasire avoit beaucoup d'estime et d'amitié pour lui; elle étoit accoutumée à le voir; elle étoit lasse de mes chagrins et de mes ca

prices : il me sembloit qu'elle cherchoit à s'en consoler avec lui, et qu'insensiblement elle lui donneroit la place que j'occupois dans son cœur : enfin, je fus plus jaloux de don Manrique, que je ne l'avois été du comte de Lare. Je savois bien qu'il étoit amoureux d'une autre personne, il y avoit long-temps ; mais cette personne étoit si inférieure en toutes choses à Belasire, que cet amour ne me rassuroit pas. Comme ma destinée vouloit que je ne pusse m'abandonner entièrement à mon caprice, et qu'il me restât toujours assez de raison pour me laisser dans l'incertitude, je ne fus pas si injuste que de croire que don Manrique travaillât à m'ôter Belasire. Je m'imaginai qu'il en étoit devenu amoureux, sans s'en être aperçu et sans le vouloir : je pensai qu'il essayoit de combattre sa passion, à cause de notre amitié ; et qu'encore qu'il n'en dît rien à Belasire, il lui laissoit voir qu'il l'aimoit sans espérance. Il me parut que je n'avois pas sujet de me plaindre de don Manrique, puisque je croyois que ma considération l'avoit empêché de se déclarer. Enfin, je trouvai que, comme j'avois été jaloux d'un homme mort, sans savoir si je le devois être, j'étois jaloux de mon

ami, et que je le croyois mon rival, sans croire avoir sujet de le haïr. Il seroit inutile de vous dire ce que des sentimens aussi extraordinaires que les miens me firent souffrir, et il est aisé de se l'imaginer. Lorsque je vis don Manrique, je lui fis des excuses de lui avoir caché mon chagrin sur le sujet du comte de Lare; mais je ne lui dis rien de ma nouvelle jalousie; je n'en dis rien aussi à Belasire, de peur que la connoissance qu'elle en auroit, n'achevât de l'éloigner de moi. Comme j'étois toujours persuadé qu'elle m'aimoit beaucoup, je croyois que si je pouvois obtenir de moi-même de ne lui plus paroître déraisonnable, elle ne m'abandonneroit pas pour don Manrique: ainsi, l'intérêt même de ma jalousie m'obligeoit à la cacher. Je demandai encore pardon à Belasire, et je l'assurai que la raison m'étoit entièrement revenue. Elle fut bien aise de me voir dans ces sentimens, quoiqu'elle pénétrât aisément, par la grande connoissance qu'elle avoit de mon humeur, que je n'étois pas si tranquille que je le voulois paroître.

Don Manrique continua de voir Belasire comme il avoit accoutumé, et même davantage, à cause de la confidence qu'elle

lui avoit faite de ma jalousie. Comme Belasire avoit vu que j'avois été offensé qu'elle lui en eût parlé, elle ne lui en parloit plus en ma présence ; mais quand elle s'apercevoit que j'étois chagrin, elle s'en plaignoit à lui, et le prioit de lui aider à me guérir. Mon malheur voulut que je m'aperçusse deux ou trois fois qu'elle avoit cessé de parler à don Manrique lorsque j'étois entré. Jugez ce qu'une pareille chose pouvoit produire dans un esprit aussi jaloux que le mien : néanmoins je voyois tant de tendresse pour moi dans le cœur de Belasire, et il me paroissoit qu'elle avoit tant de joie lorsqu'elle me voyoit l'esprit en repos, que je ne pouvois croire qu'elle aimât assez don Manrique pour être en intelligence avec lui. Je ne pouvois croire aussi que don Manrique, qui ne songeoit qu'à empêcher que je ne me brouillasse avec elle, songeât à s'en faire aimer. Je ne pouvois donc démêler quels sentimens il avoit pour elle, ni quels étoient ceux qu'elle avoit pour lui. Je ne savois même très-souvent quels étoient les miens : enfin, j'étois dans le plus misérable état où un homme ait jamais été. Un jour que j'étois entré lorsqu'elle parloit bas à don Manri-

que, il me parut qu'elle ne s'étoit pas souciée que je visse qu'elle lui parloit : je me souvins alors qu'elle m'avoit dit plusieurs fois, pendant que je la persécutois sur le sujet du comte de Lare, qu'elle me donneroit de la jalousie d'un homme vivant, pour me guérir de celle d'un homme mort. Je crus que c'étoit pour exécuter cette menace, qu'elle traitoit si bien don Manrique, et qu'elle me laissoit voir qu'elle avoit des secrets avec lui. Cette pensée diminua le trouble où j'étois. Je fus encore quelques jours sans lui en rien dire ; mais enfin je me résolus de lui en parler.

J'allai la trouver dans cette intention ; et me rejetant à genoux devant elle : Je veux bien vous avouer, madame, lui dis-je, que le dessein que vous avez eu de me tourmenter, a réussi. Vous m'avez donné toute l'inquiétude que vous pouviez souhaiter ; et vous m'avez fait sentir, comme vous me l'aviez promis tant de fois, que la jalousie qu'on a des vivans, est plus cruelle que celle qu'on peut avoir des morts. Je méritois d'être puni de ma folie; mais je ne le suis que trop, et si vous saviez ce que j'ai souffert des choses même que j'ai cru que vous faisiez à dessein,

vous verriez bien que vous me rendriez aisément malheureux, quand vous le voudriez. Que voulez-vous dire, Alphonse? me répartit-elle : vous croyez que j'ai pensé à vous donner de la jalousie; et ne savez-vous pas que j'ai été trop affligée de celle que vous avez eue malgré moi, pour avoir envie de vous en donner? Ah! madame, lui dis-je, ne continuez pas davantage à me donner de l'inquiétude : encore une fois, j'ai assez souffert; et quoique j'aie bien vu que la manière dont vous vivez avec don Manrique, n'étoit que pour exécuter les menaces que vous m'aviez faites, je n'ai pas laissé d'en avoir une douleur mortelle. Vous avez perdu la raison, Alphonse, répliqua Belasire, ou vous voulez me tourmenter à dessein, comme vous dites que je vous tourmente. Vous ne me persuaderez pas que vous puissiez croire que j'aie pensé à vous donner de la jalousie, et vous ne me persuaderez pas aussi que vous en ayez pu prendre. Je voudrois, ajouta-t-elle en me regardant, qu'après avoir été jaloux d'un homme mort que je n'ai pas aimé, vous le fussiez d'un homme vivant qui ne m'aime pas. Quoi! madame, lui répondis-je, vous n'avez pas eu l'inten-

tion de me rendre jaloux de don Manrique ! — Vous suivez simplement votre inclination en le traitant comme vous faites ! — Ce n'est pas pour me donner du soupçon que vous avez cessé de lui parler bas, ou que vous avez changé de discours quand je me suis approché de vous ! Ah ! madame, si cela est, je suis bien plus malheureux que je ne pense, et je suis même le plus malheureux homme du monde. Vous n'êtes pas le plus malheureux homme du monde, reprit Belasire, mais vous êtes le plus déraisonnable ; et si je suivois ma raison, je romprois avec vous, et je ne vous verrois de ma vie. Mais est-il possible, Alphonse, ajouta-t-elle, que vous soyez jaloux de don Manrique ? Et comment ne le serois-je pas, madame, lui dis-je, quand je vois que vous avez avec lui une intelligence que vous me cachez ? Je vous la cache, me répondit-elle, parce que vous vous offensâtes lorsque je lui parlai de votre bizarrerie, et que je n'ai pas voulu que vous vissiez que je lui parlois encore de vos chagrins et de la peine que j'en souffre. Quoi ! madame, vous vous plaignez de mon humeur à mon rival, et vous trouvez que j'ai tort d'être jaloux ? Je m'en plains à votre ami,

répliqua-t-elle, mais non pas à votre rival. Don Manrique est mon rival, répartis-je, et je ne crois pas que vous puissiez vous défendre de l'avouer : et moi, dit-elle, je ne crois pas que vous m'osiez dire qu'il le soit, sachant, comme vous faites, qu'il passe des jours entiers à ne me parler que de vous. Il est vrai, lui dis-je, que je ne soupçonne pas don Manrique de travailler à me détruire; mais cela n'empêche pas qu'il ne vous aime : je crois même qu'il ne vous le dit pas encore; mais de la manière dont vous le traitez, il vous le dira bientôt, et les espérances que votre procédé lui fait concevoir, le feront passer aisément sur les scrupules que notre amitié lui donnoit. Peut-on avoir perdu la raison au point que vous l'avez perdue? me répondit Belasire; songez-vous bien à vos paroles? Vous dites que don Manrique me parle de vous, qu'il est amoureux de moi, et qu'il ne me parle point pour lui : où pouvez-vous prendre des choses si peu vraisemblables? N'est-il pas vrai que vous croyez que je vous aime, et que vous croyez que don Manrique vous aime aussi? Il est vrai, lui répondis-je, que je crois l'un et l'autre. Et si vous le croyez, s'écria-t-elle, comment pouvez-

vous vous imaginer que je vous aime, et que j'aime don Manrique? que don Manrique m'aime, et qu'il vous aime encore? Alphonse, vous me donnez un déplaisir mortel en me faisant connoître le déréglement de votre esprit; je vois bien que c'est un mal incurable, et qu'il faudroit qu'en me décidant à vous épouser, je me décidasse en même temps à être la plus malheureuse personne du monde. Je vous aime assurément beaucoup, mais non pas assez pour vous acheter à ce prix. Les jalousies des amans ne sont que fâcheuses, mais celles des maris sont fâcheuses et offensantes. Vous me faites voir si clairement tout ce que j'aurois à souffrir si je vous avois épousé, que je ne crois pas que je vous épouse jamais. Je vous aime trop pour n'être pas sensiblement touchée de voir que je ne passerai pas ma vie avec vous comme je l'avois espéré : laissez-moi seule, je vous en conjure; vos paroles et votre vue ne feroient qu'augmenter ma douleur.

A ces mots, elle se leva, sans vouloir m'entendre, et s'en alla dans son cabinet dont elle ferma la porte, sans la r'ouvrir, quelque prière que je lui en fisse. Je fus contraint de m'en aller chez moi, si dé-

sespéré et si incertain de mes sentimens, que je m'étonne que je n'en perdis pas le peu de raison qui me restoit. Je revins dès le lendemain voir Belasire; je la trouvai triste et affligée : elle me parla sans aigreur, et même avec bonté, mais sans me rien dire qui dût me faire craindre qu'elle voulût m'abandonner. Il me parut qu'elle essayoit d'en prendre la résolution. Comme on se flatte aisément, je crus qu'elle ne demeureroit pas dans les sentimens où je la voyois : je lui demandai pardon de mes caprices, comme j'avois déjà fait cent fois; je la priai de n'en rien dire à don Manrique, et je la conjurai à genoux de changer de conduite avec lui, et de ne le plus traiter assez bien pour me donner de l'inquiétude. Je ne dirai rien de votre folie à don Manrique, me dit-elle; mais je ne changerai rien à la manière dont je vis avec lui. S'il avoit de l'amour pour moi, je ne le verrois de ma vie, quand même vous n'en auriez pas d'inquiétude; mais il n'y a que de l'amitié; vous savez même qu'il a de l'amour pour une autre : je l'estime, je l'aime. Vous avez consenti que je l'aimasse : il n'y a donc que de la folie et du déréglement dans le chagrin qu'il

vous donne ; mais si je vous satisfaisois, vous seriez bientôt pour quelque autre comme vous êtes pour lui. C'est pourquoi ne vous opiniâtrez pas à me faire changer de conduite, car assurément je n'en changerai point. Je veux croire, lui répondis-je, que tout ce que vous me dites est véritable, et que vous ne croyez point que don Manrique vous aime ; mais je le crois, madame, et c'est assez. Je sais bien que vous n'avez que de l'amitié pour lui ; mais c'est une sorte d'amitié si tendre et si pleine de confiance, d'estime et d'agrément, que quand elle ne pourroit jamais devenir de l'amour, j'aurois sujet d'en être jaloux, et de craindre qu'elle n'occupât trop votre cœur. Le refus que vous venez de me faire de changer de conduite avec lui, me fait voir que c'est avec raison qu'il m'est redoutable. Pour vous montrer, me dit-elle, que le refus que je vous fais ne regarde pas don Manrique, et qu'il ne regarde que votre caprice, c'est que, si vous me demandiez de ne plus voir l'homme du monde que je méprise le plus, je vous le refuserois comme je vous refuse de cesser d'avoir de l'amitié pour don Manrique. Je le crois, madame, lui répondis-je ; mais ce n'est pas

de l'homme du monde que vous méprisez le plus, que j'ai de la jalousie, c'est d'un homme que vous aimez assez pour le préférer à mon repos. Je ne vous soupçonne pas de foiblesse ni de changement; mais j'avoue que je ne puis souffrir qu'il y ait des sentimens de tendresse dans votre cœur pour un autre que pour moi. J'avoue aussi que je suis blessé de voir que vous ne haissez pas don Manrique, encore que vous connoissiez bien qu'il vous aime, et qu'il me semble que ce n'étoit qu'à moi seul qu'étoit dû l'avantage de vous avoir aimée sans être haï : aussi, madame, accordez-moi ce que je vous demande, et considérez combien ma jalousie est éloignée de vous devoir offenser. J'ajoutai à ces paroles toutes celles dont je pus m'aviser pour obtenir ce que je souhaitois : cela me fut entièrement impossible.

Il se passa beaucoup de temps, pendant lequel je devins toujours plus jaloux de don Manrique. J'eus le pouvoir sur moi de le lui cacher : Belasire eut la sagesse de ne lui en rien dire; et elle lui fit croire que mon chagrin venoit encore de ma jalousie du comte de Lare. Cependant elle ne changea point de procédé avec

don Manrique. Comme il ignoroit mes sentimens, il vécut aussi avec elle comme il avoit accoutumé : ainsi, ma jalousie ne fit qu'augmenter, et vint à un tel point, que j'en persécutois continuellement Belasire.

Après que cette persécution eut duré long-temps, et que cette belle personne eut en vain essayé de me guérir de mon caprice, on me dit pendant deux jours qu'elle se trouvoit mal, et qu'elle n'étoit pas même en état que je la visse. Le troisième, elle m'envoya chercher. Je la trouvai fort abattue, et je crus que c'étoit sa maladie. Elle me fit asseoir auprès d'un petit lit, sur lequel elle étoit couchée ; et après avoir demeuré quelques momens sans parler : Alphonse, me dit-elle, je pense que vous voyez bien, il y a long-temps, que j'essaye de prendre la résolution de me détacher de vous. Quelques raisons qui m'y dussent obliger, je ne crois pas que je l'eusse pu faire, si vous ne m'en eussiez donné la force, par les bizarreries extraordinaires que vous m'avez fait paroître. Si ces bizarreries n'avoient été que médiocres, et que j'eusse pu croire qu'il eût été possible de vous en guérir par une

bonne conduite, quelque austère qu'elle eût été, la passion que j'ai pour vous me l'eût fait embrasser avec joie : mais comme je vois que le déréglement de votre esprit est sans remède, et que, lorsque vous ne trouvez point de sujets de vous tourmenter, vous vous en faites sur des choses qui n'ont jamais été, et sur d'autres qui ne seront jamais; je suis contrainte, pour votre repos et pour le mien, de vous apprendre que je suis absolument résolue de rompre avec vous, et de ne vous point épouser. Je vous dis encore dans ce moment, qui sera le dernier où nous aurons une conversation particulière, que je n'ai jamais eu d'inclination pour personne que pour vous, et que vous seul étiez capable de me donner de la passion. Mais puisque vous m'avez confirmée dans l'opinion que j'avois qu'on ne peut être heureux en aimant quelqu'un; vous, que j'ai trouvé le seul homme digne d'être aimé, soyez persuadé que je n'aimerai personne, et que les impressions que vous avez faites dans mon cœur, sont les seules qu'il avoit reçues et les seules qu'il recevra jamais. Je ne veux pas même que vous puissiez penser que j'aie trop d'ami-

tié pour don Manrique : je n'ai refusé de changer de conduite avec lui, que pour voir si la raison ne vous reviendroit point, et pour me donner lieu de me redonner à vous, si j'eusse connu que votre esprit eût été capable de se guérir. Je n'ai pas été assez heureuse : c'étoit la seule raison qui m'a empêchée de vous satisfaire. Cette raison est détruite : je vous sacrifie don Manrique, je viens de le prier de ne me voir jamais. Je vous demande pardon de lui avoir découvert votre jalousie; mais je ne pouvois faire autrement, et notre rupture la lui auroit toujours apprise. Mon père arriva hier au soir : je lui ai dit ma résolution : il est allé à ma prière, l'apprendre au vôtre. Ainsi, Alphonse, ne songez point à me faire changer : j'ai fait ce qui pouvoit confirmer mon dessein avant de vous le déclarer : j'ai retardé autant que j'ai pu, et peut-être plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous : croyez que personne ne sera jamais si uniquement ni si fidèlement aimé que vous l'avez été.

Je ne sais si Belasire continua de parler; mais comme mon saisissement avoit été si grand d'abord qu'elle eut commen-

cé, qu'il m'avoit été impossible de l'interrompre, les forces me manquèrent aux dernières paroles que je viens de vous dire : je m'évanouis, et je ne sais ce que firent Belasire ni ses gens ; mais quand je revins, je me trouvai dans mon lit, et don Manrique auprès de moi, avec toutes les actions d'un homme aussi désespéré que je l'étois.

Lorsque tout le monde se fut retiré, il n'oublia rien pour se justifier des soupçons que j'avois de lui, et pour me témoigner son désespoir d'être la cause innocente de mon malheur. Comme il m'aimoit fort, il étoit en effet extraordinairement touché de l'état où j'étois. Je tombai malade, et ma maladie fut violente : je connus bien alors, mais trop tard, les injustices que j'avois faites à mon ami ; je le conjurai de me les pardonner, et de voir Belasire, pour lui demander pardon de me part, et pour tâcher de la fléchir. Don Manrique alla chez elle ; on lui dit qu'on ne pouvoit la voir : il y retourna tous les jours pendant ma maladie, mais aussi inutilement : j'y allai moi-même, sitôt que je pus marcher : on me dit la même chose ; et à la seconde fois que j'y retournai, une de ses

femmes me vint dire de sa part que je n'y allasse plus, et qu'elle ne me verroit pas. Je pensai mourir, lorsque je me vis sans espérance de voir Belasire. J'avois toujours cru que cette grande inclination qu'elle avoit pour moi, la feroit revenir, si je lui parlois ; mais voyant qu'elle ne me vouloit point parler, je n'espérai plus ; et il faut avouer que de n'espérer plus de posséder Belasire, étoit une cruelle chose pour un homme qui s'en étoit vu si proche, et qui l'aimoit si éperdûment. Je cherchai tous les moyens de la voir : elle m'évitoit avec tant de soin ; et menoit une vie si retirée, qu'il me fut impossible d'y parvenir.

Toute ma consolation étoit d'aller passer la nuit sous ses fenêtres ; je n'avois pas même le plaisir de les voir ouvertes. Je crus un jour les avoir entendu ouvrir dans le temps que je m'en étois allé : le lendemain je crus encore la même chose ; enfin, je me flattai de la pensée que Belasire me vouloit voir sans que je la visse, et qu'elle se mettoit à sa fenêtre lorsqu'elle entendoit que je me retirois. Je résolus de faire semblant de m'en aller à l'heure que j'avois accoutumé, et de retourner brusque-

ment sur mes pas, pour voir si elle ne paroîtroit point. Je fis ce que j'avois résolu : j'allai jusqu'au bout de la rue, comme si je me fusse retiré. J'entendis distinctement ouvrir la fenêtre : je retournai en diligence : je crus entrevoir Belasire ; mais en m'approchant, je vis un homme qui se rangeoit proche de la muraille au-dessous de la fenêtre, comme un homme qui avoit dessein de se cacher. Je ne sais comment, malgré l'obscurité de la nuit, je crus reconnoître don Manrique. Cette pensée me troubla l'esprit, je m'imaginai que Belasire l'aimoit, qu'il étoit là pour lui parler ; qu'elle ouvroit ses fenêtres pour lui : je crus enfin que c'étoit don Manrique qui m'ôtoit Belasire. Dans le transport qui me saisit, je mis l'épée à la main : nous commençâmes à nous battre avec beaucoup d'ardeur : je sentis que je l'avois blessé en deux endroits ; mais il se défendoit toujours. Au bruit de nos épées, ou par les ordres de Belasire, on sortit de chez elle pour venir nous séparer. Don Manrique me reconnut à la lueur des flambeaux ; il recula quelques pas. Je m'avançai pour arracher son épée ; mais il la baissa, et me dit d'une

voix foible : Est-ce vous, Alphonse ? est-il possible que j'aie été assez malheureux pour me battre contre vous ? Oui, traître, lui dis-je, et c'est moi qui t'arracherai la vie, puisque tu m'ôtes Belasire, et que tu passes les nuits sous ses fenêtres, pendant qu'elles me sont fermées. Don Manrique, qui étoit appuyé contre une muraille, et que quelques personnes soutenoient, parce qu'on voyoit bien son extrême foiblesse, me regarda avec des yeux baignés de larmes. Je suis bien malheureux, me dit-il, de vous donner toujours de l'inquiétude ; la cruauté de ma destinée me console de la perte de la vie que vous m'ôtez ! Je me meurs, ajouta-t-il, et l'état où je suis doit vous persuader de la vérité de mes paroles. Je vous jure que je n'ai jamais eu pour Belasire, de pensée qui vous ait pu déplaire ; l'amour que j'ai pour une autre, et que je ne vous ai pas caché, m'a fait sortir cette nuit : j'ai cru être épié, j'ai cru être suivi ; j'ai marché fort vîte, j'ai tourné dans plusieurs rues ; enfin, je me suis arrêté où vous m'avez trouvé, sans savoir que ce fût le logis de Belasire. Voilà la vérité, mon cher Alphonse : je vous conjure de ne vous pas

affliger de ma mort; je vous la pardonne de tout mon cœur, continua-t-il en me tendant les bras pour m'embrasser. Alors les forces lui manquèrent, et il tomba sur les personnes qui le soutenoient.

Les paroles, seigneur, ne peuvent représenter ce que je devins, et la rage où je fus contre moi-même : je voulus vingt fois me passer mon épée au travers du corps, et surtout lorsque je vis expirer don Manrique. On m'ôta d'auprès de lui. Le comte de Guevarre, père de Belasire, qui étoit sorti au nom de Manrique et au mien, me conduisit chez moi, et me remit entre les mains de mon père. On ne me quittoit point, à cause du désespoir où j'étois; mais le soin de me garder auroit été inutile, si ma religion m'eût laissé la liberté de m'ôter la vie. La douleur que je savois que recevoit Belasire de l'accident qui étoit arrivé pour elle, et le bruit qu'il faisoit à la cour, achevoit de me désespérer. Quand je pensois que tout le mal qu'elle souffroit, et tout celui dont j'étois accablé, n'étoit arrivé que par ma faute, j'étois dans une fureur qui ne peut être imaginée. Le comte de Guevarre, qui avoit conservé beaucoup d'amitié pour

moi, me venoit voir très-souvent, et pardonnoit à la passion que j'avois pour sa fille, l'éclat que j'avois fait. J'appris par lui qu'elle étoit inconsolable, et que sa douleur passoit les bornes de la raison. Je connoissois assez son humeur et sa délicatesse sur sa réputation, pour savoir, sans qu'on me le dît, tout ce qu'elle pouvoit sentir dans une si fâcheuse aventure. Quelques jours après cet accident, on me dit qu'un écuyer de Belasire demandoit à me parler de sa part. Je fus transporté au nom de Belasire, qui m'étoit si cher; je fis entrer celui qui me demandoit: il me donna une lettre, où je trouvai ces paroles.

Lettre de Belasire à Alphonse.

« Notre séparation m'avoit rendu le monde si insupportable, que je ne pouvois plus y vivre avec plaisir, et l'accident qui vient d'arriver, blesse si fort ma réputation, que je ne puis y demeurer avec honneur. Je vais me retirer dans un lieu où je n'aurai pas la honte de voir les divers jugemens qu'on fait de moi. Ceux que vous en avez faits, ont causé tous mes malheurs; cependant je n'ai pu me résoudre à partir

sans vous dire adieu, et sans vous avouer que je vous aime encore, quelque déraisonnable que vous soyez. Ce sera tout ce que j'aurai à sacrifier à Dieu, en me donnant à lui, que l'attachement que j'ai pour vous, et le souvenir de celui que vous avez eu pour moi. La vie austère que je vais embrasser, me paroîtra douce : on ne peut rien trouver de fâcheux, quand on a éprouvé la douleur de s'arracher à ce qui nous aime, et à ce qu'on aimoit plus que toutes choses. Je veux bien vous avouer encore, que le parti que je prends peut seul me mettre en sûreté contre l'inclination que j'ai pour vous, et que, depuis notre séparation, vous n'êtes jamais venu dans ce lieu, où vous avez causé tant de désordre, que je n'aie été prête à vous parler, et à vous dire que je ne pouvois vivre sans vous. Je ne sais même si je ne vous l'aurois point dit le soir que vous attaquâtes don Manrique, et que vous me donnâtes de nouvelles marques de ces soupçons qui ont fait tous nos malheurs. Adieu, Alphonse, souvenez-vous quelquefois de moi, et souhaitez, pour mon repos, que je ne me souvienne jamais de vous. »

Il ne manquoit plus à mon malheur que

d'apprendre que Belasire m'aimoit encore; qu'elle se fût peut-être redonnée à moi, sans le dernier effet de mon extravagance; et que le même accident, qui m'avoit fait tuer mon meilleur ami, me faisoit perdre ma maîtresse, et la contraignoit à se rendre malheureuse pour le reste de sa vie.

Je demandai à celui qui m'avoit apporté cette lettre, où étoit Belasire; il me dit qu'il l'avoit conduite dans un monastère de religieuses fort austères, qui étoient venues de France depuis peu; qu'en y entrant, elle lui avoit donné une lettre pour son père, et une autre pour moi. Je courus à ce monastère; je demandai à la voir, mais inutilement. Je trouvai le comte de Guevarre qui en sortoit; toute son autorité et toutes ses prières avoient été inutiles pour la faire changer de résolution. Elle prit l'habit quelque temps après. Pendant l'année qu'elle pouvoit encore sortir, son père et moi fîmes tous nos efforts pour l'y obliger. Je ne voulus point quitter la Navarre, comme j'en avois formé le dessein, que je n'eusse entièrement perdu l'espérance de revoir Belasire; mais le jour que je sus qu'elle étoit engagée pour jamais, je partis sans rien dire. Mon père

étoit mort, et je n'avois personne qui me pût retenir. Je m'en vins en Catalogne, dans le dessein de m'embarquer, et d'aller finir mes jours dans les déserts de l'Afrique. Je couchai par hasard dans cette maison; elle me plut; je la trouvai solitaire, et telle que je la pouvois desirer; je l'achetai. J'y mène depuis cinq ans une vie aussi triste que doit faire un homme qui a tué son ami, qui a rendu malheureuse la plus estimable personne du monde, et qui a perdu, par sa faute, le plaisir de passer sa vie avec elle. Croirez-vous encore, seigneur, que vos malheurs soient comparables aux miens?

Alphonse se tut à ces mots, et il parut si accablé de tristesse, par le renouvellement de douleur que lui apportoit le souvenir de ses malheurs, que Consalve crut plusieurs fois qu'il alloit expirer. Il lui dit tout ce qu'il crut capable de lui donner quelque consolation; mais il ne put s'empêcher d'avouer en lui-même que les malheurs qu'il venoit d'entendre, pouvoient au moins entrer en comparaison avec ceux qu'il avoit soufferts.

Cependant la douleur qu'il sentoit de la perte de Zayde, augmentoit tous les

jours : il dit à Alphonse qu'il vouloit sortir d'Espagne, et aller servir l'Empereur dans la guerre qu'il avoit contre les Sarrasins qui, s'étant rendus maîtres de la Sicile, faisoient de continuelles courses en Italie. Alphonse fut sensiblement touché de cette résolution : il fit tous ses efforts pour l'en détourner ; mais ses efforts furent inutiles.

L'inquiétude que donne l'amour ne pouvoit laisser Consalve dans cette solitude, et il étoit pressé d'en sortir par une secrète espérance qu'il ne connoissoit pas lui-même de pouvoir retrouver Zayde. Il résolut donc de partir et de quitter Alphonse : il n'y eut jamais une plus triste séparation ; ils parlèrent de tous les malheurs de leur vie ; ils y ajoutèrent celui de ne se plus voir ; et après s'être promis de se donner de leurs nouvelles, Alphonse demeura dans sa solitude, et Consalve s'en alla coucher à Tortose.

Il se logea près d'une maison dont les jardins faisoient une des plus grandes beautés de la ville ; il se promena tout le soir, et même pendant une partie de la nuit sur les bords de l'Èbre. S'étant lassé de se promener, il s'assit au pied d'une terrasse de ces beaux jardins ; elle étoit si basse, qu'il

entendit parler des personnes qui s'y promenoient. Ce bruit ne le détourna pas d'abord de sa rêverie ; mais enfin il en fut détourné par un son de voix qui lui parut semblable à celui de Zayde, et qui lui donna, malgré lui, de l'attention et de la curiosité. Il se leva pour être plus proche du haut de la terrasse : d'abord il n'entendit rien, parce que l'allée où se promenoient ces personnes, finissoit au bord de la terrasse où il étoit, et que lorsqu'elles étoient à ce bord, elles retournoient sur leurs pas et s'éloignoient de lui. Il demeura au même lieu pour voir si elles ne reviendroient point. Elles revinrent comme il l'avoit espéré, et il entendit cette même voix qui l'avoit surpris. Il y a trop d'opposition, disoit-elle, dans les choses qui pourroient faire mon bonheur. Je ne puis espérer d'être heureuse ; mais je serois moins à plaindre si j'avois pu lui faire connoître mes sentimens et si j'étois assuré des siens. Après ces paroles, Consalve n'en entendit plus de bien distinctes, parce que celle qui parloit commençoit à s'éloigner. Elle revint une seconde fois, parlant encore. Il est vrai, disoit-elle, que le pouvoir des premières inclinations peut excuser celle que j'ai laissé

naître dans mon cœur : mais quel bizarre effet du hasard, s'il arrive que cette inclination, qui semble s'accorder avec ma destinée, ne serve peut-être quelque jour qu'à me la faire suivre avec douleur? Ce fut tout ce que Consalve put entendre. La grande ressemblance de cette voix avec celle de Zayde, lui causa de l'étonnement, et peut-être auroit-il soupçonné que c'étoit elle-même, si cette personne n'eût parlé espagnol. Quoiqu'il eût trouvé quelque chose d'étranger dans l'accent, il n'y fit aucune réflexion, parce qu'il étoit dans une extrémité de l'Espagne où l'on ne parle pas comme en Castille; il eut seulement pitié de celle qui avoit parlé, et ces paroles lui firent juger qu'il avoit quelque chose d'extraordinaire dans sa fortune.

Le lendemain, il partit de Tortose pour s'aller embarquer. Après avoir marché quelque temps, il vit au milieu de l'Èbre une barque fort ornée, couverte d'un pavillon magnifique, relevé de tous les côtés, et dessous, plusieurs femmes, parmi lesquelles il reconnut Zayde : elle étoit debout, comme pour mieux voir la beauté de la rivière; il paroissoit néanmoins qu'elle rèvoit profondément. Il faudroit, comme

Consalve, avoir perdu une maîtresse, sans espérance de la revoir, pour pouvoir exprimer ce qu'il sentit en revoyant Zayde. Sa surprise et sa joie furent si grandes, qu'il ne savoit où il étoit ni ce qu'il voyoit: il la regardoit attentivement, et reconnoissant tous ses traits, il craignoit de se méprendre. Il ne pouvoit s'imaginer que cette personne, dont il se croyoit séparé par tant de mers, ne le fût que par une rivière. Il vouloit pourtant aller à elle, il vouloit lui parler, il vouloit qu'elle le vît; il craignoit de lui déplaire, et n'osoit se faire remarquer ni témoigner sa joie devant ceux qui étoient avec elle. Un bonheur si imprévu, et tant de pensées différentes ne lui laissoient pas la liberté de prendre une résolution; mais enfin, après s'être un peu remis, et s'être assuré qu'il ne se trompoit pas, il se détermina à ne point se faire connoître à Zayde, et à suivre sa barque jusqu'au port. Il espéra d'y trouver quelque moyen de lui parler en particulier: il crut qu'il apprendroit le lieu de sa naissance, et celui où elle alloit: il s'imagina même qu'il pourroit juger, en voyant ceux qui étoient dans la barque, si ce rival, à qui il croyoit ressembler,

étoit avec elle : enfin, il pensa qu'il alloit sortir de toutes ses incertitudes, et qu'il pourroit au moins témoigner à Zayde l'amour qu'il avoit pour elle. Il eût bien souhaité que ses yeux eussent été tournés de son côté ; mais elle rêvoit si profondément, que ses regards demeuroient toujours attachés sur la rivière. Au milieu de sa joie, il se souvint de la personne qu'il avoit entendue dans le jardin de Tortose ; et quoiqu'elle eût parlé espagnol, l'accent étranger qu'il avoit remarqué, et la vue de Zayde si près de ce même lieu, lui fit croire que ce pouvoit être elle-même. Cette pensée troubla le plaisir qu'il avoit de la revoir ; il se souvint de ce qu'il avoit ouï dire d'une première inclination ; et quelque disposition qu'on ait à se flatter, il étoit trop persuadé que Zayde avoit pleuré un amant qu'elle aimoit, pour croire qu'il pût prendre part à cette première inclination ; mais les autres paroles qu'elle avoit dites, et qu'il avoit retenues, lui laissoient de l'espérance. Il s'imaginoit qu'il n'étoit pas impossible qu'il y eût quelque chose d'avantageux pour lui : il revint ensuite à douter que ce fût Zayde qu'il eût entendue ; et il trouvoit peu d'apparence qu'elle eût appris l'espagnol en si peu de temps.

Le trouble que lui causoient ces incertitudes, se dissipa : il s'abandonna enfin à la joie d'avoir retrouvé Zayde ; et sans penser davantage s'il étoit aimé ou s'il ne l'étoit pas, il pensa seulement au plaisir qu'il alloit avoir d'être encore regardé par ses beaux yeux. Cependant il marchoit toujours le long de la rivière, en suivant la barque ; et quoiqu'il allât assez vîte, des gens à cheval qui venoient derrière lui, le passèrent. Il se détourna de quelques pas, pour empêcher qu'ils ne le vissent ; mais comme il y en avoit un qui venoit seul un peu après les autres, la curiosité d'apprendre quelque chose de Zayde, lui fit oublier le soin de ne se pas faire voir ; et il demanda à ce cavalier s'il ne savoit point qui étoient ces personnes qu'il voyoit dans cette barque. Ce sont, lui répondit-il, des personnes considérables parmi les Maures qui sont à Tortose, il y a déjà quelques jours, et qui s'en vont prendre un grand vaisseau pour s'en retourner en leur pays. En parlant ainsi, il regarda Consalve avec beaucoup d'attention, et prit le galop pour rejoindre ses compagnons. Consalve demeura fort surpris de ce qu'il venoit d'apprendre ; et il ne douta plus, puisque Zayde

avoit couché à Tortose, que ce ne fût elle-même qu'il avoit entendu parler dans ce jardin. Un tour que la rivière faisoit en cet endroit, et un chemin escarpé qui se trouva sur le bord, lui firent perdre la vue de Zayde. Dans ce moment, tous ces hommes à cheval, qui l'avoient passé, revinrent à lui. Il ne douta point alors qu'ils ne l'eussent reconnu: il voulut se détourner; mais ils l'environnèrent d'une manière qui lui fit voir qu'il ne pouvoit les éviter. Il reconnut celui qui étoit à leur tête, pour Oliban, un des principaux officiers de la garde du prince de Léon, et il eut une douleur sensible de voir qu'il le reconnoissoit aussi. Sa douleur augmenta de beaucoup, lorsque cet officier lui dit qu'il y avoit plusieurs jours qu'il le cherchoit, et qu'il avoit ordre du prince de le conduire à la cour. Quoi! s'écria Consalve, le prince n'est pas content du traitement qu'il m'a fait, il veut encore m'ôter la liberté! C'est le seul bien qui me reste, et je périrai plutôt que de souffrir qu'on me le ravisse. A ces mots, il mit l'épée à la main; et sans considérer le nombre de ceux qui l'environnoient, il les attaqua avec une valeur si extraordinaire, que deux ou trois étoient

déjà hors de combat, avant qu'il leur eût donné le loisir de se reconnoître. Oliban commanda aux gardes de ne penser qu'à l'arrêter, et de conserver sa vie. Ils lui obéissoient avec peine; et Consalve fondoit sur eux avec tant de furie, qu'ils ne pouvoient plus se défendre sans l'attaquer. Enfin leur chef, étonné des actions incroyables de Consalve, et craignant de ne pouvoir exécuter l'ordre du prince de Léon, mit pied à terre, et tua d'un coup d'épée le cheval de Consalve. Ce cheval, en tombant, embarrassa tellement son maître dans sa chute, qu'il lui fut impossible de se dégager : son épée se rompit : tous ceux qui l'attaquoient l'environnèrent; et Oliban lui représenta avec beaucoup de civilité le grand nombre qu'ils étoient contre lui seul, et l'impossibilité de ne pas obéir. Consalve ne le voyoit que trop; mais il trouvoit un si grand malheur d'être conduit à Léon, qu'il ne pouvoit s'y résoudre. Zayde, qu'il venoit de quitter, et qu'il alloit perdre, mettoit le comble à son désespoir; et il parut dans un si étrange état, que l'officier de don Garcie s'imagina que la pensée des mauvais traitemens qu'il attendoit de ce prince, lui donnoit cette

grande répugnance à l'aller trouver. Il faut, seigneur, lui dit-il, que vous ignoriez ce qui s'est passé à Léon depuis quelque temps, pour craindre, autant que vous le faites, d'y retourner. J'ignore toutes choses, répondit Consalve : je sais seulement que vous me feriez plus de plaisir de m'ôter la vie, que de me conduire au prince de Léon. Je vous en dirois davantage, répliqua Oliban, si ce prince ne me l'avoit expressément défendu ; mais je me contente de vous assurer que vous n'avez rien à craindre. J'espère, répondit Consalve, que la douleur d'être conduit à Léon m'empêchera d'y arriver en état de satisfaire la cruauté de don Garcie. Comme il achevoit ces paroles, il revit la barque de Zayde ; mais il ne vit plus son visage : elle étoit assise et tournée du côté opposé au sien. Quelle destinée que la mienne ! dit-il en lui-même. Je perds Zayde dans le même moment que je la retrouve. Quand je la voyois, et que je lui parlois dans la maison d'Alphonse, elle ne pouvoit m'entendre. Lorsque je l'ai rencontrée à Tortose, et que j'en pouvois être entendu, je ne l'ai pas reconnue. Maintenant que je la vois, que je la reconnois, et qu'elle pourroit m'entendre, je ne



saurois lui parler, et je n'espère plus de la revoir. Il demeura quelque temps dans ces diverses pensées; puis tout-à-coup se tournant vers ceux qui le conduisoient: Je ne crois pas, leur dit-il, que vous craigniez que je puisse vous échapper: je vous demande la grace de me laisser approcher du bord de la rivière, pour parler pendant quelques momens à des personnes que je vois dans cette barque. Je suis très-fâché, lui répondit Oliban, d'avoir des ordres contraires à ce que vous désirez; mais il m'est défendu de vous laisser parler à qui que ce soit, et vous me permettrez d'exécuter ce qui m'a été ordonné. Consalve sentit si vivement ce refus, que cet officier, qui remarqua la violence de ses sentimens, et qui craignit qu'il n'appelât à son secours ceux qui étoient dans la barque, ordonna à ses gens de l'éloigner de la rivière. Ils s'en éloignèrent à l'heure même, et conduisirent Consalve au lieu le plus commode pour passer la nuit. Le lendemain, ils prirent le chemin de Léon, et marchèrent avec tant de diligence, qu'ils y arrivèrent en peu de jours. Oliban envoya un des siens avertir le prince de leur arrivée, et attendit son retour à deux cents pas de

la ville. Celui qu'il avoit envoyé apporta l'ordre de conduire Consalve dans le palais par un chemin détourné, et de le faire entrer dans le cabinet de don Garcie. Consalve étoit si affligé, qu'il se laissoit conduire sans demander seulement en quel lieu on le vouloit mener.

Lorsque Consalve se trouva dans le palais de Léon, la vue d'un lieu où il avoit été si heureux lui redonna les idées de sa fortune, et renouvela sa haine pour don Garcie. La douleur d'avoir perdu Zayde céda pour quelques momens aux sentimens impétueux de la colère; et il ne fut occupé que du désir de faire connoître à ce prince qu'il méprisoit tous les mauvais traitemens qu'il pouvoit recevoir de lui.

Comme il étoit dans ces pensées, il vit entrer Hermenesilde, suivie seulement du prince de Léon. La vue de ces deux personnes ensemble, dans un lieu si particulier et au milieu de la nuit, lui causa une telle surprise, qu'il lui fut impossible de la cacher. Il recula quelques pas; et son étonnement fit si bien voir sur son visage toutes les pensées qui se présentoient en foule à son imagination, que don Garcie prenant la parole, lui dit: Ne me trompé-

je point, mon cher Consalve; ne sauriez-vous point encore les changemens qui sont arrivés dans cette cour, et douteriez-vous que je ne fusse légitime possesseur d'Hermenesilde? Je le suis, ajouta-t-il, et il ne manque rien à mon bonheur, sinon que vous y consentiez et que vous en soyez le témoin. Il l'embrassa en disant ces paroles: Hermenesilde fit la même chose, et l'un et l'autre le prièrent de leur pardonner les malheurs qu'ils lui avoient causés. C'est à moi, seigneur, dit Consalve, en se jetant aux pieds du prince, c'est à moi à vous demander pardon d'avoir laissé paroître des soupçons dont j'avoue que je n'ai pu me défendre; mais j'espère que vous accorderez ce pardon au premier mouvement d'une surprise si extraordinaire, et au peu d'apparence que je voyois à l'honneur que vous avez fait à ma sœur. Vous pouviez tout espérer de sa beauté et de mon amour, répliqua don Garcie; et je vous conjure d'oublier ce qu'elle a fait, sans votre aveu, pour un prince dont elle connoissoit les sentimens. Le succès, seigneur, a si bien justifié sa conduite, répondit Consalve, que c'est à elle à se plaindre de l'obstacle que je voulois apporter à son bonheur.

Après ces paroles, don Garcie dit à Hermenesilde qu'il étoit déjà si tard, qu'elle seroit peut-être bien aise de se retirer, et qu'il seroit bien aise aussi de demeurer encore quelques momens avec Consalve.

Lorsqu'ils furent seuls, il l'embrassa avec beaucoup de témoignages d'amitié. Je n'oserois espérer, lui dit-il, que vous oubliiez les choses passées : je vous conjure seulement de vous souvenir de l'amitié qui a été entre nous, et de penser que je n'ai manqué à celle que je vous devois, que par une passion qui ôte la raison à ceux qui en sont possédés. Je suis si surpris, seigneur, répartit Consalve, que je ne puis vous répondre ; je doute de ce que je vois, et je ne puis croire que je sois assez heureux pour retrouver en vous cette même bonté que j'y ai vue autrefois. Mais, seigneur, permettez-moi de vous demander à qui je dois cet heureux retour. Vous me demandez bien des choses, répondit le prince ; et bien que j'eusse besoin d'un plus long temps pour vous les apprendre, je vous les dirai en peu de paroles ; et je ne veux pas retarder d'un moment ce qui peut servir à me justifier auprès de vous.

Alors il voulut lui raconter le commen-

cement de sa passion pour Hermenesilde, et la part qui y avoit eu don Ramire; mais pour lui en épargner la peine, Consalve lui dit qu'il avoit appris tout ce qui s'étoit passé jusqu'au jour qu'il étoit parti de Léon, et qu'il ne lui restoit à savoir que ce qui étoit arrivé depuis son départ.

HISTOIRE DE DON GARCIE ET D'HERMENESILDE.

Vous partîtes sans doute, reprit don Garcie, sur la connoissance que vous eûtes que j'avois eu la foiblesse de consentir à votre éloignement; et la méprise que fit Nugna Bella de vous envoyer une lettre qu'elle écrivoit à don Ramire, vous apprit ce qu'on vous avoit caché avec tant de soin. Don Ramire reçut la lettre qui s'adressoit à vous, et ne douta point que vous n'eussiez reçu celle qui s'adressoit à lui. Il en fut extrêmement troublé; je ne le fus pas moins : nos fautes étoient communes, quoiqu'elles fussent différentes. Votre départ lui donna de la joie : j'en eus aussi d'abord; mais quand je fis réflexion à l'état où vous étiez, quand je considérai que j'en étois la cause, je pensai

mourir de douleur. Je trouvois que j'avois perdu la raison de vous avoir caché si soigneusement l'amour que j'avois pour Hermenesilde : il me sembloit que les sentimens que j'avois pour elle, étoient d'une nature à n'être pas désapprouvés : j'eus plusieurs fois envie de faire courir après vous, et je l'aurois fait, si j'eusse été le seul coupable; mais l'intérêt de Nugna Bella et de don Ramire étoient des obstacles invincibles à votre retour. Je leur cachai mes sentimens, et j'essayai, autant qu'il me fut possible, de vous oublier. Votre éloignement fit beaucoup de bruit, et chacun en parla selon son caprice. Sitôt que je ne fus plus retenu par vos conseils, et que je suivis ceux de don Ramire, qui souhaitoit, pour son intérêt, de me voir de l'autorité, je me brouillai entièrement avec le roi; et il connut alors qu'il s'étoit trompé, quand il avoit cru que vous me portiez à faire les choses qui lui étoient désagréables. Notre mésintelligence éclata: les soins de la reine ma mère furent inutiles; et les choses vinrent à un tel point, que l'on ne douta plus que je n'eusse dessein de former un parti. Je ne crois pas néanmoins que j'en eusse pris la résolu-

tion, si le comte votre père (qui sut, par des personnes qu'il avoit mises auprès de sa fille, l'amour que j'avois pour elle) ne m'eût fait dire que, si je voulois l'épouser, il m'offroit une armée considérable, des places, de l'argent, et enfin ce qui m'étoit nécessaire pour obliger le roi à me faire part de sa couronne. Vous savez ce que les passions peuvent sur moi, et à quel point l'amour et l'ambition régnoient dans mon ame. L'une et l'autre étoient satisfaites par les offres qu'on me faisoit : ma vertu étoit trop foible pour y résister, et je ne vous avois plus pour la soutenir. J'acceptai ces offres avec joie; mais avant que de m'engager entièrement, je voulus savoir qui entroit dans ce parti dont je me faisois le chef. J'appris qu'il y avoit plusieurs personnes considérables, entre autres, le père de Nugna Bella, un des comtes de Castille, et je trouvai que Nugnez Fernando et lui demandoient que je les reconnusse pour souverains. Cette proposition me surprit; et j'eus quelque honte de faire une chose si préjudiciable à l'état, par une impatience précipitée de régner; mais don Ramire aida, pour son intérêt, à me déterminer. Il promit à ceux qui traitoient pour les

comtes de Castille, de me porter à faire ce qu'ils désiroient, pourvu qu'on lui promît de lui donner Nugna Bella. Il m'engagea à la demander; je le fis avec joie : on me l'accorda, et notre traité fut conclu en peu de temps. Je ne pus me résoudre à attendre la fin de la guerre pour être possesseur d'Hermenesilde; et je fis dire à Nugnez Fernando que j'étois résolu d'enlever sa fille en me retirant de la cour. Il y consentit, et il ne me resta plus qu'à trouver les moyens de cet enlèvement. Don Ramire y avoit le même intérêt que moi, parce que Diégo Porcellos trouvoit bon qu'on enlevât Nugna Bella avec Hermenesilde. Nous résolûmes de prendre un jour que la reine iroit se promener hors de la ville, d'obliger celui qui conduiroit le chariot où seroient Nugna Bella et Hermenesilde, à s'éloigner de celui de la reine, de les enlever, et de les mener à Palence, qui étoit en ma disposition, et où Nugnez Fernando devoit se trouver.

Tout ce que je viens de vous dire s'exécuta plus heureusement que nous ne l'avions espéré. J'épousai Hermenesilde dès le soir même que nous fûmes arrivés : la bienséance et mon amour le vouloient

ainsi; et je le devois faire pour engager entièrement le comte de Castille dans mes intérêts. Au milieu de la joie que nous avions l'un et l'autre, nous parlâmes de vous avec beaucoup de douleur. Je lui avouai ce qui avoit causé votre éloignement : nous plaignîmes ensemble le malheur où nous étions de ne savoir en quel lieu du monde vous étiez allé. Je ne pouvois me consoler de votre perte, et je regardois don Ramire avec horreur, comme la cause de ma faute. Son mariage fut retardé, parce que Nugna Bella voulut qu'on attendît Diégo Porcellos, qui étoit demeuré en Castille pour rassembler les troupes qu'on avoit levées.

Cependant la plus grande partie du royaume se déclara pour moi. Le roi ne laissa pas d'avoir une armée considérable, et de s'opposer à la mienne : il y eut plusieurs combats; et dans l'un des premiers, don Ramire fut tué sur la place. Nugna Bella en fut très-affligée : votre sœur fut témoin de son affliction, et prit le soin de la consoler. Je fis en moins de deux mois des progrès si considérables, que la reine ma mère, connoissant qu'il étoit impossible de me résister, porta le roi à un accommodement, et lui en fit voir la néces-

sité. Elle avança vers le lieu où j'étois : elle me dit que le roi étoit résolu de chercher du repos ; qu'il se démettroit de la couronne en ma faveur, et qu'il se réserveroit seulement la souveraineté de Zamora, pour y finir ses jours, et celle d'Oviedo, pour la donner à mon frère. Il auroit été difficile de refuser des offres si avantageuses, je les acceptai : on fit tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution de ce traité. Je vins à Léon ; je vis le roi ; il se démit de sa couronne, et partit le même jour pour s'en aller à Zamora.

Permettez-moi, seigneur, interrompit Consalve, de vous faire voir mon étonnement. Attendez encore, reprit don Garcie, que je vous aie appris ce qui regarde Nugna Bella. Je ne sais si ce que je vais vous dire vous donnera de la joie ou de la douleur ; car j'ignore quels sentimens vous conservez pour elle. Ceux de l'indifférence, seigneur, répondit Consalve. Vous m'écouterez donc sans peine, répliqua le roi. Incontinent après la paix, elle vint à Léon avec la reine : il me parut qu'elle souhaitoit votre retour : je lui parlai de vous, et je lui vis de violens repentirs de l'infidélité qu'elle vous avoit faite. Nous

résolûmes de vous faire chercher, quoiqu'il fût assez difficile, ne sachant en quel endroit du monde vous étiez allé. Elle me dit que si quelqu'un le pouvoit savoir, c'étoit don Olmond. Je l'envoyai chercher à l'heure même : je le conjurai de m'apprendre de vos nouvelles : il me répondit que, depuis mon mariage et la mort de don Ramire, il avoit eu plusieurs fois la pensée de me parler de vous, jugeant bien que les raisons qui avoient causé votre éloignement avoient cessé; mais qu'ignorant où vous étiez, il avoit cru que c'étoit une chose inutile; qu'enfin il venoit de recevoir une de vos lettres; que vous ne lui mandiez point le lieu de votre séjour, mais que vous le priiez de vous écrire à Tarragone, ce qui lui faisoit juger que vous n'étiez pas hors de l'Espagne. Je fis partir à l'heure même plusieurs officiers de mes gardes, pour vous aller chercher. J'avois jugé, par la lettre que vous aviez écrite à don Olmond, que vous ignoriez les changemens qui étoient arrivés : je leur donnai ordre de ne rien dire de l'état de la cour et de mes sentimens, et j'imaginai un plaisir extrême à vous apprendre l'un et l'autre. Quelques jours après, don Olmond partit

aussi, pour vous aller chercher, et il crut qu'il vous trouveroit plutôt que ceux que j'y avois déjà envoyés. Nugna Bella me parut touchée d'une grande joie, par l'espérance de vous revoir; mais son père, que j'avois reconnu pour souverain, aussi bien que le vôtre, envoya demander à la reine la permission de la rappeler auprès de lui. Quelque douleur qu'elles eussent de cette séparation, Nugna Bella ne put l'éviter: elle partit; et sitôt qu'elle fut arrivée en Castille, son père la maria, contre son gré, à un prince allemand, que la dévotion avoit attiré en Espagne. Il a cru voir dans cet étranger un mérite extraordinaire, et l'a choisi pour lui donner sa fille : peut-être a-t-il de la valeur et de la sagesse; mais son humeur et sa personne ne sont pas agréables, et Nugna Bella est très-malheureuse.

Voilà, dit le roi en finissant son discours, ce qui s'est passé depuis votre éloignement : si vous n'aimez plus Nugna Bella, et que vous conserviez encore pour moi les mêmes sentimens d'amitié qui nous lioient si étroitement, je n'ai rien à souhaiter, puisque vous serez aussi heureux que vous l'avez été, et que je le serai entièrement

par le retour de votre amitié. Je suis confus, seigneur, de toutes vos bontés, répondit Consalve : je crains de ne vous pas faire assez paroître ma reconnoissance et ma joie; mais l'habitude que mes malheurs et la solitude m'ont donnée à la tristesse, m'en laissent encore une impression qui cache les sentimens de mon cœur.

Après ces paroles, don Garcie se retira, et l'on conduisit Consalve dans un appartement qu'on lui avoit préparé dans le palais. Lorsqu'il se vit seul, et qu'il fit réflexion sur le peu de joie que lui donnoit un changement si avantageux, quels reproches ne se fit-il point de s'être si entièrement abandonné à l'amour!

C'est vous seule, Zayde, dit-il, qui m'empêchez de jouir du retour de ma fortune, et d'une fortune encore au-dessus de celle que j'avois perdue. Mon père est souverain, ma sœur est reine, et je suis vengé de tous ceux qui m'avoient trahi. Cependant je suis malheureux; et je rachetterois, de tous les avantages que je possède, l'occasion que j'ai perdue de vous suivre et de vous revoir.

Le lendemain, toute la cour sut le retour de Consalve. Le roi ne pouvoit se

lasser de faire voir l'amitié qu'il avoit pour lui; et il prenoit soin d'en donner des témoignages publics, pour réparer en quelque sorte les choses qui s'étoient passées. Une si éclatante faveur ne consoloit point cet amant de la perte de Zayde: il n'étoit pas en son pouvoir de cacher son affliction. Le roi s'en aperçut, et le pressa si fortement de lui en avouer la cause, que Consalve ne put s'en défendre. Après lui avoir raconté sa passion pour Zayde, et tout ce qui lui étoit arrivé depuis son départ de Léon: Voilà, seigneur, lui dit-il, comme j'ai été puni d'avoir osé soutenir, contre vous, qu'on ne devoit aimer qu'après une longue connoissance. J'ai été trompé par une personne que je croyois connoître: cette expérience ne m'a pu défendre contre Zayde, que je ne connoissois pas, que je ne connois point encore, et qui cependant trouble l'heureux état où vous me mettez. Le roi étoit trop sensible à l'amour, et trop sensible à ce qui regardoit Consalve, pour n'être pas touché de son malheur. Il examina avec lui ce qu'on pouvoit faire pour apprendre des nouvelles de Zayde. Ils résolurent d'envoyer à Tortose, dans cette maison où il l'avoit entendu par-

ler, pour tâcher au moins de s'instruire de sa patrie, et du lieu où elle étoit allée. Consalve qui avoit dessein de faire savoir à Alphonse tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit sorti de sa solitude, se servit de cette occasion pour lui écrire, et pour lui renouveler les assurances de son amitié.

Cependant les Maures avoient profité des désordres du royaume de Léon : ils avoient surpris plusieurs villes, et continuoient encore à étendre leurs limites, sans avoir néanmoins déclaré la guerre. Don Garcie, poussé par son ambition naturelle, et se trouvant fortifié par la valeur de Consalve, résolut d'entrer dans leur pays, et de reprendre tout ce qu'ils avoient usurpé. Don Ordogno son frère se joignit à lui, et ils mirent une puissante armée en campagne : Consalve en fut le général. Il fit en peu de temps des progrès considérables : il prit des villes, il eut l'avantage en plusieurs combats, et enfin il assiégea Talavéra, qui étoit une place importante par sa situation et par sa grandeur. Abderame, roi de Cordoue, successeur d'Abdala, vint lui-même s'opposer au roi de Léon. Il s'approcha de Talavéra, dans l'es-

pérance d'en faire lever le siége. Don Garcie, avec le prince Ordogno son frère, prit la plus grande partie de l'armée pour l'aller combattre, et laissa Consalve avec le reste, pour continuer le siége. Consalve s'en chargea avec joie; et l'assurance d'y réussir ou d'y trouver la mort, ne lui laissa pas appréhender de mauvais succès. Il n'avoit point eu de nouvelles de Zayde : il étoit plus tourmenté que jamais de la passion qu'il avoit pour elle, et du désir de la revoir; de sorte qu'au milieu de sa fortune et de sa gloire, il n'envisageoit qu'une vie si désagréable, qu'il couroit avec ardeur aux occasions de la finir. Le roi marcha contre Abderame; il le trouva campé dans un poste avantageux, à une journée de Talavéra. Quelques jours se passèrent sans qu'ils en vinssent aux mains : les Maures ne vouloient pas sortir de leur poste, et don Garcie se trouvoit trop foible pour les y attaquer. Cependant Consalve jugea qu'il étoit impossible de continuer le siége, parce que n'ayant pas assez de troupes pour enfermer toute la place, il y entroit du secours toutes les nuits, et que ce secours pouvoit enfin mettre les assiégés en état de faire des sorties qu'il ne pourroit soutenir.

Comme il avoit déjà fait une brèche considérable, il résolut de hasarder un assaut général, et d'essayer, par une action si hardie, de réussir dans une chose qu'il croyoit désespérée. Il exécuta ce qu'il avoit résolu, et après avoir donné tous les ordres nécessaires, il attaqua la ville avant que le jour parût, mais avec tant de courage et d'espérance de vaincre, qu'il inspira ces mêmes sentimens aux soldats. Ils firent des actions incroyables; et enfin, en moins de deux heures, Consalve se rendit maître de Talavéra. Il fit tous ses efforts pour empêcher le pillage; mais il étoit impossible d'arrêter des troupes qui avoient été animées par l'espérance du butin.

Comme il alloit lui-même par la ville pour prévenir le désordre, il vit un homme qui se défendoit seul contre plusieurs autres avec une valeur admirable, et qui, en se retirant, tâchoit de gagner un château qui ne s'étoit pas encore rendu. Ceux qui attaquoient cet homme le pressoient si vivement, qu'ils l'alloient percer de plusieurs coups, si Consalve ne se fût jeté au milieu d'eux, et ne leur eût commandé de se retirer. Il leur fit honte de l'action qu'ils vouloient faire : ils s'en excusèrent,

en lui disant que celui qu'ils attaquoient étoit le prince Zulema, qui venoit de tuer un nombre infini des leurs, et qui vouloit se jeter dans le château. Ce nom étoit trop célèbre, par la grandeur de ce prince, et par le commandement général qu'il avoit dans les armées des Maures, pour n'être pas connu de Consalve. Il s'avança vers lui; et ce vaillant homme, voyant bien qu'il ne pouvoit plus se défendre, rendit son épée avec un air si noble et si hardi, que Consalve ne douta point qu'il ne fût digne de la grande réputation qu'il avoit acquise. Il le donna en garde à des officiers qui le suivoient, et marcha vers ce château pour le sommer de se rendre. Il promit la vie à ceux qui étoient dedans; on lui en ouvrit les portes : il apprit, en y entrant, qu'il y avoit beaucoup de dames arabes qui s'y étoient retirées. On le conduisit au lieu où elles étoient : il entra dans un appartement superbe orné avec toute la politesse des Maures. Plusieurs dames, à demi-couchées sur des carreaux, ne faisoient voir que par un triste silence la douleur qu'elles avoient d'être captives. Elles étoient un peu éloignées, comme par respect, d'une personne magnifiquement

habillée et assise sur un lit de repos. Sa tête étoit appuyée sur une de ses mains, de l'autre elle essayoit ses larmes; et cachoit son visage, comme si elle eût voulu retarder de quelques momens la vue de ses ennemis. Enfin, au bruit que firent ceux dont Consalve étoit suivi, elle se tourna; et il reconnut Zayde, mais plus belle qu'il ne l'avoit jamais vue, malgré la douleur et le trouble qui paroissoient sur son visage. Consalve fut si surpris, qu'il parut plus troublé que Zayde; et Zayde sembla se rassurer, et perdre une partie de ses craintes à la vue de Consalve. Ils s'avancèrent l'un vers l'autre; et prenant tous deux la parole, Consalve se servit de la langue grecque, pour lui demander pardon de paroître devant elle comme un ennemi, dans le même moment que Zayde lui disoit en espagnol, qu'elle ne craignoit plus les malheurs qu'elle avoit appréhendés, et que ce ne seroit pas le premier péril dont il l'auroit garantie. Ils furent si étonnés de s'entendre parler chacun leur langue naturelle; et ils sentirent si vivement les raisons qui les avoient obligés de les apprendre, qu'ils en rougirent, et demeurèrent quelque temps dans un

profond silence. Enfin, Consalve reprit la parole, et continuant de se servir de la langue grecque : Je ne sais, madame, lui dit-il, si j'ai eu raison de souhaiter, autant que je l'ai fait, que vous me pussiez entendre : peut-être n'en serai-je pas moins malheureux ; mais quoiqu'il puisse m'arriver, puisque j'ai de la joie de vous revoir, après en avoir tant de fois perdu l'espérance, je ne me plaindrai plus de ma fortune. Zayde parut embarrassée de ce que lui disoit Consalve, et arrêtant sur lui ses beaux yeux, où il ne paroissoit néanmoins que de la tristesse : Je ne sais encore, lui dit-elle en sa langue, ne voulant plus lui parler espagnol, si mon père a pu échapper des périls où il s'est exposé dans cette journée : vous me permettrez bien de m'informer de lui, avant de satisfaire à votre demande. Consalve interrogea ceux qui étoient près de lui, pour savoir ce qu'elle désiroit : il eut le plaisir d'apprendre que ce prince, à qui il venoit de sauver la vie, étoit le père de Zayde ; et elle parut avoir beaucoup de joie de savoir par quel bonheur son père avoit été garanti de la mort. Ensuite Consalve fut obligé de faire des civilités à toutes les

autres dames qui étoient dans le château : il fut fort surpris d'y trouver don Olmond, dont on n'avoit point eu de nouvelles depuis qu'il étoit parti de Léon pour le chercher. Après avoir satisfait à ce qu'il devoit à un ami si fidèle, il revint dans le lieu où étoit Zayde. Comme il commençoit à lui parler, on le vint avertir que le désordre étoit si grand dans la ville, que sa présence seule pouvoit l'arrêter. Il fut contraint d'aller où son devoir l'appeloit. Il donna tous les ordres qu'il jugea nécessaires pour apaiser le tumulte que faisoient naître l'avarice des soldats et la terreur des habitans : ensuite il dépêcha un courrier au roi, pour lui donner avis de la prise de la ville, et revint avec empressement auprès de Zayde. Toutes les dames qui étoient auprès d'elle, s'éloignèrent par hasard : il voulut profiter des momens où il pouvoit l'entretenir ; mais comme il avoit dessein de lui parler de sa passion, il sentit un trouble extraordinaire ; et il connut bien que ce n'étoit pas toujours assez de pouvoir être entendu pour se déterminer à vouloir se faire entendre. Il craignit néanmoins de perdre une occasion qu'il avoit tant souhaitée ; et après avoir admiré quelque temps la bizarrerie

de leur aventure, d'avoir été si long-temps ensemble sans se connoître et sans se parler: Nous sommes bien éloignés, dit Zayde, de retomber dans le même embarras, puisque j'entends la langue espagnole, et que vous entendez la mienne. Je m'étois trouvé si malheureux de ne la pas entendre, répondit Consalve, que je l'ai apprise, sans espérer même qu'elle pût me servir à réparer ce que j'avois souffert de ne la pas savoir. Pour moi, reprit Zayde en rougissant, j'ai appris l'espagnol, parce qu'il est difficile de n'apprendre pas la langue du pays où l'on demeure, et que l'on est dans une peine continuelle lorsqu'on ne peut se faire entendre. Je vous entendois souvent, madame, répliqua Consalve, et quoique je ne susse pas votre langue, il y a eu bien des heures où j'aurois pu rendre un compte exact de vos sentimens, et je suis persuadé que vous voyiez encore mieux les miens que je ne voyois les vôtres. Je vous assure, répondit Zayde, que je suis moins habile que vous ne pensez, et que tout ce que j'ai pu juger, c'est que vous aviez quelquefois beaucoup de tristesse. Je vous en disois la cause, répondit Consalve, et je crois que, sans sa-

voir ce que signifioient mes paroles, vous n'avez pas laissé de m'entendre. Ne vous en défendez point, madame : vous m'avez répondu, sans me parler, avec une sévérité dont vous devez être satisfaite; mais puisque j'ai pu connoître votre indifférence, comment n'auriez-vous pas connu des sentimens qui paroissent plus aisément que l'indifférence, et qui s'expliquent souvent malgré nous? J'avoue néanmoins que j'ai vu quelquefois vos beaux yeux tournés sur moi d'une manière qui m'auroit donné de la joie, si je n'avois cru devoir ce qu'ils avoient de favorable à la ressemblance de quelque autre. Je ne vous désavouerai pas, reprit Zayde, que je n'aie trouvé que vous ressembliez à quelqu'un; mais vous n'auriez pas sujet de vous plaindre, si je vous disois que j'ai souvent souhaité que vous puissiez être celui à qui vous ressemblez. Je ne sais, madame, répondit Consalve, si ce que vous me dites m'est favorable; et je ne puis vous en rendre graces, si vous ne me l'expliquez mieux. Je vous en ai trop dit pour vous l'expliquer, répliqua Zayde, et mes dernières paroles m'engagent à vous en faire un secret. Je suis bien destiné au malheur de ne vous

pas entendre, reprit Consalve, puisque, même en me parlant espagnol, je ne sais ce que vous me dites. Mais, madame, avez-vous la cruauté d'ajouter encore des incertitudes à celles où je vis depuis si long-temps? Il faut que je meure à vos pieds, ou que vous me disiez qui vous avez pleuré dans la solitude d'Alphonse, et qui est celui à qui mon malheur ou mon bonheur veulent que je ressemble. Ma curiosité ne s'arrêteroit pas sans doute à ces deux choses, si le respect que j'ai pour vous ne la retenoit; mais j'attendrai que le temps et votre bonté me permettent de vous en demander davantage.

Comme Zayde alloit répondre, des dames arabes qui étoient dans le château, demandèrent à parler à Consalve; et il vint ensuite tant d'autres personnes, qu'avec le soin qu'apporta cette princesse à éviter de l'entretenir en particulier, il lui fut impossible d'en retrouver l'occasion.

Il se renferma seul pour s'abandonner au plaisir d'avoir retrouvé Zayde, et de l'avoir retrouvée dans un lieu dont il étoit le maître : il croyoit même avoir remarqué dans ses yeux quelque joie de le revoir : il étoit bien aise qu'elle eût appris l'espagnol, et elle s'étoit servi de cette langue avec

tant de promptitude sitôt qu'elle l'avoit vu, qu'il se flattoit d'avoir eu quelque part au soin qu'elle avoit eu de l'apprendre: enfin la vue de Zayde et l'espérance de n'en être pas haï, faisoient sentir à Consalve ce qu'un amant, qui n'est pas assuré d'être aimé, peut sentir de plus agréable.

Don Olmond revint du château, où il l'avoit envoyé pour y faire entrer des troupes, et interrompit tout à coup sa rêverie. Comme il l'avoit trouvé dans le même lieu que Zayde, il crut qu'il pourroit l'instruire de la naissance et des aventures de cette belle princesse. Il appréhenda néanmoins qu'il n'en fût amoureux; et la crainte de trouver encore un rival en un homme qu'il croyoit son ami, arrêta long-temps sa curiosité; mais il ne put en être le maître; et après avoir demandé à don Olmond quelle aventure l'avoit conduit à Talavéra, et avoir su qu'il avoit été fait prisonnier en allant la chercher à Tarragone, il lui parla de Zulema, pour lui parler ensuite de Zayde.

Vous savez, lui dit don Olmond, qu'il est neveu du calife Osman, et qu'il seroit à la place du caïmacan qui règne aujourd'hui, s'il avoit eu autant de bonheur qu'il mérite d'en avoir. Il tient un rang considérable parmi les Arabes: il est venu

en Espagne pour être général des armées du roi de Cordoue, et il y vit avec une grandeur et une dignité dont j'ai été surpris. Je trouvai ici en y arrivant, une cour très-agréable. Belenie, femme du prince Osmin, frère de Zulema, y étoit alors. Cette princesse n'est pas moins révérée par sa vertu que par sa naissance. Elle avoit avec elle la princesse Félime sa fille, dont l'esprit et le visage sont pleins de charmes, bien qu'il y ait dans l'un et dans l'autre beaucoup de langueur et de mélancolie. Vous avez vu l'incomparable beauté de Zayde, et vous pouvez juger quel fut mon étonnement de trouver à Talavéra tant de personnes dignes d'admiration. Il est vrai, répondit Consalve, que Zayde est la plus parfaite beauté que j'aie jamais vue ; et je ne doute point qu'elle n'ait ici un grand nombre d'amans attachés à elle. Alamir, prince de Tharse, en est passionnément amoureux, répliqua don Olmond ; il a commencé à l'aimer en Chypre, et il en étoit parti avec elle. Zulema fit naufrage aux côtes de Catalogne : il est venu depuis en Espagne, et Alamir est venu depuis à Talavéra chercher Zayde.

Les paroles de don Olmond donnèrent

un coup mortel à Consalve : il y trouva la confirmation de ses soupçons; et il vit en un moment que tout ce qu'il s'étoit imaginé étoit véritable. L'espérance de s'être trompé, dont il s'étoit flatté tant de fois, l'abandonna entièrement; et la joie que lui avoit donnée la conversation qu'il venoit d'avoir avec Zayde, ne servit qu'à augmenter sa douleur. Il ne douta plus que les larmes qu'elle avoit répandues chez Alphonse, ne fussent pour Alamir, que ce ne fût à lui qu'il ressembloit, et que ce ne fût par lui qu'elle eût été enlevée des côtes de Catalogne. Ces pensées lui donnèrent une si cruelle douleur, que don Olmond crut qu'il étoit malade, et lui en témoigna de l'inquiétude. Consalve ne voulut pas lui apprendre le sujet de son affliction : il trouva de la honte à lui avouer qu'il étoit encore amoureux, après avoir été si maltraité par l'amour : il lui dit que son mal se passeroit bientôt, et il lui demanda s'il avoit vu Alamir, s'il étoit digne de Zayde, et s'il en étoit aimé. Je ne l'ai point vu, reprit don Olmond : il étoit allé joindre Abderame avant que l'on m'eût conduit en cette ville. Sa réputation est grande; je ne sais s'il est aimé de Zayde,

mais je crois qu'il est difficile qu'elle méprise un prince aussi aimable que j'ai ouï dépeindre Alamir; et il paroît si attaché à elle, qu'il est difficile de croire qu'il en soit entièrement dédaigné. La princesse Félime, avec qui j'ai lié une amitié particulière, malgré la retraite où vivent les personnes de sa nation et de sa naissance, m'a souvent parlé d'Alamir; et à en juger parce qu'elle m'en a dit, on ne peut être ni plus honnête homme, ni plus amoureux. Si Consalve eût suivi ses sentimens, il eût fait encore plusieurs questions à don Olmond; mais il étoit retenu par la crainte de découvrir ce qu'il lui vouloit cacher. Il lui demanda seulement ce qu'étoit devenue Félime : don Olmond lui répondit qu'elle avoit suivi la princesse sa mère à Oropèze, où Osmin commandoit un corps d'armée.

Consalve se retira ensuite sur le prétexte de chercher du repos; mais ce ne fut en effet que pour être en liberté de s'affliger et de faire réflexion sur l'opiniâtreté de son malheur. Pourquoi ai-je retrouvé Zayde, disoit-il, avant d'apprendre qu'Alamir en est aimé? Si j'en eusse été assuré dans le temps que je l'avois perdue, j'au-

rois moins souffert de son absence : je me serois moins abandonné à la joie de la revoir, et je ne sentirois pas la cruelle douleur de perdre les espérances qu'elle vient de me donner. Quelle destinée est la mienne, que même la douceur de Zayde ne serve qu'à me rendre malheureux! Pourquoi témoigner qu'elle souffre mon amour, si elle approuve celui d'Alamir? Et que veut dire ce souhait, que je puisse être celui à qui je ressemble ?

De pareilles réflexions augmentoient encore sa tristesse ; et le jour suivant, qu'il devoit attendre avec tant d'impatience, et qui lui devoit être si agréable, puisqu'il étoit assuré de voir Zayde et de lui parler, lui parut le plus affreux de sa vie, quand il pensa qu'en la voyant il n'auroit rien à espérer que la confirmation de son malheur.

Vers le milieu de la nuit, celui qui étoit allé porter au roi la nouvelle de la prise de la ville revint, avec un ordre pour Consalve de partir à l'heure même, et d'aller joindre l'armée avec toute la cavalerie. Don Garcie savoit que les Maures attendoient un secours considérable ; et quand il eut appris que Consalve avoit

emporté Talavéra, il crut qu'il falloit profiter de cette victoire, et rassembler toutes ses troupes, pour attaquer les ennemis avant qu'ils fussent fortifiés par ce nouveau secours. Quelque difficulté que Consalve trouvât à exécuter l'ordre du roi, par l'embarras de faire marcher des soldats qui étoient encore fatigués du travail de la nuit précédente, le désir d'être à la bataille le fit agir avec tant d'ardeur, qu'il les mit en peu de temps en état de partir; et il se fit la cruelle violence de quitter Zayde sans lui dire adieu. Il ordonna que l'on conduisît Zulema dans le château où étoit cette princesse; et il commanda à celui qui la gardoit, de lui dire les raisons qui l'obligeoient à quitter Talavéra avec tant de précipitation.

A la pointe du jour, il se mit à la tête de la cavalerie, et commença à marcher avec une tristesse proportionnée au sujet qu'il en croyoit avoir. En approchant du camp, il rencontra le roi qui venoit au-devant de lui : il mit pied à terre, et alla lui rendre compte de ce qui s'étoit passé à la prise de Talavéra. Après lui avoir parlé de ce qui regardoit la guerre, il lui parla de ce qui regardoit son amour. Il lui ap-

prit qu'il avoit retrouvé Zayde ; mais qu'il avoit aussi trouvé ce rival, dont la seule idée lui avoit donné tant d'inquiétude. Le roi lui témoigna combien il s'intéressoit dans toutes les choses qui le touchoient, et combien il étoit satisfait de la victoire qu'il venoit de remporter. Consalve alla ensuite faire camper ses troupes, et les mettre en état, par quelques heures de repos, de se préparer à la bataille que l'on avoit dessein de donner. La résolution n'en étoit pas encore prise : le poste avantageux des ennemis, leur nombre, et le chemin qu'il falloit faire pour aller à eux, rendoient cette résolution difficile à prendre, et périlleuse à exécuter. Consalve néanmoins opina à la donner ; et l'espérance de trouver Alamir dans le combat, lui fit soutenir son opinion avec tant de force, que la bataille fut résolue pour le lendemain.

Les Arabes étoient campés dans une plaine à la vue d'Almaras ; leur camp étoit environné d'un grand bois, en sorte que l'on ne pouvoit aller à eux que par un défilé si dangereux à passer, qu'il ne sembloit pas qu'on dût l'entreprendre. Toutefois Consalve, à la tête de la cavalerie,

commença le premier à traverser ce bois, et parut dans la plaine, suivi de quelques escadrons. Les Arabes, surpris de voir leurs ennemis si près d'eux, employèrent à prendre leur résolution, le temps qu'ils devoient employer à combattre, et donnèrent le loisir aux Espagnols de passer toutes leurs troupes et de se ranger en bataille. Consalve marcha droit à eux avec l'aile gauche, enfonça leurs escadrons, et les mit en fuite. Il ne s'abandonna pas à poursuivre les fuyards; et cherchant partout le prince de Tharse et de nouvelles victoires, il tourna tout court sur l'infanterie des Arabes. Cependant l'aile droite n'avoit pas eu un succès si favorable : les Arabes l'avoient rompue et poussée jusqu'au corps de réserve que commandoit le roi de Léon; mais ce roi avoit arrêté leur victoire, et les avoit repoussés jusqu'aux portes d'Almaras; en sorte qu'il ne restoit de leur armée que l'infanterie, où étoit Abderame, et que Consalve venoit d'attaquer. Cette infanterie l'attendit de pied ferme, et ouvrant ses bataillons, les gens de trait firent un effet si prodigieux, que les troupes espagnoles ne les purent soutenir. Consalve les remit en ordre, et

recommença la même attaque jusqu'à trois fois. Enfin, il enveloppa cette infanterie de tous côtés; et touché de voir périr de si braves gens, il cria qu'on leur fît quartier. Ils mirent tous les armes bas, et se jetant en foule autour de lui, ils sembloient n'avoir d'autre application qu'à admirer sa clémence, après avoir éprouvé sa valeur. Dans ce moment, le roi de Léon vint joindre Consalve, et lui donna toutes les louanges que méritoit sa valeur. Ils surent que le roi Abderame s'étoit dégagé pendant le dernier combat, et s'étoit retiré dans Almaras.

La gloire que Consalve avoit acquise dans cette journée, devoit lui donner quelque joie; mais il ne sentit que la douleur de n'y avoir pas laissé la vie, et de n'avoir pu trouver Alamir.

Il sut des prisonniers que ce prince n'étoit pas dans l'armée; qu'il commandoit le secours que les ennemis attendoient, et que c'étoit l'espérance de ce secours qui leur avoit fait essayer de retarder la bataille.

Comme les Arabes avoient ramassé une partie de leur armée; qu'ils étoient fortifiés par les troupes qu'Alamir avoit ame-

nées, et qu'ils avoient devant eux une grande ville que l'on n'osoit assiéger à leur vue, le roi de Léon ne pouvoit espérer d'autre avantage de sa victoire, que la gloire de l'avoir remportée. Néanmoins Abderame, sous le prétexte d'enterrer les morts, demanda une trève de quelques jours, dans le dessein de commencer une négociation pour la paix.

Pendant cette trève, un jour que Consalve passoit d'un quartier à l'autre, il vit sur une petite éminence deux cavaliers de l'armée ennemie, qui se défendoient contre plusieurs officiers espagnols, et qui, malgré leur résistance, étoient près d'être accablés par le nombre de ceux qui les attaquoient. Il fut étonné de voir ce combat pendant la trève, et de le voir si inégal. Il envoya quelqu'un des siens à toute bride pour le faire cesser, et pour en savoir la cause. On lui vint dire que ces deux cavaliers arabes avoient voulu passer auprès des gardes avancées; qu'on les avoit arrêtés avec insolence; qu'ils avoient mis l'épée à la main, et que la cavalerie, qui s'étoit trouvée en ce lieu, les avoit attaqués. Consalve commanda à un officier d'aller de sa part faire des excuses à ces

deux cavaliers, et de les conduire jusque hors du camp, du côté qu'ils voudroient aller. Il continua ensuite la visite des quartiers, et alla passer à celui du roi, en sorte qu'il ne revint que fort tard à son logement. Le lendemain, l'officier qui avoit conduit ces deux cavaliers arabes le vint trouver. Seigneur, lui dit-il, un de ceux que vous nous aviez donné ordre d'escorter, nous a chargés de vous dire qu'il est bien fâché qu'une affaire importante, qui n'a rien de commun avec la guerre, l'empêche de vous venir remercier, et qu'il est bien aise de vous apprendre que c'est le prince Alamir qui vous est redevable de la vie. Lorsque Consalve entendit le nom d'Alamir, et qu'il pensa que ce rival, qu'il avoit eu tant d'envie d'aller chercher par toute la terre, lors même qu'il n'en connoissoit ni le nom ni la patrie, venoit de passer dans le camp et à sa vue pour aller sans doute trouver Zayde, il demeura comme accablé; et il ne lui resta de force que pour demander quel chemin avoit pris Alamir. Quand on lui eut répondu que c'étoit celui de Talavéra, il congédia tous ceux qui étoient dans sa tente, et demeura abandonné au désespoir de n'avoir pas connu le prince de Tharse.

Quoi! disoit-il, non-seulement il échappe à ma vengeance, mais je lui ouvre encore les chemins pour aller voir Zayde! A l'heure que je parle, il la voit, il est auprès d'elle, il lui apprend son passage dans ce camp; et ce n'est que pour insulter à mon malheur, qu'il a voulu que je susse qu'il étoit Alamir. Peut-être ne jouira-t-il pas long-temps de mon infortune, et que je soulagerai ma douleur par le plaisir de me venger.

Il prit dans ce moment la résolution de se dérober de l'armée, de s'en aller à Talavéra, troubler, par sa présence, l'entrevue d'Alamir et de Zayde, et d'ôter la vie à son rival, ou de mourir aux yeux de cette princesse. Comme il cherchoit les moyens d'exécuter ce qu'il avoit résolu, on lui vint dire qu'il paroissoit des troupes ennemies à quelques lieues du camp, et que le roi lui ordonnoit de les aller reconnoître. Il fut contraint d'obéir, et de retarder l'exécution de son dessein. Il monta à cheval; mais quand il eût marché quelque temps, il apprit, en sortant d'un bois, que les troupes qu'on avoit vues, n'étoient composées que de quelques Arabes qui revenoient d'escorter un convoi. Il fit pren-

dre le chemin du camp à la cavalerie qui étoit avec lui; et suivi seulement de quelques-uns des siens, il commença à marcher lentement, afin de demeurer dans le bois, et de prendre le chemin de Talavéra sitôt que les troupes seroient un peu éloignées. Lorsqu'il fut au milieu d'une grande route, il rencontra un cavalier arabe de fort bonne mine, qui suivoit assez tristement le même chemin. Ceux qui accompagnoient Consalve, prononcèrent son nom par hasard. A ce nom de Consalve, ce cavalier revint de la rèverie où il étoit plongé, et leur demanda si celui qui marchoit seul étoit Consalve. Sitôt qu'on lui eut répondu que c'étoit lui-même : Je serai bien aise, dit-il assez haut, de voir un homme d'un mérite si extraordinaire, et de le pouvoir remercier de la grace que j'en aï reçue. En disant ces paroles, il s'avança vers Consalve, en portant la main à la visière de son casque, pour le saluer; mais lorsqu'il eut jeté les yeux sur son visage : O Dieux! s'écria-t-il, est-il possible que ce soit Consalve? Et le regardant attentivement, il demeura immobile, comme un homme frappé d'une grande surprise et combattu par des sentimens bien différens. Après

avoir demeuré quelque temps en cet état, Alamir s'écria tout d'un coup : Non, je ne dois pas laisser vivre celui à qui Zayde est destinée, ou à qui elle se destine elle-même. Consalve, qui avoit paru étonné de l'action et des premières paroles de ce cavalier, et qui néanmoins en attendoit la suite avec tranquillité, fut frappé, à son tour, d'une surprise extraordinaire, lorsqu'il entendit les noms de Zayde et d'Alamir, et qu'il jugea qu'il avoit devant lui ce redoutable rival, qu'il alloit chercher avec tant de haine et de désir de vengeance. Je ne sais, lui répondit-il, si Zayde m'est destinée; mais si vous êtes le prince de Tharse, comme vous me donnez lieu de le croire, n'espérez d'en être possesseur que par ma mort. Vous ne le serez aussi que par la mienne, répliqua Alamir; et je ne vois que trop, par vos paroles, que vous êtes celui qui cause mon infortune. Consalve n'entendit ces derniers mots que confusément; il se retira de quelques pas, et retint l'impatience qui l'emportoit à combattre. Pour empêcher que leur combat ne fût interrompu, il ordonna à ceux qui le suivoient de s'éloigner; et il le leur ordonna avec tant d'autorité, qu'ils n'osèrent

lui désobéir : mais ils s'en allèrent en diligence, pour faire revenir quelques-uns des principaux officiers de l'armée, qui venoient de quitter Consalve, et qui ne pouvoient encore en être fort éloignés : en même temps Consalve et Alamir commencèrent un combat où la valeur et le courage firent paroître tout ce qu'ils ont jamais eu de grand et d'admirable. Alamir fut blessé en tant d'endroits, que les forces commencèrent à lui manquer ; et bien que Consalve le fût aussi, la vue d'une prochaine victoire lui donnoit une nouvelle ardeur, qui le rendoit maître de la vie de ce prince. Le roi, qui s'étoit trouvé près du bois, attiré par les cris de ceux que Consalve avoit fait éloigner, arriva dans cet endroit, et sépara les combattans. Il apprit par l'écuyer d'Alamir, qui survint dans ce moment, le nom de son maître ; et Consalve voyant que ce prince perdoit des ruisseaux de sang, il commanda qu'on le secourût.

Si le roi eût suivi ses sentimens, il auroit donné des ordres contraires : il se contenta néanmoins d'ordonner qu'on lui répondît de la personne du prince de Tharse, et tourna toutes ses pensées à la conserva-

tion de son favori. Il le fit transporter au camp. Alamir n'étoit pas en état d'être porté si loin, et on le mit dans un château qui se trouva assez proche. Sitôt que Consalve fut arrivé, le roi voulut savoir le jugement des médecins sur ses blessures : ils l'assurèrent qu'il n'y avoit rien à craindre pour sa vie. Don Garcie ne put le quitter, sans apprendre de sa bouche la cause de ce combat. Consalve, qui ne lui cachoit rien, lui en avoua la vérité; et le roi, craignant de nuire à sa santé par une trop longue conversation, voulut le laisser en repos. Mais Consalve le retenant, lui dit : Ne m'abandonnez pas, seigneur, au désordre et à la confusion de mes pensées : aidez-moi à démêler le nouvel embarras où me mettent les actions et les paroles d'Alamir. Il me rencontre sans qu'il paroisse me chercher : il m'aborde comme un homme qui veut me faire des remercîmens; et tout d'un coup je le vois surpris, troublé, et prêt à mettre l'épée à la main. Qu'a-t-il appris, en me voyant, qui lui ait fait changer de sentimens? Qui lui fait imaginer que Zayde m'est destinée ou par Zulema ou par elle-même? Il ne peut avoir appris que de sa propre bouche que je suis son rival;

et si elle lui a rendu compte de mon amour, ce n'est pas d'une manière qui puisse lui donner lieu de me craindre. Il sait bien aussi qu'elle ne m'est pas destinée par Zulema, qui ne me connoît point, qui ignore les sentimens que j'ai pour sa fille, et dont la religion est opposée à la mienne. Quel fondement peuvent donc avoir ses paroles, et par quelle raison mon visage attire-t-il sa colère plutôt que mon nom? Il est difficile, mon cher Consalve, répondit le roi, de démêler cette aventure : j'y pense avec attention ; mais je n'imagine rien où je puisse m'arrêter. Ne seroit-ce point, reprit-il tout d'un coup, qu'Alamir vous auroit vu dans la solitude d'Alphonse, lorsque vous portiez le nom de Théodoric, et que ce n'est qu'à votre visage qu'il vous a reconnu pour son rival? Ah! seigneur, répliqua Consalve, j'ai déjà eu la même pensée; mais je l'ai trouvée si cruelle, que je n'ai pu m'y arrêter. Seroit-il possible qu'Alamir eût été caché dans ce désert? Seroit-il possible que la joie qui me paroissoit quelquefois dans les yeux de Zayde, et qui faisoit tout mon bonheur, n'eût été que les restes de ce qu'avoit produit la vue d'Alamir? Mais, seigneur, continua-t-il, je ne

quittois presque point Zayde : j'aurois vu ce prince, s'il étoit venu chez Alphonse ; et de plus, cette princesse sait qui je suis : il vient de la voir, il ne faut pas douter qu'elle ne le lui ait appris : ainsi, il connoissoit Consalve pour l'amant de Zaydè, lorsqu'il m'a rencontré. Je ne puis comprendre ce qui a causé un changement si prompt, et je trouve de l'impossibilité à tout ce que j'imagine. Êtes-vous bien assuré, répartit le roi, qu'Alamir ait vu Zayde ? Il passa hier assez tard dans le camp ; vous l'avez rencontré ce matin : il me semble qu'il est difficile d'avoir été à Talavéra, et d'en être revenu en si peu de temps. Mais il m'est aisé de m'en éclaircir, ajouta-t-il : deux officiers de mes troupes m'ont dit qu'ils avoient passé la nuit au même lieu que ce prince, et nous saurons d'eux où ils l'ont rencontré. Le roi commanda à l'heure même qu'on lui fît venir ces officiers ; et lorsqu'ils furent venus, il leur ordonna de dire en quel lieu et à quelle heure ils avoient trouvé Alamir.

Seigneur, répondit l'un des deux, nous revenions hier d'Ariobisbe, où l'on nous avoit envoyés : nous passâmes le soir dans un grand bois, qui est à trois ou quatre

lieues du camp : nous mîmes pied à terre, et nous nous endormîmes dans ce bois. J'entendis du bruit, je m'éveillai, et je vis d'assez loin, au travers des arbres, ce prince arabe qui parloit à une femme magnifiquement habillée. Après une longue conversation, cette femme le quitta, et vint s'asseoir avec une autre près du lieu où j'étois. Elles parloient assez haut, mais je n'entendois pas ce qu'elles disoient, parce qu'elles parloient une langue que je ne connois point, et qui n'est pas celle des Arabes. Elles nommèrent plusieurs fois Alamir; et quoiqu'elles fussent tournées de sorte que je ne pouvois voir leur visage, il me sembla que celle qui avoit parlé à ce prince pleuroit extrêmement. Enfin, elles s'en allèrent : j'entendis marcher des chariots et beaucoup de chevaux du côté de Talavéra. J'éveillai mon camarade : nous reprîmes notre chemin; et nous vîmes de loin Alamir couché au pied d'un arbre, comme un homme qui se trouvoit mal. Son écuyer me demanda s'il pourroit arriver de jour au camp des Arabes : je lui dis que non, et ils ont passé la nuit dans le même village que nous.

Le roi se repentit d'avoir fait parler ces

officiers ; et sitôt qu'ils furent retirés, Consalve lui dit : Vous voyez, seigneur, si j'ai eu tort de croire qu'Alamir avoit vu Zayde. Mais trouvez-vous possible qu'elle soit sortie de Talavéra, répondit le roi, puisqu'elle y est prisonnière ? Mon malheur, répliqua Consalve, ne me laisse pas manquer aux choses qui me peuvent nuire. J'ai donné ordre, en partant, que Zayde eût la liberté de se promener hors de la ville toutes les fois qu'elle le voudroit : elle attendoit Alamir dans ce bois. Il avoit raison de me mander qu'une affaire importante, qui ne regardoit point la guerre, l'empêchoit de s'arrêter dans ce camp. Il la vit donc hier ; elle pleuroit après l'avoir quitté : il est donc vrai que Zayde aime Alamir, et il ne me reste plus d'incertitude. Laissez-moi mourir, seigneur : abandonnez le soin d'un homme qui est trop persécuté de la fortune, pour mériter vos bontés : je suis honteux d'être aimé de vous, et d'être misérable.

Don Garcie étoit sensiblement touché de l'état où il voyoit Consalve ; et il essayoit de lui faire trouver quelque consolation dans les témoignages de son amitié.

Le lendemain, on sut que le prince de

Tharse étoit très-dangereusement blessé; et les jours suivans, la fièvre lui prit si violemment, qu'on désespéra presque de sa vie. Consalve s'imagina que Zayde ne pourroit savoir le danger où étoit ce prince, sans envoyer apprendre de ses nouvelles: il donna charge à un de ses gens, en qui il avoit le plus de confiance, d'aller tous les jours au château où l'on gardoit Alamir, et de découvrir s'il ne venoit personne pour essayer de le voir. Il eût bien voulu aussi s'éclaircir de cette ressemblance qui lui avoit donné tant de curiosité; mais l'extrémité où étoit ce prince, ne laissoit pas son visage en état de distinguer aucun de ses traits.

Celui qui avoit été chargé d'aller à ce château, s'acquitta de sa commission avec soin: il apprit à Consalve que depuis qu'Alamir étoit malade, on n'avoit point demandé à lui parler; mais que des gens inconnus venoient tous les jours savoir l'état de sa santé, sans dire le nom de ceux qui les y envoyoient. Quoique Consalve ne doutât point qu'Alamir ne fût aimé de Zayde, toutes les choses qui l'en assuroient lui donnoient une nouvelle douleur. Le roi entra dans sa tente, qu'il étoit encore

agité de l'affliction qu'il venoit de recevoir; et craignant que tant de déplaisirs ne missent enfin sa vie en danger, il défendit à ceux qui l'approchoient de lui parler d'Alamir et de la princesse Zayde.

Cependant la trève étoit finie, et les deux armées ne demeuroient pas inutiles. Abderame assiégea une petite place, dont la foiblesse ne lui faisoit pas appréhender de résistance; néanmoins il arriva que le prince de Galice, proche parent de don Garcie, qui s'étoit retiré dans cette place pour se guérir de quelques blessures qu'il avoit reçues à la bataille, entreprit de la défendre, par une résolution où il y avoit plus de témérité que de courage. Abderame s'en trouva si indigné, que lorsque cette ville fut contrainte de se rendre, il fit trancher la tête à ce prince. Ce n'étoit pas la première fois que les Maures avoient abusé de leur victoire, et traité les plus grands seigneurs d'Espagne avec une inhumanité sans exemple. Don Garcie fut extrêmement irrité de la mort du prince de Galice. Les troupes espagnoles ne le furent pas moins : elles aimoient ce prince; et déjà lassées de tant de cruautés dont on n'avoit point tiré vengeance, elles s'assem-

blèrent en tumulte, et demandèrent au roi qu'on traitât Alamir de la même manière qu'on avoit traité le prince de Galice. Le roi y consentit : il auroit été dangereux de refuser des troupes aussi animées. Il manda au roi de Cordoue qu'il feroit trancher la tête au prince de Tharse sitôt qu'il seroit en meilleur état, et que ses blessures permettroient d'en faire un spectacle public et de lui ôter la vie, sans qu'il parût qu'on n'eût fait que hâter sa mort.

Consalve ignoroit, par les ordres que le roi avoit donnés, ce qui se passoit au sujet de ce prince. Quelques jours après, on lui vint dire qu'un écuyer de don Olmond demandoit à le voir. Il commanda qu'on le fît entrer ; et cet écuyer, après lui avoir dit que son maître étoit bien fâché que les ordres du roi le retinssent à Baragel et l'empêchassent de venir apprendre de ses nouvelles, lui remit plusieurs lettres entre les mains. Consalve ouvrit celle qui s'adressoit à lui, et y lut ces paroles

Lettre de don Olmond à Consalve.

« Si je ne savois combien vous aimez à faire de grandes actions, je ne vous enver-

rois pas la lettre que je vous envoie, et je croirois faire une chose inutile de vous parler en faveur de votre ennemi; mais je vous connois trop pour douter que vous ne receviez avec joie la prière que l'on m'oblige de vous faire. Quelque justice qu'il y ait à traiter le prince de Tharse comme on a traité le prince de Galice, ce sera une action digne de vous, de conserver un homme du mérite et de la qualité d'Alamir. Il me semble aussi que vous devez accorder quelque pitié à une passion qui ne vous est pas inconnue ».

Le nom d'Alamir et la fin de cette lettre causèrent un trouble extraordinaire à Consalve : il demanda à l'écuyer de don Olmond l'explication de ce que son maître lui mandoit du prince de Galice; et quoique cet écuyer ne dût pas croire qu'il ignoràt ce qui s'étoit passé, il ne laissa pas de le lui apprendre en peu de mots. Consalve lut la lettre que don Olmond lui envoyoit; elle ne contenoit que ces paroles :

Lettre de Félime à don Olmond.

« Vous pouvez tout sur Consalve; faites qu'il sauve Alamir de la colère du roi de

Léon. En le garantissant de la mort qu'on lui prépare, il ne lui sauvera pas la vie, ses blessures la lui ôteront bientôt; et Consalve est déjà assez vengé de ce malheureux prince, puisqu'on est contraint de recourir à lui pour sa conservation. Travaillez-y, je vous en conjure: vous sauverez plus d'une vie en sauvant celle d'Alamir ».

Ah! Zayde, s'écria Consalve, Félime n'écrit que par vos ordres, et vous m'ordonnez par cette lettre de vous conserver Alamir. Quelle inhumanité est la vôtre, et à quelle extrémité me réduisez-vous! N'est-ce pas assez que je supporte mes malheurs, faut-il encore que je travaille à conserver celui qui les cause? Dois-je m'opposer à la résolution du roi? Elle est juste; il a été contraint de la prendre, et je n'y ai point eu de part. Je devrois laisser périr Alamir, si je ne savois point qu'il est mon rival et qu'il est aimé de Zayde; mais je le sais, et cette raison, toute cruelle qu'elle est, ne me permet pas de consentir à sa perte. Quelle loi, reprit-il, me veux-je imposer, et quelle générosité m'oblige à conserver Alamir? Parce que je sais qu'il m'ôte Zayde, faut-il que je lui sauve la vie?

Dois-je prétendre que, pour me l'accorder, le roi se mette au hasard de faire révolter son armée? Abandonnerai-je les intérêts de don Garcie pour m'arracher la douce espérance dont la mort d'Alamir vient me flatter? Ce prince seul me dispute Zayde; et quelque prévenue qu'elle soit en sa faveur, si elle ne doit jamais le revoir, je pourrois m'assurer d'être heureux.

Après ces paroles, il demeura long-temps dans un silence où il paroissoit enseveli : ensuite il se leva tout d'un coup; et quoiqu'il fût d'une foiblesse extraordinaire, il se fit conduire chez le roi. Ce prince fut très-surpris de le voir, et il le fut encore davantage, lorsqu'il sut ce qu'il venoit lui demander.

Seigneur, lui dit Consalve, si vous avez quelque considération pour moi, il faut m'accorder la vie d'Alamir : je ne puis vivre si vous consentez à sa mort. Que dites-vous, Consalve? lui répartit le roi; et par quelle aventure la vie d'un homme qui fait votre malheur, devient-elle nécessaire à votre repos? Zayde, seigneur, m'ordonne de la conserver, répliqua-t-il; je dois répondre à la bonne opinion qu'elle a de moi. Elle sait que je l'adore, et que

je dois haïr ce prince ; cependant elle m'estime assez pour croire que, loin de consentir à sa perte, je travaillerai à le garantir de la mort qu'on lui prépare. Elle veut bien tenir de moi la vie de son amant ; je vous la demande par toutes vos bontés. Je ne dois pas écouter, lui répartit le roi, les sentimens que vous inspire une générosité aveugle, et un amour qui ne vous laisse plus de raison. Je dois agir selon mes intérêts et selon les vôtres. Le prince de Tharse doit mourir, pour apprendre au roi de Cordoue à mieux user des droits de la guerre, pour apaiser mes troupes qui sont prêtes à se révolter. Il doit mourir, pour vous laisser possesseur de Zayde, et pour ne plus troubler votre repos. Ah ! seigneur, reprit Consalve, trouverois-je du repos à voir Zayde irritée contre moi et désespérée de la mort de son amant ? Je ne dois plus penser à disputer Zayde à Alamir vivant, ni à Alamir mort. Il ne faut pas se rendre digne du mauvais traitement de la fortune par une opiniâtreté déraisonnable. Je veux que Zayde me plaigne de ne m'avoir pas aimé ; et je ne veux pas qu'elle puisse me mépriser ni me haïr. Prenez du temps, lui dit le roi,

pour examiner ce que vous me demandez, et décidez avec vous-même si vous devez le vouloir. Non, seigneur, répondit Consalve, je ne veux point avoir le loisir de changer de sentimens, et m'exposer à combattre une seconde fois les fausses et flatteuses espérances que la mort d'Alamir m'a déjà données. Je ne veux pas même que Zayde puisse croire que je sois irrésolu sur le parti que je dois prendre, et je vous demande la grace de publier dès aujourd'hui que vous m'accordez la vie de ce prince. Je vous promets, lui répondit le roi, de vous en laisser le maître; mais attendez encore à le publier. Vous savez l'entreprise qui est faite sur Oropèze; les habitans doivent cette nuit nous en ouvrir les portes. Si ce dessein réussit, la joie d'un heureux succès mettra peut-être l'armée dans une disposition dont nous aurons moins à craindre. Félime sera entre nos mains; sachez par elle si Alamir est aimé. Eclaircissez votre destinée, avant que de décider de celle de ce prince, et mettez-vous en état de prendre une résolution dont vous ne puissiez vous repentir. Mais, seigneur, répliqua Consalve, peut-être que Félime ne voudra pas m'apprendre les sen-

timens de Zayde. Pour l'obliger à vous en instruire, interrompit le roi, mandez à don Olmond que vous ne ferez pas ce qu'elle désire, si vous ne savez les véritables raisons qui lui font prendre tant de part à la conservation d'Alamir. C'est don Olmond qui est commandé pour entrer dans Oropèze; et vous saurez par lui tout ce qu'il vous est important de savoir. J'y consens, seigneur, répondit Consalve, à condition que vous me permettrez d'obliger les soldats à vous venir demander eux-mêmes la conservation d'Alamir, dans le même moment qu'on saura la prise d'Oropèze. Comme Félime sera prisonnière, don Olmond pourra lui cacher la grace que vous m'aurez accordée, jusqu'à ce qu'elle lui ait appris tout ce qui regarde ce prince. Zayde saura que j'ai obéi à ses ordres dans le moment que je les ai reçus; et elle jugera, par cette obéissance aveugle, que si je renonce aux prétentions que j'avois sur son cœur, je n'étois pas indigne de le posséder.

Le roi consentit à tout ce que vouloit Consalve; mais en même temps il l'obligea d'écrire à don Olmond de la manière dont il l'avoit résolu. Ce prince passa une

partie de la nuit avec son favori qui succomboit sous l'effort qu'il venoit de faire; et qui sacrifioit à une exacte générosité, dont il n'attendoit point de gloire, toutes les espérances d'une passion dont son ame étoit possédée.

Le lendemain don Garcie reçut des nouvelles de l'entreprise d'Oropèze, qui avoit réussi comme on l'avoit espéré. Il le fit savoir à Consalve, et lui manda en même temps qu'il lui donnoit la liberté de travailler à la conservation d'Alamir. Consalve, avec la même ardeur que si le succès de son dessein lui eût assuré la conquête de Zayde, se fit porter dans le camp; et avec ce même visage et cette même voix dont il s'étoit servi en tant d'occasions pour inspirer aux soldats le courage de le suivre, il leur fit voir quelle honte ils attireroient sur lui, en voulant ôter la vie à un prince qui n'étoit entre leurs mains que pour l'avoir attaqué. Il leur dit que, par cette mort, dont on le croiroit à jamais la cause, ils lui faisoient perdre l'honneur qu'il avoit acquis avec eux en tant de combats, qu'il alloit à l'heure même se démettre du commandement de l'armée et quitter l'Espagne; qu'ils choisissent de lui

voir prendre congé du roi, ou d'aller dans ce moment lui demander la vie du prince de Tharse. Les soldats lui laissèrent à peine achever ce qu'il avoit résolu de leur dire, se jetant en foule autour de lui, comme pour empêcher qu'il ne les quittât : ils le suivirent chez don Garcie, si animés par les paroles de leur général, qu'il eût été aussi dangereux de leur refuser alors la conservation d'Alamir, qu'il l'auroit été quelques jours auparavant de leur refuser sa mort.

Cependant don Olmond, malgré tous les soins que lui donnoit une place dont il venoit de se rendre maître, ne laissa pas de penser que l'intérêt de Consalve l'obligeoit à entretenir Félime. Il demanda à la voir, avec autant de respect que si le droit de la guerre ne lui en eût pas donné une entière liberté. Il la trouva dans une tristesse profonde : ce qui s'étoit passé pendant cette journée, et une maladie considérable que sa mère avoit depuis quelques jours, paroissoient le sujet de cette tristesse.

Sitôt qu'ils purent se parler sans être entendus : Hé bien, lui dit-elle, don Olmond, avez-vous travaillé auprès de Consalve, et sauverez-vous Alamir?

La destinée de ce prince est entre vos mains, madame, lui répondit-il. Entre mes mains? s'écria-t-elle : hélas! et par quelle aventure pourrois-je quelque chose pour le salut d'Alamir? Je vous réponds de sa vie, répartit-il; mais pour me mettre en pouvoir de tenir ma parole, il faut m'apprendre les raisons qui vous font prendre un intérêt si vif à sa conservation, et il faut me les apprendre avec une vérité exacte, aussi bien que tout ce qui regarde les aventures de ce prince. Ah! don Olmond, que me demandez-vous, répondit Félime? A ces mots, elle demeura quelque temps sans parler, puis tout d'un coup reprenant la parole : Mais ne savez-vous pas, lui dit-elle, qu'il est parent d'Osmin et de Zulema; que nous le connoissons il y a long-temps; que son mérite est extraordinaire; et n'est-ce pas assez pour avoir soin de sa vie? Le soin que vous en prenez, madame, répliqua don Olmond, a des raisons plus pressantes: s'il vous coûte trop de me les apprendre, il dépend de vous de ne le pas faire; mais vous trouverez bon aussi que je me dégage de ce que je viens de vous promettre. Quoi! don Olmond, répliqua-t-elle, la vie d'Alamir

n'est qu'à ce prix! Et que vous importe de savoir ce que vous me demandez? Je suis bien fâché de ne pouvoir vous le dire, reprit don Olmond : mais, madame, encore une fois, je ne puis rien autrement, et c'est à vous de choisir. Félime demeura long-temps les yeux baissés, dans un si profond silence, que don Olmond en étoit surpris. Enfin, se déterminant tout d'un coup : je vais faire, lui dit-elle, la chose du monde que j'aurois le moins cru pouvoir obtenir de moi-même. La bonne opinion que j'ai de vous, et la confiance que j'ai en votre amitié, aident sans doute à me déterminer, aussi bien que la conservation d'Alamir. Gardez-moi un secret inviolable, ajouta-t-elle, et écoutez avec patience le récit que j'ai à vous faire, qui ne peut être qu'un peu long.

FIN DE LA SECONDE PARTIE DE ZAYDE.

ZAYDE,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE DE ZAYDE ET DE FÉLIME.

Cid Rahis, frère du calife Osman, et qui pouvoit lui disputer l'empire par le droit de la naissance, se trouva si malheureux et si abandonné de tous ceux qui lui avoient fait espérer de se déclarer pour lui, qu'il fut contraint de renoncer à ses prétentions, et de consentir à être relégué dans l'île de Chypre, sous le prétexte d'y commander. Zulema et Osmin, que vous connoissez, étoient ses enfans : ils étoient jeunes, bien faits, et avoient donné plusieurs marques de leur valeur. Ils devinrent amoureux de deux personnes d'une beauté extraordinaire et d'une grande qualité : elles étoient sœurs, et sortoient de plusieurs princes qui avoient gouverné cette île avant qu'elle fût sous

l'obéissance des Arabes. L'une s'appeloit Alasinthe, et l'autre Belenie. Comme Osmin et Zulema savoient bien la langue grecque, ils se firent aisément entendre de celles qu'ils aimoient. Elles étoient chrétiennes; mais la différence de leur religion n'en apporta point dans leurs sentimens; ils s'aimèrent; et sitôt que la mort de Cid Rahis leur en eut laissé la liberté, Zulema épousa Alasinthe, et Osmin épousa Belenie. Ils consentirent à laisser élever leurs enfans dans la religion chrétienne, et firent espérer alors que dans peu de temps ils l'embrasseroient eux-mêmes. Je naquis d'Osmin et de Belenie; et Zayde, de Zulema et d'Alasinthe. La passion de Zulema et celle d'Osmin les obligèrent de passer quelques années dans l'île de Chypre; mais enfin, le désir de trouver quelques conjonctures favorables pour renouveler les prétentions de leur père, les rappela en Afrique. Ils eurent d'abord de grandes espérances; et, contre les règles de la politique, le calife qui succéda à Osman, leur donna des emplois si considérables, qu'Alasinthe et Belenie ne pouvoient se plaindre de leur éloignement: mais après cinq ou six années d'absence, elles commencèrent à s'en plaindre et à

s'en affliger. Elles surent qu'ils avoient d'autres occupations que celles de la guerre : elles avoient de leurs nouvelles ; mais comme ils ne revenoient point, elles se crurent abandonnées. Alasinthe ne songea plus qu'à Zayde, qui méritoit déjà toute son attention, et Belenie ne pensa qu'à m'élever avec beaucoup de soin.

Lorsque nous commençâmes à sortir de l'enfance, Alasinthe et Belenie se retirèrent dans un château sur le bord de la mer ; elles y menoient une vie conforme à leur tristesse : le soin qu'elles avoient de Zayde et de moi, les obligeoit néanmoins à vivre avec une grandeur et une magnificence qu'elles auroient peut-être abandonnées par leur propre inclination. Nous avions auprès de nous plusieurs jeunes personnes de qualité, et rien ne manquoit à ce qui pouvoit contribuer à notre éducation et aux divertissemens conformes à la retraite où l'on nous élevoit. Zayde et moi nous n'étions pas moins liées par l'amitié que par le sang. J'avois deux années plus qu'elle : il y avoit aussi quelque différence dans nos humeurs, la mienne penchoit moins à la joie : il étoit aisé de le connoître en nous voyant, aussi bien

que l'avantage que la beauté de Zayde avoit sur la mienne.

Peu de temps avant que l'empereur Léon envoyât attaquer l'île de Chypre, nous étions un jour sur le rivage. La mer étoit tranquille ; nous priâmes Alasinthe et Belenie de trouver bon que nous entrassions dans des barques pour nous promener. Nous prîmes plusieurs jeunes personnes avec nous, et nous fîmes tourner vers de grands vaisseaux qui étoient à la rade. Comme nous approchâmes de ces vaisseaux, nous en vîmes détacher des chaloupes, et nous jugeâmes que c'étoient des Arabes qui venoient prendre terre. Ces chaloupes venoient vers nous comme nous allions vers elles. Il y avoit dans la première plusieurs hommes magnifiquement habillés, et un, entre autres, qui, par son air noble et la beauté de sa taille, se faisoit distinguer de tous ceux qui l'environnoient. Cette rencontre nous surprit : nous trouvâmes que nous ne devions pas avancer davantage, et qu'il ne falloit pas donner lieu de croire à ceux qui étoient dans cette chaloupe, que la curiosité de les voir nous eût conduites de leur côté. Nous fîmes tourner notre barque sur la main

droite; la chaloupe que nous voulions éviter tourna comme nous, les autres allèrent droit à terre : celle-là nous suivit, et nous approcha assez pour nous faire voir que cet homme que nous avions distingué des autres, étoit attaché à nous regarder, et qu'il étoit même bien aise de nous faire remarquer qu'il prenoit plaisir à nous suivre. Zayde trouva notre aventure agréable, et fit encore tourner notre barque, pour voir s'il nous suivroit toujours : pour moi, j'en étois embarrassée, sans en pouvoir dire la cause. Je regardai avec attention celui qui paroissoit le maître des autres, et le voyant de plus près, je lui trouvai dans le visage quelque chose de si fin et de si agréable, que je crus n'avoir jamais vu personne si capable de plaire. Je dis à Zayde qu'il falloit retourner auprès d'Alasinthe et de Belenie; et que sans doute, lorsqu'elles nous avoient permis de nous promener, elles n'avoient pas cru que nous dussions trouver une pareille aventure. Elle fut de mon avis. Nous fîmes tourner vers la terre : la barque qui nous suivoit passa devant nous, et alla débarquer près des autres chaloupes qui étoient déjà arrivées.

Lorsque nous abordâmes, celui que nous avions remarqué, suivi d'un grand nombre des siens, s'avança pour nous donner la main, avec un air qui nous fit juger qu'il avoit déjà appris qui nous étions, de ceux qui étoient sur le rivage. Mon étonnement et celui de Zayde étoient extrêmes : nous n'étions pas accoutumées à nous voir aborder avec tant de liberté, et surtout par les Arabes, pour lesquels on nous avoit inspiré une grande aversion. Nous crûmes que celui qui venoit nous parler, seroit bien surpris, lorsqu'il trouveroit que nous n'entendions pas sa langue; mais nous fûmes bien surprises nous-mêmes de l'entendre parler la nôtre avec toute la politesse de l'ancienne Grèce.

Je suis, madame, dit-il en s'adressant à Zayde qui marchoit la première, qu'un Arabe ne devroit pas être assez hardi pour vous approcher, sans vous en avoir demandé la permission; mais je crois que ce qui seroit un crime à un autre est pardonnable à un homme qui a l'honneur d'être allié des princes Zulema et Osmin. Touché du désir de voir ce qu'il y a de plus beau dans la Grèce, j'ai cru ne pouvoir mieux satisfaire ma curiosité, qu'en com-

mençant par l'île de Chypre ; et mon bonheur me fait trouver, en y arrivant, ce que j'aurois cherché en vain dans toutes les autres parties du monde.

En disant ces paroles, il attachoit ses regards tantôt sur Zayde et tantôt sur moi, mais avec tant de marques d'une véritable admiration, que nous ne pouvions presque douter qu'il ne pensât ce qu'il venoit de nous dire. Je ne sais si j'étois déjà prévenue, ou si la solitude où nous vivions servit à me rendre cette aventure plus agréable ; mais j'avoue que je n'ai jamais rien vu de si surprenant. Alasinthe et Belenie, qui étoient assez éloignées, s'avancèrent vers nous, et envoyèrent en même temps demander le nom de celui qui venoit d'arriver. Elles surent que c'étoit Alamir prince de Tharse, fils de cet Alamir qui prenoit la qualité de calife, et dont la puissance étoit si redoutable aux chrétiens. Elles savoient l'alliance qui étoit entre ce prince et Zulema ; de sorte que le respect qui lui étoit dû par sa naissance, se joignant à la curiosité d'apprendre de leurs nouvelles, elles le reçurent avec moins de répugnance qu'elles n'en avoient d'ordinaire pour les Arabes. Alamir augmenta, par ses paroles,

la disposition qu'elles avoient à le recevoir favorablement : il leur parla de Zulema et d'Osmin, qu'il avoit vus il n'y avoit pas long-temps, et il les blâma d'être capables d'abandonner deux personnes si dignes de les retenir. La conversation fut si longue sur le bord de la mer; et Alamir parut si agréable aux yeux même d'Alasinthe et de Belenie, que, contre l'habitude qu'elles avoient prise de fuir tout le monde, elles ne purent s'empêcher de lui offrir une retraite dans le lieu qu'elles habitoient. Alamir fit voir qu'il savoit bien que la civilité devoit l'empêcher d'accepter ce qu'on lui offroit; mais il fit voir aussi qu'il ne s'en pouvoit défendre, par le plaisir de ne pas se séparer sitôt d'une compagnie qui lui donnoit tant d'admiration. Il vint donc avec nous, et nous présenta un homme de qualité, pour qui il avoit beaucoup de considération, qui s'appeloit Mulziman. Le soir Alamir continua à nous paroître tel que nous l'avions trouvé d'abord : j'étois surprise à tous momens de l'agrément de son esprit et de sa personne; et cet étonnement m'occupoit si fort, que je devois bien soupçonner dès lors qu'il y avoit quelque chose de plus que de la surprise. Il me sem-

bla qu'il me regardoit avec beaucoup d'attention, et qu'il me donnoit de certaines louanges qui me faisoient voir que ma personne lui plaisoit pour le moins autant que celle de Zayde.

Le lendemain, au lieu de partir, comme vraisemblablement il le devoit faire, il engagea Alasinthe et Belenie à le retenir. Il envoya chercher des chevaux arabes qu'il avoit amenés; il les fit monter par plusieurs personnes qui étoient à lui, et les monta lui-même avec cette adresse si particulière à ceux de sa nation. Il trouva le moyen de passer trois ou quatre jours avec nous, et de gagner si bien l'esprit d'Alasinthe et de Belenie, qu'elles consentirent qu'il vînt les revoir pendant le séjour qu'il feroit en Chypre. En nous quittant, il me fit entendre que si j'avois été importunée de sa présence, et que si je l'étois encore à l'avenir, je devois n'en accuser que moi-même. J'avois néanmoins remarqué que ses regards avoient souvent été attachés sur Zayde; mais souvent aussi je les avois vus attachés sur moi d'une manière qui m'avoit paru si naturelle, que, joignant le langage de ses yeux à plusieurs choses qu'il m'avoit dites, j'étois restée

persuadée que j'avois fait quelque impression sur son cœur. O dieu! que celle qu'il fit sur le mien fut véritable! Sitôt que je l'eus perdu de vue, je me sentis une tristesse que je ne connoissois point. Je quittai Zayde, j'allai rêver; je ne me trouvai que des pensées confuses; je m'ennuyai avec moi-même; je revins à Zayde, et il me sembla que j'allois la chercher pour parler d'Alamir. Je la trouvai occupée, avec ses filles, à faire des festons de fleurs; et il ne me parut pas qu'elle se souvînt d'avoir vû ce prince. Je me sentis de l'étonnement de la voir si attachée à ses fleurs, et je me trouvai si incapable de m'y amuser, que je l'en arrachai malgré elle. Nous allâmes nous promener. Je lui parlai d'Alamir, je lui dis qu'il me paroissoit qu'il l'avoit fort regardée: elle me répondit qu'elle ne s'en étoit pas aperçue. J'essayai de démêler si elle avoit remarqué l'attachement qu'il m'avoit témoigné; mais il me sembla qu'elle n'y avoit seulement pas pensé, et je demeurai si étonnée et si confuse de la différence de ce qu'avoit produit en Zayde la vue d'Alamir, et de ce qu'elle avoit produit en moi, que je m'en fis des reproches qui n'étoient déjà que trop justes.

Quelques jours après, Alamir vint nous revoir. Le jour qu'il y revint, Alasinthe et Belenie étoient allées en un lieu dont elles ne devoient revenir que le soir. Alamir me parut plus aimable qu'il n'avoit encore été. Comme Zayde n'y étoit pas, mon malheur voulut que je le visse sans qu'il eût d'autre attention que celle de me regarder; et il me fit paroître tant d'inclination, que celle que j'avois pour lui acheva de me persuader que je lui plaisois comme il me plaisoit. Il me quitta avant l'heure que Zayde devoit revenir, et d'une manière qui me donna lieu de me flatter qu'il ne songeoit pas à la voir. Elle revint long-temps après, et je fus bien étonnée lorsqu'Alasinthe et elle nous dirent qu'elles l'avoient trouvé près du château, et qu'il étoit venu les conduire jusqu'à la porte. Il me sembla que, depuis le temps qu'il étoit parti, il devoit être déjà bien éloigné lorsqu'elles étoient arrivées, et que, s'il ne les eût attendues, il ne les auroit pas rencontrées. J'eus quelque inquiétude de cette pensée: néanmoins je crus que le hasard seul pouvoit avoir fait ce que je m'imaginois; et je me décidai à attendre le temps de revoir Alamir, avec une impatience que je n'avois

jamais sentie. Il vint, quelques jours après, porter à Alasinthe la nouvelle de la guerre que l'empereur Léon avoit dessein de faire dans l'île de Chypre. Cette nouvelle qui étoit si importante, lui servit plusieurs fois de prétexte pour nous revoir; et lorsqu'il nous revit, il continua à me témoigner les mèmes sentimens qu'il m'avoit déjà fait paroître. Il falloit que je me servisse de toute ma raison pour ne pas lui laisser voir les dispositions que j'avois pour lui. Peut-être que ma raison auroit été inutile, si les soins que je lui voyois quelquefois pour Zayde, n'eussent aidé à me retenir. Je n'attribuois pourtant qu'à une politesse naturelle ce qu'il faisoit pour lui plaire, et son adrésse savoit me cacher ce qui m'auroit pu donner d'autres pensées.

Nous fûmes avertis que l'armée navale de l'Empereur étoit près de nos côtes. Alamir persuada à Alasinthe et Belenie de quitter le lieu où nous étions; et quoique notre religion ne nous fît pas appréhender les troupes de l'Empereur, l'alliance que nous avions avec les Arabes et les désordres que cause la guerre, nous obligèrent à suivre le conseil d'Alamir, et d'aller à Famagouste. J'en eus de la joie,

parce que je pensai que je serois dans le même lieu qu'Alamir, et que Zayde et moi ne serions plus logées ensemble. Sa beauté m'étoit si redoutable, que j'étois bien aise qu'Alamir me vît sans la voir. Je crus que je m'assurerois entièrement des sentimens qu'il avoit pour moi, et que je verrois si je devois m'abandonner à ceux que j'avois pour lui ; mais il y avoit déjà long-temps qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de disposer de mon cœur. Je suis néanmoins persuadée que si j'eusse eu alors la même connoissance de l'humeur d'Alamir, que celle que j'ai eue depuis, j'aurois pu me défendre de l'inclination qui m'entraînoit vers lui ; mais comme je ne connoissois que les qualités agréables de son esprit et de sa personne, et qu'il paroissoit attaché à moi, il étoit difficile de résister à cette inclination qui étoit si violente et si naturelle.

Le jour que nous arrivâmes à Famagouste, il vint au-devant de nous. Zayde étoit ce jour-là d'une beauté si admirable, qu'elle parut aux yeux d'Alamir ce qu'Alamir paroissoit aux miens, c'est-à-dire, la seule personne que l'on pût aimer. Je m'aperçus de l'attention extraordinaire qu'il

avoit à la regarder. Lorsque nous fûmes arrivées, Alasinthe et Belenie se séparèrent : Alamir suivit Zayde, sans chercher même un prétexte pour me quitter. Je demeurai pénétrée de la plus grande douleur que j'eusse jamais sentie. Je connus, par sa violence, le véritable attachement que j'avois pour ce prince. Cette connoissance augmenta ma tristesse : j'envisagai l'horrible malheur où j'étois plongée par ma faute ; mais après m'être bien affligée, il me revint quelque rayon d'espérance : je me flattai, comme toutes les personnes qui aiment ; et je m'imaginai que des raisons que j'ignorois avoient causé ce qui venoit de me déplaire. Je ne fus pas long-temps dans cette foible espérance. Alamir avoit voulu pendant quelque temps nous laisser croire, à Zayde et à moi, qu'il nous aimoit, pour se déterminer ensuite selon la manière dont il seroit traité de l'une et de l'autre ; mais la beauté de Zayde, sans le secours de l'espérance, l'entraîna entièrement : il oublia même qu'il avoit voulu me persuader qu'il s'étoit attaché à moi : je ne le vis presque plus : il ne me chercha que pour chercher Zayde : il l'aima avec une passion ardente ; et enfin

je le vis pour elle, comme j'eusse été pour lui, si la bienséance m'eût permis de faire voir mes sentimens.

Je ne sais s'il est nécessaire que je vous dise ce que je souffrois, et les divers mouvemens dont mon cœur étoit combattu : je ne pouvois supporter de le voir auprès de Zayde, et de l'y voir si amoureux ; et d'un autre côté, je ne pouvois vivre sans lui. J'aimois mieux le voir avec Zayde, que de ne le point voir. Cependant, loin que ce qu'il faisoit pour elle diminuât ma passion, il ne servoit qu'à l'augmenter. Toutes ses paroles et toutes ses actions étoient tellement propres à me plaire, que si j'eusse pu inspirer une conduite à ceux qui m'auroient aimée, je l'aurois prescrite telle qu'Alamir l'avoit pour Zayde. Il est vrai aussi que l'amour est si dangereux à voir, qu'il ne laisse pas d'enflammer, lors même qu'il ne s'adresse pas à nous. Zayde me rendoit compte des sentimens qu'il avoit pour elle, et de l'éloignement qu'elle avoit pour lui. Quand elle m'en parloit ainsi, j'étois quelquefois prête à lui avouer l'état où j'étois, afin de l'engager, par cet aveu, à ne pas souffrir la continuation de l'amour de ce prince ; mais je craignois de

le lui faire paroître plus aimable, en lui montrant combien il étoit aimé: néanmoins je me fis une loi de ne point rendre de mauvais offices à Alamir. Je connoissois si bien l'horrible malheur de n'être pas aimée, que je ne voulois pas contribuer à le faire sentir à un homme que j'aimois si véritablement. Peut-être que ce qui m'aida à soutenir ce que j'avois résolu, ce fut le peu d'inclination que Zayde avoit pour lui.

Les troupes de l'empereur étoient si considérables, que l'on ne douta point que Chypre ne fût bientôt en sa puissance. Sur le bruit de ce siége, Zulema et Osmin sortirent enfin du profond oubli où ils étoient depuis si long-temps. Le calife commençoit à les craindre, et paroissoit dans le dessein de les éloigner. Ils voulurent le prévenir: ils demandèrent le commandement des troupes que l'on envoyoit au secours de Chypre; et nous les vîmes arriver lorsque nous les attendions le moins. Ce fut une joie sensible pour Alasinthe et pour Belenie: c'en auroit été une pour moi si j'en avois été capable; mais j'étois accablée de tristesse, et l'arrivée de Zulema m'en donna une nouvelle, par la crainte qu'il ne favorisât les desseins d'Ala-

mir. Ce que j'appréhendois arriva. Zulema, que son séjour en Afrique avoit attaché plus fortement que jamais à sa religion, souhaitoit avec ardeur que Zayde quittât la sienne. Il étoit parti de Tunis, dans le dessein de l'y mener, et de la faire épouser au prince de Fez, de la maison des Ydris; mais le prince de Tharse lui parut si digne de sa fille, qu'il approuva les sentimens qu'il avoit pour elle. Je sentis bien alors que si je ne voulois pas contribuer à empêcher Zayde d'aimer Alamir, c'étoit pourtant la chose du monde que je craignois le plus, que de le voir heureux par elle.

La passion de ce prince étoit devenue si violente, que tous ceux qui le connoissoient ne pouvoient assez s'en étonner. Mulziman, dont je vous ai parlé, et que j'entretenois quelquefois, parce qu'il étoit aimé d'Alamir, m'en paroissoit dans un étonnement qui me fit juger qu'il falloit que ce prince eût été bien éloigné jusqu'alors d'avoir des passions violentes. Alamir fit connoître à Zulema les sentimens qu'il avoit pour Zayde, et Zulema fit entendre à Zayde qu'il souhaitoit qu'elle épousât Alamir. Sitôt qu'elle eut appris

une chose qu'elle avoit déjà tant appréhendée, elle me le vint dire avec beaucoup de marques d'inquiétude. J'avoue que j'avois peine à comprendre sa douleur, et qu'il me paroissoit difficile d'avoir tant d'affliction, pour être destinée à passer sa vie avec Alamir. Cet infidèle avoit si bien oublié les sentimens qu'il m'avoit fait paroître, qu'ayant appris par Zulema la répugnance que Zayde avoit témoignée pour lui, il vint m'en faire ses plaintes et implorer mon secours. Toute ma raison et toute ma constance furent prêtes à m'abandonner : je sentis un trouble et une émotion dont il se seroit aperçu, s'il n'eût été troublé lui-même par la même passion qui m'agitoit. Enfin, après un silence qui n'en disoit peut-être que trop : Je suis plus étonnée que personne, lui dis-je, de la répugnance que Zayde témoigne pour les volontés de Zulema ; mais je suis aussi moins propre que personne à la faire changer. Je parlerois contre mes propres sentimens, et le malheur d'être attachée à une personne de votre nation m'est si connu, que je ne puis conseiller à Zayde de s'y exposer. Belenie m'a fait connoître ce malheur depuis que je suis née ; et je crois qu'Ala-

sinthe en a si bien instruit sa fille, qu'il sera difficile de la faire consentir à ce que vous souhaitez; et pour moi, je vous assure, encore une fois, que j'en suis moins capable que personne. Alamir fut très-affligé de me trouver dans des dispositions qui lui étoient si peu favorables : il espéra de me gagner en me laissant voir toute sa douleur et toute la passion qu'il avoit pour Zayde. J'étois au désespoir de tout ce qu'il me disoit; mais je ne laissois pas de le plaindre, par la conformité de nos malheurs. Je n'avois pas un sentiment qui ne fût combattu par un autre : l'éloignement que Zayde avoit pour lui, me donnoit quelque joie, par le plaisir de la vengeance que je goûtois pleinement; et néanmoins ma gloire étoit blessée de voir mépriser un homme que j'adorois.

Je résolus d'avouer à Zayde l'état de mon cœur; et avant de le faire, je la pressai d'examiner avec elle-même si elle étoit capable de résister toujours au dessein qu'avoit Zulema de lui faire épouser Alamir. Elle me dit qu'il n'y avoit point d'extrémité où elle ne se portât, plutôt que de se résoudre à épouser un homme d'une religion si opposée à la sienne, et

dont la loi permettoit de prendre autant de femmes qu'on en trouvoit d'agréables; mais qu'elle ne croyoit pas que Zulema la voulût contraindre, et que quand il le voudroit, Alasinthe trouveroit les moyens de l'en empêcher. Ce que me dit Zayde, me donna toute la joie dont j'étois capable, et je commençai à lui vouloir dire ce que j'avois résolu de lui avouer; mais j'y trouvai plus de peine et plus d'embarras que je ne l'avois pensé. Enfin, je surmontai tous les mouvemens d'orgueil et de honte qui s'opposoient à ma résolution, et je lui appris, avec beaucoup de larmes, l'état où j'étois. Elle en fut dans un étonnement extrême, et me parut aussi touchée de mon malheur que je pouvois le désirer. Mais pourquoi, me dit-elle, avez-vous caché si soigneusement vos sentimens à celui qui les a fait naître? Je ne doute point que, s'il les avoit découverts d'abord, il ne vous eût aimée; et je crois que, s'il en savoit quelque chose, l'espérance d'être aimé de vous, et les traitemens qu'il reçoit de moi, l'obligeroient bientôt à me quitter. Ne voulez-vous point, ajouta-t-elle en m'embrassant, que j'essaye à lui faire entendre qu'il doit s'atta-

cher à vous plutôt qu'à moi. Ah! Zayde, repris-je, ne m'ôtez pas la seule chose qui m'empêche de mourir de douleur: je ne survivrois pas à celle que j'aurois, si Alamir avoit appris mes sentimens : j'en serois inconsolable, par le seul intérêt de ma gloire; mais je le serois encore par l'intérêt de ma passion. Je puis me flatter qu'il m'aimeroit, s'il savoit que je l'aimasse. Je sais biens néanmoins que l'on n'est pas aimée pour aimer : mais enfin, c'est une espérance; et, quelque foible qu'elle soit, je ne veux pas me l'ôter, puisque c'est la seule chose qui me reste. Je dis encore tant d'autres raisons à Zayde, pour lui faire voir que je ne devois pas découvrir mes sentimens à Alamir, qu'elle en demeura d'accord avec moi; et je trouvai beaucoup de soulagement à lui avoir ouvert mon cœur et à me plaindre avec elle.

Cependant la guerre continuoit toujours; et l'on voyoit bien qu'il étoit impossible de la soutenir encore long-temps. Tout le plat-pays étoit conquis, et Famagouste étoit la seule ville qui ne se fût pas rendue. Alamir s'exposoit tous les jours avec une valeur où il paroissoit du

désespoir. Mulziman m'en parloit avec une affliction extrême. Il me fit voir si souvent combien il étoit surpris de l'attachement que ce prince avoit pour Zayde, que je ne pus m'empêcher de lui en demander la cause, et de le presser de me dire si Alamir n'avoit jamais été amoureux, avant que d'avoir vu Zayde. Il eut quelque peine à m'avouer son étonnement; mais je l'en conjurai si fortement, qu'enfin il me conta les aventures de ce prince. Je ne vous en dirai pas tout le détail, parce qu'il seroit trop long : je vous apprendrai seulement ce qui est nécessaire pour vous faire connoître Alamir et mon malheur.

HISTOIRE D'ALAMIR, PRINCE DE THARSE.

Je vous ai déjà appris la naissance de ce prince : ce que je vous ai dit de sa personne et de mes sentimens a dû vous persuader qu'il est aussi aimable qu'un homme peut l'être : aussi avoit-il pensé, dès sa première jeunesse, à se faire aimer; et quoique la manière dont vivent les femmes arabes soit entièrement opposée à la galanterie, l'adresse d'Alamir, et le plaisir de

surmonter des difficultés, lui avoit rendu facile ce qui auroit été impossible à un autre. Comme ce prince n'est point marié, et que sa religion permet d'avoir plusieurs femmes, il n'y avoit point à Tharse de jeune personne qui ne se flattât de l'espérance de l'épouser. Il étoit bien aise que cette espérance servît à le faire traiter plus favorablement; mais il étoit bien éloigné, par son inclination, de prendre un engagement qu'il ne pût rompre. Il ne cherchoit que le plaisir d'être aimé; celui d'aimer lui étoit inconnu. Il n'avoit jamais eu de véritable passion; mais sans en ressentir aucune, il avoit si bien l'art d'en faire paroître, qu'il avoit persuadé son amour à toutes celles qu'il en avoit trouvées dignes. Il est vrai aussi que, dans le temps qu'il songeoit à plaire, le désir de se faire aimer lui donnoit une sorte d'ardeur qu'on pouvoit prendre pour de la passion : mais sitôt qu'il étoit aimé, comme il n'avoit plus rien à désirer, et qu'il n'étoit pas assez amoureux pour trouver du plaisir dans l'amour seul, séparé des difficultés et des mystères, il ne songeoit qu'à rompre avec celle qu'il avoit aimée, et à se faire aimer d'une autre.

Un de ses favoris, appelé Selemin, étoit le confident de toutes ses passions, et en avoit lui-même d'aussi légères. Les Arabes célèbrent de certaines fêtes en divers temps de l'année : c'est le seul temps qui donne quelque liberté aux femmes : il leur est permis alors de se promener dans les villes et dans les jardins : elles assistent, mais toujours voilées, à des jeux publics qui se font pendant quelques jours. Alamir et Selemin attendoient ce temps avec impatience : il ne se passoit jamais sans qu'ils eussent découvert quelques beautés qui leur étoient inconnues, et qu'ils n'eussent trouvé le moyen de leur parler, et d'avoir quelque intelligence avec elles.

A une de ces fêtes, Alamir vit une jeune veuve appelée Naria, dont la beauté, la richesse et la vertu étoient extraordinaires. Le hasard la lui fit voir dévoilée, comme elle parloit à une de ses esclaves. Il fut surpris des charmes de son visage : elle fut troublée de la vue de ce prince, et demeura quelque temps à le regarder. Il s'en aperçut, la suivit, et essaya de lui faire remarquer qu'il la suivoit : enfin, il avoit vu une belle personne, et en avoit été regardé : c'étoit assez pour lui donner

de l'amour et de l'espérance. Ce qu'il apprit de la vertu et de l'esprit de Naria, redoubla en lui l'envie de s'en faire aimer, et le désir de la revoir. Il la chercha avec soin; il passoit incessamment autour de chez elle, sans l'apercevoir, ni sans croire en être vu; il se trouva sur son chemin, lorsqu'elle alloit aux bains. Deux ou trois fois, il fut assez heureux pour voir son visage; et toutes les fois qu'il le vit, il le trouva si beau, et en fut si touché, qu'il crut que Naria étoit destinée pour arrêter toutes ses inconstances.

Plusieurs jours se passèrent, sans que ce prince reçût aucune marque qui lui pût faire juger que Naria approuvoit son amour, et il commençoit à en avoir un chagrin qui troubloit sa joie ordinaire. Néanmoins il n'abandonnoit pas le dessein de se faire aimer de deux ou trois belles personnes, et surtout d'une fille appelée Zoromade, très-considérable par le rang de son père et par sa beauté. Les difficultés de la voir surpassoient encore, s'il étoit possible, celle de voir Naria; mais il étoit persuadé que cette belle fille les auroit surmontées, si elle n'eût pas été en la puissance d'une mère qui la gardoit avec un

soin extrême. Ainsi, il n'étoit pas si pressé du désir de vaincre ces obstacles, que la résistance de Naria, qui ne venoit que d'elle seule. Il avoit tenté plusieurs fois, mais inutilement, de gagner ses esclaves, pour savoir les jours qu'elle sortoit, et les lieux où il la pouvoit voir : enfin, un de ceux qui lui avoient résisté avec le plus d'opiniâtreté, lui promit de l'avertir de tout ce qu'elle feroit. Deux jours après, il lui dit qu'elle alloit à un jardin admirable qu'elle avoit hors de la ville, et que s'il vouloit se promener autour des murailles de ce jardin, il y avoit des lieux élevés d'où il pourroit la voir. Alamir ne manqua pas de se servir de cet avis : il sortit de Tharse déguisé, et passa toute l'aprèsdînée autour de ces jardins.

Sur le soir, comme il étoit près de s'en retourner, il entendit ouvrir une porte : il regarda, et aperçut l'esclave qu'il avoit gagné, qui lui faisoit signe de s'approcher. Il crut que Naria se promenoit, et qu'il la verroit de cette porte : il s'avança, et se trouva dans un cabinet superbe et rempli de tous les ornemens qui pouvoient l'embellir; mais aucun ne le frappa si vivement que la vue de Naria assise sur des

carreaux, sous un pavillon magnifique, comme on représente la déesse des amours: deux ou trois de ses femmes étoient dans un coin du cabinet. Alamir ne put s'empêcher d'aller se jeter à ses pieds, avec un air si rempli de transport et d'étonnement, qu'il augmenta le trouble modeste qui paroissoit sur le visage de cette belle personne.

Je ne sais, lui dit-elle en l'obligeant à se relever, si je devrois vous montrer l'inclination que j'ai eue pour vous, après vous l'avoir cachée si long-temps. Je crois que je vous l'aurois cachée toute ma vie, si vous aviez pris moins de soin de me faire voir celle que vous avez eue pour moi; mais j'avoue que je n'ai pu résister à une passion soutenue par si peu d'espérance. Vous m'avez paru aimable dès le premier moment que je vous ai vu : j'ai cherché à vous voir, sans que vous me vissiez, avec plus de soin que vous ne m'avez cherchée : enfin, j'ai voulu mieux connoître la passion que vous avez pour moi, et m'en assurer par vos paroles, comme vous m'en avez assurée par vos actions.

Quelles assurances, grands dieux, cherchoit Naria dans les paroles d'Alamir?

Elle n'en connoissoit guère le charme trompeur et inévitable. Il surpassa les espérances qu'elle avoit conçues de son amour; et par son esprit flatteur et insinuant, il acheva de se rendre maître du cœur de cette belle personne. Elle lui promit de le revoir au même lieu. Il s'en revint à Tharse, persuadé qu'il étoit l'homme du monde le plus amoureux, et il s'en fallut peu qu'il ne le persuadât à Mulziman et à Selemin. Il revit plusieurs fois Naria, qui lui fit voir la plus grande inclination et le plus véritable attachement que l'on ait jamais eu; mais elle lui apprit qu'elle savoit la disposition qu'il avoit au changement; qu'elle étoit incapable de partager son cœur avec quelque autre; que s'il vouloit conserver le sien, il falloit qu'il ne pensât qu'à elle seule, et qu'elle romproit avec lui sur le premier sujet de jalousie qu'il lui donneroit. Alamir répondit avec tant de sermens et tant d'adresse, qu'il persuada Naria d'une fidélité éternelle: mais il fut blessé de la seule pensée d'un engagement si exact; et comme il n'y avoit plus d'obstacles ni de difficultés à la voir, son amour commença à se ralentir; néanmoins il lui témoigna toujours la même

passion. Comme elle n'avoit point eu d'autre pensée que de l'épouser, elle croyoit qu'il n'y avoit point d'obstacles, puisqu'elle l'aimoit et qu'elle en étoit aimée ; si bien qu'elle commença à lui parler de leur mariage. Alamir fut surpris de ce discours ; mais son adresse empêcha sa surprise de paroître, et Naria crut que dans peu de jours elle épouseroit ce prince.

Depuis que l'amour qu'il ressentoit pour elle avoit commencé à diminuer, il avoit redoublé ses soins pour Zoromade ; et par le secours d'une tante de Selemin, que la faveur de son neveu rendoit complaisante aux passions du prince, il avoit trouvé le moyen de lui écrire. L'impossibilité de la voir étoit toujours pareille, et par là sa passion étoit toujours augmentée.

Il n'avoit d'espérance qu'en une fête qui se fait au commencement de l'année. La coutume a établi de se faire des présens magnifiques pendant cette fête ; et l'on ne voit dans les rues que des esclaves chargés de tout ce qu'il y a de plus rare. Alamir envoya des présens à plusieurs personnes. Comme Naria avoit de la fierté et de la grandeur, elle n'en vouloit point recevoir de considérables. Il lui donna des parfums

d'Arabie, qui étoient si rares, qu'il n'y avoit que ce prince qui en eût : il les lui envoya avec tous les ornemens qui pouvoient les rendre agréables.

Jamais Naria n'avoit été plus vivement touchée de passion pour ce prince ; et si elle eût suivi les mouvemens de son cœur, elle seroit demeurée chez elle à penser à lui, et auroit renoncé à tous les divertissemens où elle n'auroit pu le voir. Néanmoins, comme elle étoit priée par la mère de Zoromade d'aller chez elle à une sorte de festin qui se faisoit pendant la fête, elle ne put s'en dispenser : elle y alla, et en entrant dans un grand cabinet, elle fut surprise de sentir les mêmes parfums qu'Alamir lui avoit envoyés. Elle s'arrêta avec étonnement pour demander d'où venoit une odeur aussi agréable. Zoromade, qui étoit fort jeune et peu accoutumée à cacher quelque chose, rougit et fut embarrassée. Sa mère, voyant qu'elle ne répondoit point, prit la parole et dit, comme elle le pensoit en effet, que c'étoit la tante de Selemia qui les avoit envoyés à sa fille. Cette réponse ne laissa plus de doute à Naria que ces présens ne vinssent du prince : elle les vit avec les mêmes ornemens qu'elle

avoit reçus les siens, et même avec quelque chose de plus. Cette connoissance lui donna une douleur si vive, qu'elle feignit de se trouver mal, et s'en alla chez elle aussi malade en effet qu'elle vouloit le paroître. Elle étoit fière et sensible : l'idée d'être trompée par un homme qu'elle adoroit, la mettoit dans un état pitoyable ; mais avant que de s'abandonner au désespoir, elle résolut de s'éclaircir de l'infidélité de ce prince.

Elle lui manda qu'elle étoit malade, et qu'elle ne pourroit aller, pendant la fète, à aucun des divertissemens publics. Alamir la vint voir ; il l'assura qu'il abandonneroit aussi tous ces divertissemens, puisqu'elle ne s'y trouveroit pas : enfin, il lui parla d'une manière qui la persuada presque qu'elle lui faisoit injure de le soupçonner. Néanmoins, sitôt qu'il fut sorti, elle se leva, et se déguisa de manière qu'il ne pouvoit la connoître. Elle alla dans les lieux où elle crut pouvoir le trouver ; et le premier objet qui s'offrit à sa vue, fut Alamir déguisé ; mais il ne le pouvoit être pour elle ; elle le reconnut qui suivoit Zoromade ; et pendant les jeux qui se faisoient, elle le vit toujours attaché auprès

de cette belle fille. Le lendemain, elle le suivit encore; mais au lieu de le voir chercher Zoromade, elle le vit déguisé d'une autre façon, et attaché auprès d'une autre personne. D'abord sa douleur fut moindre, et elle eut de la joie de penser qu'Alamir n'avoit parlé à Zoromade que par occasion ou par divertissement. Elle se mêla parmi les femmes qui étoient avec cette jeune personne qu'Alamir suivoit; et elle s'en approcha de si près, qu'au tournant d'une place où cette jeune personne étoit arrêtée, elle entendit Alamir lui parler avec ce même air et ces mêmes paroles qui lui avoient si bien persuadé son amour. Jugez de ce que devint Naria, et la cruelle douleur qu'elle sentit. Elle se seroit trouvée heureuse dans ce moment, si elle avoit pu croire que Zoromade eût été le seul attachement d'Alamir: elle auroit cru au moins que l'inclination qu'il auroit eue pour cette belle personne, auroit causé son changement: elle auroit pu se flatter d'avoir été aimée de lui, avant qu'il se fût attaché à Zoromade; mais en voyant qu'il étoit capable de donner les mêmes soins et de dire les mêmes paroles à deux ou trois en même temps, elle voyoit qu'elle n'avoit occupé

que son esprit, et non pas son cœur, et qu'elle n'avoit fait que son amusement, sans faire sa félicité.

C'étoit une aventure si cruelle pour une personne de son humeur, qu'elle n'avoit pas la force de la supporter. Elle s'en retourna chez elle, accablée de douleur et d'affliction; elle y trouva une lettre d'Alamir, qui l'assuroit qu'il étoit renfermé chez lui, et qu'il ne pouvoit rien voir, puisqu'il ne la voyoit pas. Cette tromperie lui faisoit juger de quel prix avoient été toutes les actions passées d'Alamir, et elle mouroit de honte d'avoir fait si long-temps son bonheur d'un attachement qui n'avoit été qu'une trahison. Elle se détermina bientôt à ce qu'elle devoit faire : elle lui écrivit tout ce que la douleur, la tendresse et le désespoir peuvent faire penser de plus vif et de plus passionné; et sans lui apprendre ce qu'elle devenoit, elle lui disoit un éternel adieu. Il fut surpris de cette lettre, et même il en fut affligé. La beauté et l'esprit de Naria étoient à un si haut point, qu'ils rendoient sa perte fâcheuse, même à l'humeur inconstante d'Alamir.

Il alla conter son aventure à Mulziman, qui lui fit quelque honte de son procédé.

Vous vous trompez, lui dit-il, si vous êtes persuadé que la manière dont vous en usez avec les femmes ne soit pas contraire aux véritables sentimens d'un honnête homme. Alamir fut touché de ce reproche. Je veux me justifier auprès de vous, lui répondit-il, et je vous estime trop pour vouloir vous laisser dans une aussi mauvaise opinion de moi. Croyez-vous que je fusse assez déraisonnable pour ne pas aimer avec fidélité une personne qui m'aimeroit véritablement? Mais croyez-vous vous justifier, interrompit Mulziman, en accusant celles que vous avez aimées? Y en a-t-il quelqu'une qui vous ait trompé, et Naria ne vous aimoit-elle pas avec une passion sincère et véritable? Naria croyoit m'aimer, répliqua Alamir; mais elle aimoit mon rang, et celui où je pouvois l'élever. Je n'ai trouvé que de la vanité et de l'ambition dans toutes les femmes : elles ont aimé le prince, et non pas Alamir. L'envie de faire une conquête éclatante; et le désir de s'élever et de sortir de cette vie ennuyeuse où elles sont assujéties, a fait en elles ce que vous appelez de l'amour, comme le plaisir d'être aimé et l'envie de surmonter des difficultés, font en moi ce

qui leur paroît de la passion. Je crois que vous faites injustice à Naria, dit Mulziman, et qu'elle aimoit véritablement votre personne. Naria m'a parlé de m'épouser, aussi bien que les autres, répondit Alamir, et je ne sais si sa passion étoit plus véritable. Quoi! reprit Mulziman, vous voulez qu'on vous aime, et qu'on ne pense pas à vous épouser? Non, dit Alamir, je ne veux pas qu'on pense à m'épouser, quand je suis au-dessus de celles qui y prétendent. Je voudrois qu'on y pensât, si l'on ne me connoissoit pas pour ce que je suis, et qu'on crût faire une faute en m'épousant. Mais tant qu'on me regardera comme un prince qui peut donner de l'élévation et quelque liberté, je ne me croirai pas obligé à une grande reconnoissance du dessein qu'on aura de m'épouser, et je ne le prendrai jamais pour de l'amour. Vous verrez, ajouta-t-il, que je ne serois pas incapable d'aimer fidèlement, si je pouvois trouver une personne qui m'aimât sans connoître ce que je suis. Vous voulez une chose impossible pour faire voir votre fidélité, repartit Mulziman; et si vous étiez capable de constance, vous en auriez, sans attendre des occasions extraordinaires.

L'impatience de savoir ce qu'étoit devenue Naria, fit finir cette conversation. Alamir alla chez elle : il apprit qu'elle étoit partie pour aller à la Mecque, et que l'on ne savoit ni le chemin qu'elle avoit pris, ni le temps où elle reviendroit. C'étoit assez pour lui faire oublier Naria : il ne pensa plus qu'à Zoromade, qui étoit gardée avec un soin qui rendoit presque toute son adresse inutile. Ne sachant plus ce qu'il pouvoit faire pour la voir, il résolut de hasarder la chose du monde la plus hardie, qui étoit de se cacher dans une des maisons où les femmes vont se baigner.

Les bains sont des palais magnifiques : les femmes y vont trois ou quatre fois la semaine; elles prennent plaisir à faire paroître leur magnificence, en faisant marcher devant et après elles un nombre infini d'esclaves, qui portent toutes les choses qui leur sont nécessaires. L'entrée de ces maisons est défendue aux hommes, sous peine de la vie; et il n'y a point de puissance qui pût les sauver, s'ils y étoient trouvés. La qualité d'Alamir le garantissoit de la rigueur des lois ordinaires; mais son rang l'exposoit à une révolte et à une sédition dont il n'auroit pu sauver ni sa vie ni son état.

Des raisons si considérables ne purent le retenir : il écrivit à Zoromade : il lui manda ce qu'il étoit résolu de hasarder pour la voir, et il la pria de l'instruire de ce qu'il devoit faire pour lui parler. Zoromade eut de la peine à consentir au hasard où Alamir vouloit s'exposer ; mais enfin, emportée par la passion qu'elle avoit pour lui, et forcée par cette contrainte insupportable où vivent les femmes arabes, elle lui manda que s'il trouvoit le moyen d'entrer dans la maison des bains, il falloit qu'il sût l'appartement où elle avoit accoutumé d'aller ; que, dans cet appartement, il y avoit un cabinet où il pourroit se cacher ; qu'elle ne se baigneroit point, et que, pendant que sa mère iroit dans les bains, elle pourroit l'entretenir. Alamir sentit un plaisir sensible d'avoir une si difficile entreprise à exécuter. Il gagna le maître des bains par des présens considérables : il sut le jour que Zoromade y devoit aller : il entra pendant la nuit ; il se fit conduire dans l'appartement où étoit ce cabinet, et y attendit le matin avec toute l'impatience qu'auroit pu avoir un homme véritablement amoureux.

A peu près à l'heure que Zoromade de-

voit venir, il entendit dans la chambre le bruit que font plusieurs personnes qui y entrent : quelque temps après, ce bruit diminua, et on ouvrit la porte de ce cabinet. Il s'attendoit à voir entrer Zoromade ; mais au lieu d'elle, il vit une personne qu'il ne connoissoit pas, magnifiquement habillée, d'une beauté qui avoit toute la fleur et toute la naïveté de la première jeunesse. Cette personne fut aussi surprise de la vue d'Alamir, qu'Alamir l'étoit de la sienne : il n'étoit pas moins propre qu'elle à donner de l'étonnement, par l'agrément de sa personne et par la beauté de ses habits ; et c'étoit une chose si extraordinaire de voir un homme en ce lieu, que si Alamir n'eût fait signe à cette jeune personne de ne rien dire, elle se fût écriée d'une manière qui auroit fait venir à elle ceux qui étoient dans la chambre. Elle s'approcha d'Alamir, qui étoit charmé de cette aventure, et lui demanda par quel hasard il s'étoit trouvé en ce lieu. Il lui répondit que ce seroit une chose trop longue à lui raconter ; mais qu'il la conjuroit de ne vouloir rien dire, et de ne pas perdre un homme qui ne comptoit pour rien le péril où il se trouvoit, puisqu'il devoit à ce péril

le plaisir de voir la plus belle personne du monde. Elle rougit avec un air d'innocence et de modestie propre à toucher un cœur moins sensible que celui d'Alamir. Je serois bien fâchée, lui répondit-elle, de rien faire qui pût vous nuire; mais vous avez bien hasardé en entrant ici, et je ne sais si vous savez le danger où vous vous êtes exposé. Oui, madame, répartit Alamir, je le sais, et ce n'est pas le plus grand dont je sois menacé aujourd'hui. Après ces paroles, dont il jugea bien qu'elle entendroit le sens, il la supplia de lui dire qui elle étoit, et comment elle étoit entrée dans ce cabinet. Je m'appelle Elsibery, lui répondit-elle; je suis fille du gouverneur de Lemnos; ma mère n'est à Tharse que depuis deux jours, où elle n'étoit jamais venue non plus que moi: elle se baigne présentement: je n'ai pas voulu me baigner, et le hasard m'a fait entrer dans ce cabinet. Mais je vous conjure, ajouta-t-elle, de m'apprendre aussi qui vous êtes. Alamir fut bien aise de trouver une jeune personne qui ne le connût pas: il lui dit qu'il s'appeloit Selemin (ce fut le nom qui s'offrit le premier à son esprit). Comme il parloit, il entendit du

bruit : Elsibery s'avança vers la porte du cabinet, pour empêcher qu'on n'entràt. Alamir la suivit de quelques pas, oubliant le péril où il se mettoit. Ne sauroit-on espérer de vous revoir, madame ? lui dit-il. Je ne sais, répartit-elle avec un air plein de trouble ; mais il me semble qu'il n'est pas impossible. En disant ces mots, elle sortit, et ferma la porte.

Alamir demeura charmé de son aventure ; il n'avoit jamais rien vu de si beau ni de si aimable qu'Elsibery : il croyoit avoir remarqué qu'il ne lui déplaisoit pas. Elle ne le connoissoit point pour le prince de Tharse : enfin, il y trouvoit tout ce qui pouvoit le toucher ; et il demeura jusqu'à la nuit dans ce cabinet, sans songer qu'il y étoit venu pour voir Zoromade, tant il étoit rempli de l'idée d'Elsibery.

Zoromade n'étoit pas si tranquille : elle aimoit véritablement Alamir : le péril où elle savoit qu'il étoit exposé, lui donnoit une inquiétude mortelle, et un déplaisir sensible de n'avoir pu en profiter. Sa mère s'étant trouvée mal, elle n'avoit pas voulu aller aux bains ; et l'on avoit donné l'appartement où elle alloit d'ordinaire, à la mère d'Elsibery. Alamir trouva, à son

retour, une lettre de Zoromade, qui lui apprenoit ce que je viens de vous dire, et qui lui apprenoit aussi qu'on parloit de la marier ; mais qu'elle n'en avoit pas d'inquiétude, puisqu'il pouvoit empècher ce mariage, en découvrant à son père les intentions qu'il avoit pour elle. Il montra cette lettre à Mulziman, pour lui faire voir que toutes les femmes n'étoient touchées que du désir de l'épouser. Il lui conta l'aventure qui lui étoit arrivée aux bains : il exagéra les charmes d'Elsibery, et la joie qu'il avoit de croire que, sans le connoître pour le prince de Tharse, elle avoit de l'inclination pour lui. Il l'assura qu'il avoit enfin trouvé ce qui méritoit d'engager son cœur, et qu'on verroit s'il n'auroit pas un véritable attachement pour Elsibery. En effet, il résolut d'abandonner toutes les autres galanteries, pour ne plus penser qu'à se faire aimer de cette belle personne. Il lui étoit presque impossible de la voir, surtout étant résolu de ne pas se faire connoître pour le prince de Tharse. La première chose qui lui vint dans l'esprit, fut de se cacher encore dans la maison des bains ; mais il apprit que la mère d'Elsibery étoit malade, et que sa fille ne sortoit point sans elle.

Cependant le mariage de Zoromade s'avançoit, et le désespoir de se voir abandonnée du prince, l'obligea d'y consentir. Comme son père étoit un homme très-considérable, et que celui qu'elle épousoit ne l'étoit pas moins, on résolut de faire de grandes cérémonies à ses noces. Alamir apprit qu'Elsibery devoit s'y trouver. La manière dont les noces se font chez les Arabes, ne lui donnoit aucune espérance de l'y voir, parce que les femmes sont entièrement séparées des hommes et dans les mosquées et dans les festins. Il résolut néanmoins de hasarder une chose aussi périlleuse que celle qu'il avoit hasardée pour Zoromade. Il feignit de se trouver mal le jour de la cérémonie, afin de se dispenser d'y assister publiquement: il s'habilla en femme, mit un grand voile sur sa tête, comme en ont toutes celles qui sortent, et s'en alla à la mosquée avec la tante de Selemin. Il vit arriver Elsibery; et bien qu'elle fût voilée, sa taille avoit quelque chose de si particulier, et son habillement étoit si différent de ceux de Tharse, qu'il ne craignoit pas de s'y méprendre. Il la suivit jusqu'auprès du lieu où se faisoit la cérémonie, et il se

trouva si près de Zoromade, que, poussé par un reste de son humeur naturelle, il ne put s'empêcher de se faire connoître à elle, et de parler comme s'il ne se fût déguisé que pour la voir. Cette vue apporta un si grand trouble dans l'esprit de Zoromade, qu'elle fut contrainte de reculer quelques pas; et se tournant du côté d'Alamir: Il y a de l'inhumanité, lui dit-elle, à venir troubler mon repos par une action qui devroit me persuader que vous m'aimez, si je ne savois trop bien le contraire; mais j'espère que je ne souffrirai pas long-temps les maux où vous m'avez plongée. Elle n'en put dire davantage, et Alamir ne put répondre. La cérémonie s'acheva, et toutes les femmes se remirent à leur place.

Alamir ne pensa pas seulement à la douleur où il avoit vu Zoromade, et ne fut occupé que du soin de parler à Elsibery. Il se mit à genoux auprès d'elle, et commença à faire ses prières assez haut, selon la manière des Arabes. Le murmure confus de ce grand nombre de personnes qui parlent en même temps, fait qu'il est difficile d'être entendu que de ceux de qui l'on est fort près. Alamir, sans tour-

ner la tête du côté d'Elsibery et sans changer le ton de ses prières, l'appela plusieurs fois. Elle se tourna vers lui : comme il vit qu'elle le regardoit, il laissa tomber un livre, et en le ramassant, il releva un peu son voile, en sorte qu'Elsibery seule pouvoit le remarquer, et lui fit voir un visage dont la beauté et la jeunesse ne démentoient point l'habillement de femme. Il vit bien que ce déguisement ne l'avoit pas rendu méconnoissable à Elsibery ; il lui demanda néanmoins s'il étoit assez heureux pour être reconnu. Elsibery, dont le voile n'étoit pas entièrement baissé, tournant les yeux du côté d'Alamir, sans tourner la tête : Je ne vous connois que trop, lui dit-elle ; mais je tremble pour le péril où vous êtes. Il n'y en a point où je ne m'expose, lui répondit-il, plutôt que de ne vous point voir. Ce n'étoit pas pour me voir, lui dit-elle, que vous vous étiez exposé dans la maison des bains, et peut-être n'est-ce pas encore pour moi que vous êtes ici. C'est pour vous seule, madame, répliqua-t-il, et vous me verrez tous les jours affronter de nouveaux dangers, si vous ne me donnez quelque moyen de vous parler. Je vais demain

avec ma mère au palais du calife, reprit-elle, trouvez-vous-y avec le prince : mon voile sera levé, parce que c'est la première fois que j'y entre. Elle se tut, et ne voulut plus rien dire, de peur d'être entendue des femmes qui étoient près d'elle.

Alamir demeura bien embarrassé sur le rendez-vous qu'elle lui donnoit. Il savoit bien que la première fois que l'on mène les femmes de qualité au palais du calife, si le calife, ou les princes ses enfans entrent dans le lieu où elles sont, elles ne baissent pas leur voile ; et hors cette première fois, on ne les y revoit jamais que voilées. Ainsi, Alamir étoit assuré de voir Elsibery ; mais pour la voir, il falloit se faire connoître pour le prince de Tharse, et c'étoit à quoi il ne pouvoit se résoudre. Le plaisir d'être aimé par le seul agrément de sa personne, le touchoit si fort, qu'il ne vouloit pas s'en priver. C'étoit aussi une chose fâcheuse de perdre une occasion de voir Elsibery, et une occasion qu'elle lui donnoit elle-même. Cette légère jalousie qu'elle lui avoit témoignée de l'avoir trouvé dans la maison des bains, où il n'étoit pas pour elle, l'engageoit encore à ne manquer à rien de ce qui pou-

voit la persuader d'un véritable attachement. Cet embarras le fit demeurer longtemps sans lui répondre; enfin, il lui demanda s'il ne pourroit point lui écrire. Je n'oserois me fier à personne, lui dit-elle; mais gagnez, s'il vous est possible, un esclave qui s'appelle Zabelec.

Alamir demeura satisfait de ces paroles. On sortit du temple; il alla changer d'habit, et penser à ce qu'il devoit faire le lendemain. Quelque difficulté qu'il trouvàt à cacher sa qualité à Elsibery, et quelque peine que cette entreprise lui donnât, parce qu'elle l'obligeoit à fuir la personne du monde qu'il avoit le plus d'envie de rencontrer, il résolut de l'exécuter; et il voulut voir s'il seroit véritablement aimé sans le secours de sa naissance. Après avoir résolu de quelle manière il devoit se conduire, il écrivit cette lettre à Elsibery.

Lettre d'Alamir à Elsibery.

« Si j'avois déjà mérité quelque chose auprès de vous, ou si vous m'aviez donné quelque espérance, peut-être que je ne vous demanderóis pas ce que je vais vous demander, quoiqu'il semblàt que j'eusse

plus de raison de le prétendre. Mais, madame, à peine me connoissez-vous : je n'oserois me flatter d'avoir fait quelque impression dans votre cœur : vous n'êtes engagée ni par vos sentimens, ni par vos paroles, et vous allez demain dans un lieu où vous verrez un prince qui n'a jamais rien vu de beau qu'il ne l'ait aimé. Que ne dois-je point craindre, madame, de cette entrevue ? Je ne puis douter qu'Alamir ne vous aime ; et quoiqu'il y ait peut-être du caprice à craindre autant que je le crains que vous ne voyiez ce prince, et qu'il ne soit assez heureux pour vous plaire, je ne puis m'empêcher de vous supplier de ne le pas voir. Pourquoi me refuseriez-vous, madame ? Ce n'est point une faveur que je vous demande ; et je suis peut-être le seul homme du monde qui ait jamais souhaité une pareille chose. Je sais bien qu'elle doit vous paroître bizarre ; elle me le paroît encore plus qu'à vous ; mais ne refusez pas cette grace à un homme qui vient d'exposer sa vie pour pouvoir vous dire seulement qu'il vous aime ».

Après avoir écrit cette lettre, il se déguisa, afin d'aller lui-même, avec des gens à qui il se fioit, tâcher d'apprendre

qui étoit celui dont Elsibery lui avoit parlé. Il fit tant de diligence autour de la maison du gouverneur de Lemnos, qu'enfin un vieil esclave qu'il gagna, lui alla chercher Zabelec. Il vit de loin venir ce jeune esclave: il fut surpris de la beauté de sa taille et de la délicatesse de son visage. Alamir se cachoit dans l'enfoncement d'un portique où il faisoit assez obscur, et ce jeune esclave, en s'approchant, regardoit Alamir, comme s'il eût été de sa connoissance. Enfin, lorsqu'il fut près de lui, ce prince, sans se faire voir, commença à lui parler d'Elsibery. L'esclave, entendant cette voix qu'il ne connoissoit point, changea tout d'un coup de visage, et après avoir fait un grand soupir, il baissa les yeux, et demeura sans parler, avec une tristesse si profonde, qu'Alamir ne put s'empêcher de lui en demander la cause. Je croyois connoître celui qui me demandoit, lui répondit-il, et je ne croyois pas que ce fût d'Elsibery dont on me voulût parler; mais achevez: tout ce qui regarde Elsibery me touche sensiblement. Alamir fut surpris et embarrassé de la manière dont cet esclave lui parloit. Il acheva néanmoins ce qu'il avoit commencé, et

lui donna une lettre, ne se faisant connoître que sous le nom de Selemin. La tristesse et la beauté de cet esclave firent imaginer à ce prince que c'étoit quelque amant d'Elsibery, qui s'étoit déguisé pour être auprès d'elle. Le trouble qu'il lui avoit vu lorsqu'il lui avoit parlé de lui donner des lettres, ne l'en laissoit pas douter ; mais il pensoit aussi que si Elsibery eût connu cet esclave pour son amant, elle ne l'auroit pas choisi pour lui donner des lettres d'un rival : enfin, cette aventure l'embarrassoit, et de quelque manière qu'elle pût être, l'esclave lui paroissoit trop aimable et d'un air trop au-dessus de sa condition, pour le souffrir sans peine auprès d'Elsibery.

Il attendit le lendemain avec diverses sortes d'inquiétudes ; il alla de bonne heure chez la princesse sa mère. Jamais amant n'eut tant d'impatience de voir sa maîtresse, qu'Alamir avoit de désir de ne pas voir la sienne ; et jamais un amant n'eut tant de raison de souhaiter de ne pas la voir. Il pensoit que si Elsibery ne venoit point au palais, c'étoit lui accorder la grace qu'il lui avoit demandée ; que c'étoit aussi une marque qu'elle avoit

reçu la lettre qu'il avoit mise entre les mains de Zabelec; et que si cet esclave la lui avoit rendue, il falloit qu'il ne fût pas son rival. Enfin, en ne voyant point arriver Elsibery avec sa mère, il apprenoit qu'il avoit un commerce établi avec elle, qu'il n'avoit point de rival, et qu'il pouvoit espérer d'être aimé. Il étoit occupé de ces pensées, lorsqu'on vint l'avertir que la mère d'Elsibery arrivoit, et il eut le plaisir de voir qu'elle n'étoit pas suivie de sa fille. Jamais transport ne fut pareil au sien. Il se retira, ne voulant pas même que son visage fût connu de la mère de sa maîtresse, et s'en alla attendre chez lui l'heure qu'il avoit prise pour parler à Zabelec.

Le bel esclave revint le trouver, avec autant de tristesse sur le visage qu'il en avoit le jour précédent, et lui apporta la réponse d'Elsibery. Ce prince fut charmé de cette lettre; il y trouva de la modestie mêlée avec beaucoup d'inclination. Elle l'assuroit qu'elle auroit pour lui la complaisance de ne point voir le prince de Tharse, et qu'elle n'auroit jamais de répugnance à lui accorder de pareilles graces: elle le prioit aussi de ne rien ha-

sarder pour lui parler, parce que sa timidité naturelle, et la manière dont elle étoit gardée, rendoient inutile tout ce qu'il pourroit entreprendre. Alamir, quoique très-satisfait de cette lettre, ne pouvoit s'accoutumer à la beauté et à la tristesse de l'esclave : il lui fit plusieurs questions sur les moyens dont il pourroit se servir pour voir Elsibery ; mais l'esclave n'y répondit qu'avec beaucoup de froideur. Ce procédé augmenta les soupçons du prince ; et comme il se trouvoit plus touché de la beauté d'Elsibery, qu'il ne l'avoit jamais été d'aucune autre, il craignoit d'entrer dans le même état où il avoit mis toutes celles qu'il avoit aimées, et de s'engager avec une personne qui auroit d'autres attachemens. Cependant il lui écrivoit tous les jours : il l'obligeoit à lui apprendre les lieux où elle alloit ; et son amour lui donnoit autant de soin de la fuir dans les lieux publics où elle le pouvoit connoître pour le prince, qu'il avoit d'application à chercher les moyens de la voir en particulier. Il considéra si bien tous les environs de la maison où elle logeoit, qu'il remarqua que le haut, qui étoit couvert en terrasse, avoit une espèce

de balcon avancé sur une petite rue si étroite, que l'on pouvoit se parler de la maison qui étoit de l'autre côté. Il trouva bientôt le moyen de se rendre maître de cette maison: il écrivit à Elsibery qu'il la conjuroit de venir la nuit sur sa terrasse, et qu'il pourroit l'y entretenir: elle y vint. Alamir pouvoit facilement lui parler sans être entendu; et l'obscurité n'étoit pas si grande, qu'il n'eût le plaisir de distinguer cette beauté dont il étoit si touché.

Ils entrèrent dans une longue conversation sur les sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elsibery voulut être éclaircie de l'aventure qui l'avoit conduit dans la maison des bains. Il lui avoua la vérité, et lui conta tout ce qui s'étoit passé entre Zoromade et lui. Les jeunes personnes sont trop touchées des ces sortes de sacrifices, pour en craindre les conséquences pour elles-mêmes. Elsibery avoit une inclination violente pour Alamir: elle s'engagea entièrement dans cette conversation, et ils résolurent de se revoir dans le même lieu. Comme il étoit près de se retirer, il tourna la tête par hasard, et fut bien surpris de voir, dans un coin de la

terrasse, ce bel esclave qui lui avoit déjà donné tant d'inquiétude.

Il ne put cacher son chagrin; et prenant la parole : Si je vous ai témoigné de la jalousie, dit-il à Elsibery, la première fois que je vous ai écrit, oserai-je, madame, vous en témoigner encore la première fois que je vous parle? Je sais que les personnes de votre qualité ont toujours des esclaves auprès d'elle, mais il me semble qu'ils ne sont point de l'âge et de l'air de celui que je vois auprès de vous : j'avoue que ce que je connois de la personne et de l'esprit de Zabelec, me le rend aussi redoutable que me le pourroit être le prince de Tharse. Elsibery sourit de ces discours, et appelant le bel esclave : venez, Zabelec, lui dit-elle, venez guérir Selemin de la jalousie que vous lui donnez : je n'oserois le faire sans votre consentement. Je voudrois, madame, lui répondit Zabelec, que vous eussiez la force de lui laisser la jalousie. Ce n'est pas pour mon intérêt que je le souhaite, c'est pour le vôtre, et par la crainte des malheurs où je vois bien que vous vous plongez. Mais, seigneur, continua l'esclave en s'adressant au prince qu'elle ne connoissoit que pour Selemin,

il n'est pas juste de vous laisser soupçonner la vertu d'Elsibery.

Je suis une malheureuse que le hasard a mise à son service : je suis chrétienne grecque, et d'une naissance fort au-dessus de la condition où vous me voyez. Quelque beauté, dont il ne paroît peut-être plus de marques, m'avoit attiré plusieurs amans pendant ma première jeunesse : je trouvai en eux si peu de fidélité et tant de trahisons, que je ne les regardai qu'avec mépris. Un, plus infidèle que les autres, mais qui savoit mieux se déguiser, se fit aimer de moi. Je rompis, à cause de lui, un mariage très-considérable pour ma fortune. Mes parens nous persécutèrent; il fut obligé de se retirer: il m'épousa. Je me déguisai en homme, et je le suivis. Nous nous embarquâmes : il se trouva dans notre vaisseau une personne assez aimable que quelque aventure extraordinaire obligeoit, aussi bien que moi, à passer en Asie. Mon mari en devint amoureux. Nous fûmes attaqués et pris par les Arabes; ils partagèrent les esclaves : on donna le choix à mon mari et à un de ses parens d'être du nombre des esclaves qui appartenoient au lieute-

nant du navire, ou de ceux qui appartenoient au capitaine. Le sort m'avoit donné à ce dernier; et, par une ingratitude sans exemple, je vis mon mari choisir d'aller avec le lieutenant, pour suivre cette personne qu'il aimoit. Ma présence, mes larmes, ni ce que j'avois fait pour lui, et l'état où il me laissoit, ne purent le toucher. Jugez de ma douleur! On me conduisit ici; ma bonne fortune me donna au père d'Elsibery. Ce que j'ai vu de l'infidélité de mon mari ne sauroit me faire perdre entièrement l'espérance de son retour, et c'est ce qui causa les changemens que vous remarquâtes sur mon visage, le premier jour que j'allai vous parler. J'avois espéré que c'étoit lui qui me demandoit; et quelque mal fondé que fût cet espoir, je ne pus le perdre sans douleur. Je ne m'opposerai point à l'inclination qu'Elsibery a pour vous: je sais, par une cruelle expérience, combien il est inutile de s'opposer à ces sortes de sentimens; mais je la plains, et je prévois les vives douleurs que vous lui causerez. Elle n'a jamais eu de passion; elle va avoir pour vous un attachement sincère et véritable qu'aucun homme qui a déjà aimé ne peut mériter.

Quand elle eut cessé de parler, Elsiery dit à Alamir que son père et sa mère connoissoient sa qualité, son sexe et son mérite; mais que des raisons qu'elle avoit de demeurer inconnue, faisoient qu'on la traitoit en apparence comme un esclave. Ce prince demeura surpris de l'esprit et de la vertu de Zabelec, et il eut beaucoup de joie de connoître combien la jalousie qu'il en avoit eue avoit été mal fondée. Il trouva dans la suite tant de charmes et tant de sincérité dans les sentimens d'Elsibery, qu'il étoit persuadé qu'il n'avoit jamais été aimé que par elle. Elle l'aimoit sans autre dessein que de l'aimer, et sans penser quelle fin auroit sa passion : elle ne s'informoit ni de sa fortune ni de ses intentions : elle hasardoit toutes choses pour le voir, et faisoit aveuglément tout ce qu'il pouvoit souhaiter. Une autre personne auroit trouvé de la contrainte dans la conduite qu'il desiroit d'elle; car, comme il vouloit toujours qu'elle le crût Selemin, il étoit forcé de l'empêcher de se trouver à de certaines fêtes publiques où il étoit obligé de paroître pour le prince; mais elle ne trouvoit rien de difficile pour lui plaire.

Alamir se trouva heureux pendant quelque temps d'être aimé pour l'amour de lui-même ; mais enfin il lui vint dans l'esprit qu'encore qu'Elsibery l'eût aimé sans savoir qu'il étoit le prince de Tharse, peut-être ne laisseroit-elle pas de l'abandonner pour un homme qui auroit cette qualité. Il résolut de mettre son cœur à cette épreuve, de faire passer le véritable Selemin pour le prince de Tharse, de faire en sorte qu'il lui témoignât de l'amour, et de voir de ses propres yeux de quelle manière elle le traiteroit. Il apprit son intention à Selemin, et ils trouvèrent ensemble les moyens de l'exécuter. Alamir fit une course de chevaux, et dit à Elsibery que, pour lui donner quelque part à ce divertissement, il engageroit le prince à passer, avec sa troupe, devant ses fenêtres ; qu'ils auroient les mêmes habits ; qu'il marcheroit à côté de lui, et que bien qu'il eût toujours appréhendé qu'elle ne vît Alamir, il se croyoit trop assuré de son cœur, pour craindre que ce prince attirât ses regards, surtout dans un lieu où il seroit assez proche pour les partager. Elsibery demeura persuadée que celui qu'elle verroit auprès de son amant seroit le prince

de Tharse; et le lendemain, voyant le véritable Selemin auprès d'Alamir, elle ne douta point que ce ne fût ce prince: elle trouva même que son amant avoit tort de lui avoir dépeint Alamir comme un homme si redoutable, et il lui parut qu'il n'étoit pas si agréable que celui qu'elle croyoit son favori. Elle n'oublia pas de dire à Alamir le jugement qu'elle avoit fait; mais ce n'étoit pas assez pour le satisfaire: il voulut encore éprouver si ce faux prince ne lui plairoit point lorsqu'il lui paroîtroit amoureux d'elle, et qu'il lui proposeroit de l'épouser.

A une de ces fêtes des Arabes où le prince n'étoit point obligé de paroître en public, il dit à Elsibery qu'il se déguiseroit pour se trouver auprès d'elle. Il se déguisa en effet, et mena Selemin avec lui. Ils se mirent près d'Elsibery, et Selemin l'appela deux ou trois fois. Comme elle avoit Alamir dans l'esprit, elle ne douta point que ce ne fût lui; et prenant un temps où personne ne la regardoit, elle leva son voile pour se faire voir et pour lui parler; mais elle fut bien surprise de trouver auprès d'elle celui qu'elle croyoit le prince de Tharse. Selemin témoigna être surpris

et touché de sa beauté; il voulut lui parler; mais elle ne l'écouta point; et troublée de cette aventure, elle se rapprocha de sa mère, en sorte que Selemin ne put l'aborder de tout le reste du jour. La nuit, Alamir vint lui parler sur la terrasse: elle lui conta ce qui lui étoit arrivé, avec une vérité si exacte et une si grande crainte qu'il ne la soupçonnât d'y avoir contribué, qu'il devoit en être satisfait. Néanmoins il ne s'en contenta pas: il fit gagner le vieil esclave qu'il avoit déjà trouvé sensible aux présens, pour donner une lettre à Elsibery de la part du prince. Lorsque cet esclave voulut la lui donner, elle la refusa, et lui fit une sévère réprimande. Elle en rendit compte à Alamir, qui le savoit déjà, et qui jouissoit du plaisir de sa tromperie. Pour achever ce qu'il avoit résolu, il mena Selemin sur la terrasse où il avoit accoutumé de parler à Elsibery, et se cacha en sorte qu'elle ne pouvoit le voir, mais qu'il pouvoit entendre toutes leurs paroles. La surprise d'Elsibery fut extrême, lorsqu'elle vit sur la terrasse celui qu'elle croyoit le prince. Son premier mouvement fut de s'en aller; mais le soupçon que son amant la sacrifioit au prince,

et l'envie de s'en éclaircir, la retinrent pour quelques momens. Je ne vous dirai point, madame, lui dit Selemin, si c'est par mon adresse ou du consentement de celui que vous croyez trouver ici que j'occupe la place qui lui étoit destinée : je ne vous dirai pas même s'il ignore les sentimens que j'ai pour vous ; vous en jugerez par la vraisemblance et par le pouvoir que la qualité de prince peut me donner: je veux seulement vous apprendre que, d'une seule vue, vous avez fait en moi ce que de longs attachemens n'avoient pu faire. Je n'ai jamais voulu m'engager, et je ne regarde présentement d'autre bonheur que celui de vous faire accepter la dignité où je me trouve. Vous êtes la seule à qui je l'aie offerte, et vous serez la seule à qui je l'offrirai. Songez plus d'une fois, madame, à me refuser ; et songez qu'en refusant le prince de Tharse, vous refusez la seule chose qui peut vous retirer de cette captivité éternelle à laquelle vous êtes destinée.

Elsibery n'entendit plus tout ce que lui dit celui qu'elle croyoit le prince. Sitôt qu'il lui eut donné lieu de croire que son amant la sacrifioit à son ambition, et sans

répondre à ce qu'il lui venoit de dire : Je ne sais, seigneur, lui dit-elle, par quelle aventure vous vous trouvez ici ; mais de quelle manière que ce puisse être, je ne dois pas avoir une plus longue conversation avec vous, et je vous supplie de trouver bon que je me retire. En disant ces paroles, elle quitta la terrasse avec Zabelec qui l'avoit suivie, et s'en alla dans sa chambre avec autant d'inquiétude qu'Alamir avoit de joie et de tranquillité. Il voyoit avec plaisir qu'elle méprisoit les offres d'une si grande fortune, dans le même moment qu'elle avoit lieu de croire qu'il l'avoit trompée ; et il ne pouvoit plus douter qu'elle ne fût à l'épreuve des sentimens d'ambition qu'il avoit appréhendés. Le lendemain il essaya encore de lui faire donner une lettre de la part du prince, pour voir si le dépit ne l'auroit point fait changer ; mais le vieil esclave qui la voulut donner, fut aussi maltraité qu'il l'avoit été la première fois.

Elsibery avoit passé la nuit dans une agitation incroyable : toutes les apparences étoient que son amant l'avoit trahie ; lui seul pouvoit avoir appris leur intelligence, et le lieu où ils se parloient. Néanmoins

la tendresse qu'elle avoit pour lui ne lui permettoit pas de le condamner sans l'entendre. Elle le revit le jour suivant; et il sut si bien lui persuader qu'il avoit été trahi par un de ses gens, et que le calife, à la prière de son fils, l'avoit retenu une partie de la nuit pour l'empêcher de venir sur la terrasse, qu'il se justifia entièrement auprès d'Elsibery, et lui persuada même qu'il avoit un déplaisir sensible de la passion que le prince avoit pour elle. La belle esclave n'étoit pas si aisée à persuader qu'Elsibery; et son expérience de la tromperie des hommes ne lui permettoit pas d'ajouter foi aux paroles du faux Selemin. Elle tâcha enfin de faire voir à Elsibery qu'il la trompoit; mais peu de temps après, le hasard lui donna lieu de l'en convaincre.

Le véritable Selemin n'étoit pas si occupé des galanteries du prince, qu'il n'en eût pour lui-même. La personne qu'il aimoit alors avoit pour confidente une jeune esclave qui étoit touchée d'une passion violente pour Zabelec, qu'elle prenoit pour un homme. Elle lui conta l'amour de Selemin et de sa maîtresse, et la manière dont ils se voyoient. Zabelec, qui ne con-

noissoit Alamir que sous le nom de Selemin, se fit instruire par cette esclave de tout ce qui pouvoit faire voir à Elsibery l'infidélité de son amant, et alla le lui apprendre à l'heure même. On ne peut être plus sensiblement affligé que le fut cette belle personne; mais elle s'abandonna à son affliction, sans s'emporter contre celui qui la causoit. Zabelec fit tous ses efforts pour lui persuader de cesser entièrement de voir Alamir, et de ne plus écouter des justifications qui ne pouvoient être que de nouvelles tromperies. Elsibery eût bien voulu suivre ses conseils; mais elle n'en avoit pas la force.

Alamir vint le soir même sur la terrasse; et il fut bien étonné lorsqu'Elsibery commença la conversation par un torrent de larmes, et ensuite par des reproches si tendres, que ceux mêmes qui ne l'auroient pas aimée en auroient été touchés. Il ne pouvoit comprendre de quoi on pouvoit l'accuser, ni par quel bizarre effet du hasard, n'ayant jamais été fidèle que pour Elsibery, elle fût presque la seule qui l'eût accusé d'infidélité. Il se défendit avec toute la force que donne la vérité; mais, malgré la disposition qu'avoit Elsibery à le croire

innocent, elle ne pouvoit ajouter foi à ses paroles. Il la pressa de lui nommer celle qu'elle l'accusoit d'aimer; elle le fit, et lui conta toutes les circonstances de leur commerce. Alamir fut bien surpris, lorsqu'il vit que c'étoit le nom de Selemin qui le faisoit paroître coupable; et il fut bien embarrassé sur la manière dont il devoit se justifier. Il ne put se déterminer sur l'heure, et il se contenta de faire de nouveaux sermens de son innocence, sans entrer dans d'autres justifications. Son embarras, et des paroles si générales, ne laissèrent plus douter Elsibery de son infidélité.

Cependant ce prince vint conter son malheur à Selemin, et chercher avec lui les moyens de faire paroître son innocence. Je romprois pour l'amour de vous, lui dit Selemin, avec la personne que j'aime, si vous en pouviez tirer quelque avantage; mais quand je cesserois de la voir, Elsibery croiroit toujours qu'au moins il y a eu un temps où vous lui avez été infidèle; et ainsi, elle ne pourroit plus avoir de confiance en vos paroles. Si vous voulez la guérir entièrement de ses soupçons, je crois que vous devez lui avouer qui vous êtes et

qui je suis. Elle vous a aimé sans que votre qualité ait contribué à sa passion : elle m'a cru le prince de Tharse, et m'a méprisé pour l'amour de vous : il me semble que c'est tout ce que vous aviez à souhaiter. Vous avez raison, mon cher Selemin, s'écria le prince ; mais je ne saurois me résoudre à apprendre ma naissance à Elsibery : je perdrai, en la lui apprenant, ce qui a fait le charme de mon amour. Je hasarderai le seul véritable plaisir que j'aie jamais eu, et je ne sais si je ne perdrai point la passion que j'ai pour elle. Songez aussi, seigneur, répondit Selemin, qu'en paroissant encore sous mon nom, vous perdrez le cœur d'Elsibery, et qu'en le perdant, vous perdrez en effet tous les plaisirs qu'une fausse imagination vous fait craindre de ne plus trouver.

Selemin parla avec tant de force à Alamir, qu'enfin il le fit résoudre à déclarer la vérité à Elsibery. Il le fit dès le même soir, et jamais personne n'a passé en un moment d'un état si déplorable à un état si heureux. Elle trouvoit des marques d'une passion très-sincère et très-délicate dans tout ce qui lui avoit paru des tromperies : elle avoit le plaisir d'avoir persuadé son

attachement à Alamir, sans le connoître pour le prince: enfin, elle étoit dans une joie que son cœur étoit à peine capable de contenir : elle la laissa voir toute entière à Alamir, mais cette joie lui fut suspecte; il crut que le prince de Tharse y avoit part, et qu'Elsibery étoit touchée du plaisir de l'avoir pour amant. Néanmoins il ne le lui témoigna pas, et continua de la voir avec soin. Zabelee étoit surprise de s'être trompée en se défiant de la passion des hommes, et elle envioit le bonheur d'Elsibery d'en avoir trouvé un si fidèle. Elle n'eut pas long-temps sujet de l'envier. Il étoit impossible que des choses aussi extraordinaires que celles qu'Alamir avoit faites pour Elsibery, n'apportassent une nouvelle vivacité à la passion qu'elle avoit pour lui. Ce prince s'en aperçut : ce redoublement d'amour lui parut une infidélité, et lui causa le même chagrin que la diminution lui en auroit dû causer. Enfin, il se persuada si bien que le prince de Tharse étoit plus aimé qu'Alamir ne l'avoit été sous le nom de Selemin, que sa passion commença à diminuer, sans qu'il prît même de nouvel attachement. Il en avoit déjà eu de tant de sortes; et celui

qu'il venoit d'avoir avoit eu d'abord quelque chose de si piquant, qu'il se trouva insensible à tous les autres. Elsibery vit finir insensiblement l'amour et les soins qu'il avoit pour elle; et quoiqu'elle tâchât de se tromper elle-même, elle ne put douter de son malheur, lorsqu'elle apprit que le prince s'en alloit voyager par toute la Grèce, et elle l'apprit avant qu'il lui en eût parlé. L'ennui qu'il éprouvoit à Tharse lui avoit inspiré ce dessein, et il l'exécuta, sans que les prières et les larmes d'Elsibery pussent le retenir.

La belle esclave trouva alors que sa destinée n'étoit pas plus malheureuse que celle d'Elsibery, et Elsibery chercha toute sa consolation à se plaindre avec elle. Son mari fut tué : elle le sut, et en eut une vive douleur, malgré l'horrible infidélité qu'il lui avoit faite. Comme sa mort faisoit cesser les raisons qu'elle avoit eues de se cacher, elle pria le père d'Elsibery de lui donner la liberté qu'il lui avoit offerte tant de fois. Il la lui accorda, et elle résolut de s'en retourner passer le reste de sa vie dans son pays, éloignée du commerce de tous les hommes. Elle avoit parlé plusieurs fois à Elsibery de la religion chrétienne;

et cette belle personne, touchée de ce qu'elle lui en avoit dit, et de l'inconstance d'Alamir, dont elle n'espéroit point de se consoler, résolut de se faire chrétienne, de suivre Zabelec, et d'aller vivre avec elle dans un profond oubli de tous les attachemens de la terre. Elle partit sans en avertir ses parens, que par une lettre qu'elle leur laissa.

Alamir avoit déjà commencé ses voyages; et ce ne fut que par une lettre de Selemin qu'il apprit ce que je viens de vous dire d'Elsibery. En quelque lieu qu'elle soit, peut-être trouveroit-elle de la consolation, si elle avoit pu apprendre combien elle fut vengée de l'infidélité d'Alamir, par la passion violente que lui donna la beauté de Zayde.

Il arriva en Chypre, et aima cette princesse, comme je vous l'ai dit, après avoir balancé quelque temps entre elle et moi; mais il l'aima avec une passion si différente de toutes celles qu'il avoit eues, qu'il ne se reconnoissoit pas lui-même. Il avoit toujours déclaré son amour aussitôt qu'il l'avoit senti: il n'avoit jamais craint d'offenser celles à qui il le déclaroit; et à peine osoit-il le laisser deviner à Zayde. Il fut

surpris de ce changement; mais lorsque, forcé par sa passion, il l'eût déclarée à Zayde, et qu'il trouva que l'indifférence qu'elle avoit pour lui ne faisoit qu'augmenter l'amour qu'il avoit pour elle: quand il vit qu'il étoit désespéré du traitement qu'il en recevoit, sans cesser d'en être amoureux, et sans croire qu'il pût cesser de l'être, il sentit une douleur qui ne peut se représenter.

Quoi! disoit-il à Mulziman, l'amour n'a jamais eu de pouvoir sur moi qu'autant que j'ai voulu lui en donner: quand il m'auroit surmonté entièrement, il ne m'auroit donné que de la joie dans tous les lieux où j'ai aimé; et il faut que, par la seule personne du monde en qui j'aie trouvé de la résistance, il me domine avec un empire si absolu, qu'il ne me reste aucun pouvoir de me dégager. Je n'ai pu aimer toutes celles qui m'ont aimé: Zayde me méprise, et je l'adore. Est-ce son admirable beauté qui produit un effet si extraordinaire, ou seroit-il possible que le seul moyen de m'attacher fût de ne pas m'aimer? Ah! Zayde, ne me mettrez-vous jamais en état de connoître que ce ne sont pas vos rigueurs qui m'attachent à vous?

Mulziman ne savoit que lui répondre, tant il étoit surpris de l'état où il le voyoit. Il tâchoit néanmoins de le consoler, et d'adoucir ses inquiétudes. Depuis que le père de Zayde étoit arrivé, et qu'elle s'étoit si fortement déclarée sur sa résolution de ne pas épouser ce prince, son désespoir étoit encore augmenté, et le portoit à chercher la mort avec joie.

Voilà à peu près ce que j'appris de Mulziman, continua Félime: peut-être ne vous l'ai-je raconté qu'avec trop de soin; mais pardonnez aux charmes que trouvent celles qui ont de la passion, à parler des personnes qu'elles aiment, quoique ce soit même sur des sujets désagréables. Don Olmond témoigna à cette princesse, que, bien loin qu'elle lui dût faire des excuses de la longueur de son récit, il lui devoit des remercîmens de l'avoir instruit des aventures d'Alamir. Il la conjura d'achever ce qu'elle avoit commencé à lui dire, et elle reprit ainsi son discours.

Vous pouvez juger que ce que je sus des aventures et de l'humeur d'Alamir, ne me donna pas d'espérance, puisque j'appris que le seul moyen d'être aimé de lui étoit de ne pas l'aimer. Cependant je ne l'en

aimai pas moins. Les dangers où il s'exposoit tous les jours me donnoient des inquiétudes mortelles : je croyois que tous les coups devoient tomber sur sa tête, et qu'il n'y avoit de péril que pour lui. J'étois si accablé, qu'il me sembloit que mes maux ne pouvoient plus augmenter : mais la fortune m'exposa à une sorte de douleur plus cruelle que tout ce que j'avois encore senti.

Quelques jours après que Mulziman m'eut raconté les aventures d'Alamir, j'en parlois avec Zayde; et je faisois de si tristes réflexions sur la cruauté de ma destinée, que mon visage étoit tout baigné de mes larmes. Une des femmes de Zayde passa dans le lieu où nous étions, et laissa la porte ouverte, sans que je m'en aperçusse. Il faut avouer que je suis bien malheureuse, disois-je à Zayde, de m'être attachée à un homme si indigne en toutes façons des sentimens que j'ai pour lui. Comme j'achevois ces paroles, j'entendis quelqu'un dans la chambre : je crus que c'étoit cette même femme qui venoit de passer; mais à quel point fus-je surprise et troublée, quand je vis que c'étoit Alamir, et qu'il étoit si près de moi, que je ne pus douter qu'il n'eût entendu mes der-

nières paroles. Mon trouble et les larmes qui couloient sur mon visage, m'ôtoient tous les moyens de lui cacher que ce que je venois de dire ne fût véritable. Les forces me manquèrent; je perdis la parole; je souhaitai la mort: enfin, je me sentis dans le plus violent état où une personne se soit jamais trouvée. Pour achever la cruauté de mon aventure, la princesse Alasinthe arriva, suivie de plusieurs dames qui se mirent à parler avec Zayde, en sorte que je demeurai seule avec Alamir.

Ce prince me regarda avec un air qui témoignoit de la crainte d'augmenter l'embarras où il me voyoit. J'ai bien du déplaisir, madame, me dit-il, d'être arrivé dans un temps où apparemment vous ne vouliez être entendue que de Zayde; mais, madame, puisque le hasard en a disposé autrement, trouvez bon que je vous demande s'il est possible qu'un homme qui a été assez heureux pour ne pas vous déplaire, puisse vous obliger à dire qu'il est indigne en toutes façons de l'attachement que vous avez pour lui. Je sais bien qu'il n'y a point d'homme qui puisse être digne de la moindre de vos bontés; mais y en a-t-il quelqu'un qui puisse vous donner lieu de vous

plaindre de ses sentimens? Ne soyez point fâchée, madame, que j'aie quelque part à votre confiance : vous ne m'en trouverez pas indigne; et avec quelque soin que vous m'ayez caché ce que je viens d'apprendre, j'aurai néanmoins une extrême reconnoissance d'une chose que je ne devrai qu'au hasard.

Alamir eût encore parlé long-temps, s'il eût attendu que j'eusse eu la force de l'interrompre. J'étois si hors de moi-même, et si combattue de la crainte de lui faire connoître qu'il étoit celui dont je me plaignois, et de la douleur de le voir persuadé que j'en aimois un autre, qu'il m'étoit impossible de lui répondre. Vous croirez peut-être que lui ayant caché avec tant de soin la passion que j'avois pour lui, et le voyant si attaché à Zayde, il me devoit être indifférent qu'il s'imaginât que quelque autre eût pu me plaire; mais l'amour se fait déjà une si grande violence de se cacher à la personne qui l'a fait naître, qu'il ne peut se faire encore la cruelle douleur de lui laisser croire qu'il ait été allumé par un autre. Alamir attribuoit tout mon embarras au chagrin de le voir persuadé que j'avois quelque atta-

chement. Je vois bien, madame, reprit-il, que vous souffrez avec peine que je sois votre confident; mais il y a de l'injustice au chagrin que vous en avez. Peut-on avoir plus de respect pour vous que j'en ai, et plus d'intérêt à vous plaire? Vous avez un pouvoir absolu sur cette belle princesse de qui dépend toute ma destinée: apprenez-moi, madame, quel est celui dont vous vous plaignez; et si j'ai autant de pouvoir sur lui que vous en avez sur celle que j'adore, vous verrez si je ne saurai pas lui faire connoître son bonheur, et le rendre digne de vos bontés.

Les paroles d'Alamir augmentoient mon trouble et mon agitation: il me pressa encore de lui dire de qui je me plaignois. Mais que toutes les raisons qui lui donnoient envie de le savoir, me le faisoient paroître indigne de l'apprendre! Enfin, Zayde, qui jugea de l'embarras où j'étois, vint nous interrompre, sans qu'il eût été en mon pouvoir de dire une seule parole à Alamir. Je m'en allai sans jeter les yeux sur lui: mon corps ne put soutenir l'agitation de mon esprit: je tombai malade dès la nuit même, et ma maladie fut très-longue.

Dans le nombre de gens de qualité qui

demeuroient dans l'île de Chypre, il étoit difficile que quelqu'un ne se fût attaché à moi, et ne prît intérêt à la conservation de ma vie. J'apprenois les soins qu'ils avoient de savoir de mes nouvelles : je considérois le peu d'effet que leur amour avoit produit ; et quand je pensois que si Alamir avoit connu mon attachement, il n'auroit pas fait plus d'impression sur lui qu'en faisoit sur moi la passion de ceux qui m'aimoient, je me trouvois heureuse d'être assurée qu'il ignoroit mes sentimens. Mais il faut pourtant avouer que c'étoit un bonheur qui n'étoit goûté que de ma raison, et auquel mon cœur ne prenoit aucune part. Quand je commençai à me porter assez bien pour être vue, je retardai, autant que je pus, les occasions de voir Alamir ; et lorsque je le revis, je remarquai qu'il m'observoit avec beaucoup de soin, afin d'apprendre par mes actions quel étoit celui dont je me plaignois. Plus je voyois qu'il m'observoit, plus je maltraitois ceux qui s'étoient attachés à moi. Quoiqu'il y en eût plusieurs dont le mérite et la qualité ne dussent point me faire de honte, il n'y en avoit aucun dont je ne trouvasse ma gloire blessée. Je ne pouvois supporter

qu'il crût que j'aimois sans être aimée; et il me sembloit que je lui en paroissois moins digne de lui.

Les troupes de l'empereur pressèrent si fort Famagouste, que tous les Arabes jugèrent qu'il falloit l'abandonner. Zulema et Osmin résolurent de nous faire embarbarquer avec les princesses Alasinthe et Belenie. Alamir prit aussi la résolution de quitter Chypre, et pour suivre Zayde, et pour sortir d'un lieu où sa valeur ne pouvoit plus être utile. Il avoit conservé une extrême curiosité de savoir quel étoit celui dont il m'avoit ouï parler; et lorsque nous fûmes prêts à partir, et qu'il vit que ma tristesse n'augmentoit point: Quoique vous abandonniez Chypre, me dit-il, sans qu'il paroisse en vous de nouvelles marques d'affliction, il n'est pas impossible, madame, que vous ne sentiez ce départ: faites-moi la grace de m'apprendre quel est celui à qui vous prenez intérêt. Il n'y a point d'homme, de tous ceux qui sont ici, que je n'engage à faire le voyage d'Afrique, et vous aurez le plaisir de le voir, sans qu'il sache même que vous l'avez désiré. Je n'ai point voulu m'opiniâtrer, lui répondis-je, à vous ôter une opinion que

vous avez prise sur des apparences assez vraisemblables; mais je vous assure néanmoins que ces apparences sont trompeuses. Je ne laisse personne à Famagouste à qui je prenne intérêt, et ce n'est point par aucun changement qui soit arrivé dans mon cœur. Je vous entends, madame, répartit Alamir; celui qui a été assez heureux pour vous plaire n'est point ici; je le cherchois inutilement parmi ceux qui vous adorent, et il étoit sans doute parti de Chypre avant que j'eusse l'honneur de vous voir. Ce n'est ni avant que vous m'eussiez vue, ni depuis que vous êtes ici, lui répliquai-je assez brusquement, que quelqu'un a été assez heureux pour me plaire; et je vous supplie de ne plus me parler d'une chose qui m'offense.

Alamir, voyant bien que je lui avois répondu avec colère, ne m'en dit pas davantage, et m'assura qu'il ne m'en parleroit jamais. Je fus bien aise d'avoir fini des conversations où j'étois toujours prête à laisser apercevoir ce que je souhaitois si ardemment de cacher. Enfin, nous nous embarquâmes; et notre navigation fut d'abord si heureuse, que nous ne devions pas croire qu'elle finît par un naufrage

aussi malheureux que celui que nous fîmes aux côtes d'Espagne, comme je vous le dirai bientôt.

Félime alloit continuer son récit, lorsqu'on vint l'avertir que sa mère se trouvoit plus mal que de coutume. Quoique j'eusse encore beaucoup de choses à vous apprendre, dit-elle à don Olmond en le quittant, je vous en ai assez appris pour vous faire juger que ma vie est attachée à celle d'Alamir, et pour vous engager à me tenir la parole que vous m'avez donnée. Je vous la tiendrai exactement, madame, lui répondit-il; mais je vous supplie de vous souvenir aussi que vous devez m'instruire du reste de vos aventures.

Le lendemain, il alla trouver le roi. Sitôt que ce prince le vit, il voulut satisfaire l'impatience et l'inquiétude qui paroissoient sur le visage de Consalve, et les amenant tous deux dans son cabinet, il ordonna à don Olmond de lui dire s'il avoit vu Félime, et si elle lui avoit appris quel intérêt elle prenoit à la conservation d'Alamir. Don Olmond, sans faire paroître qu'il pénétrât dans les raisons qui donnoient au roi tant de curiosité pour les aventures de ce prince, fit

un récit exact de tout ce qu'il avoit su par Félime de sa passion pour Alamir, de celle d'Alamir pour Zayde, et de tout ce qui leur étoit arrivé jusqu'à leur départ de Chypre. Lorsqu'il eut achevé, il jugea bien que la conversation n'étoit pas aussi libre entre le roi et Consalve, que s'il n'eût pas été présent; et pour les laisser en liberté, il feignit d'être obligé de s'en retourner à Oropèze.

Sitôt qu'il fut parti, le roi regardant son favori avec un air qui témoignoit les sentimens qu'il avoit pour lui : Croyez-vous encore, lui dit-il, qu'Alamir soit aimé de Zayde? croyez-vous que ce soit elle qui ait fait écrire Félime, et ne voyez-vous pas combien vos craintes ont été mal fondées? Non, seigneur, reprit tristement Consalve, tout ce que don Olmond vient de raconter ne me persuade pas encore que je n'aie point sujet de craindre. Zayde n'a peut-être pas d'abord aimé Alamir, ou elle l'a caché à Félime, voyant l'amour qu'elle avoit pour ce prince. Mais qui pleuroit Zayde, lorsqu'elle fit naufrage aux côtes d'Espagne, si ce n'étoit Alamir qu'elle croyoit mort? A qui puis-je ressembler, si ce n'est à ce prince? Fé-

lime n'a parlé que de lui dans son récit: Zayde l'a trompée, seigneur, ou Zayde ne lui a avoué les sentimens qu'elle avoit pour lui, que depuis qu'elle a été chez Alphonse. Tout ce que j'ai appris ne détruit pas les opinions que j'ai eues; et je crains bien que ce qui me reste encore à apprendre, ne les confirme plutôt que de les détruire.

Il étoit si tard lorsque Consalve quitta le roi, qu'il ne devoit penser qu'à chercher du repos; mais son inquiétude ne lui permit pas d'en trouver. Le récit de Félime augmentoit sa curiosité, et le laissoit encore dans cette cruelle incertitude où il étoit depuis si long-temps. Sur le matin, un officier de l'armée, qui revenoit d'Oropèze, lui apporta un billet de don Olmond; il l'ouvrit, et y trouva ces ces mots.

Lettre de don Olmond à Consalve.

« Félime m'a tenu sa parole, et m'a conté le reste de ses aventures. Le seul amour qu'elle a pour Alamir, a causé les soins qu'elle a eus de sa vie. Zayde n'y prend point d'intérêt; et si quelqu'un en

prenoit à Zayde, ce n'est point d'Alamir qu'il devroit être jaloux. »

Ce billet jeta Consalve dans un nouvel embarras, et lui fit penser qu'il s'étoit trompé seulement lorsqu'il avoit cru qu'Alamir étoit aimé; mais qu'il ne s'étoit pas trompé, lorsqu'il avoit cru que Zayde avoit quelque passion. La lettre qu'il lui avoit vu écrire chez Alphonse, ce qu'il lui avoit ouï dire à Tortose d'une première inclination, et le billet qu'il venoit de recevoir de don Olmond, ne lui permettoient pas d'en douter. Il lui parut qu'il devoit être également malheureux, puisque le cœur de Zayde étoit touché. Néanmoins, par un sentiment dont il ne pouvoit démêler la cause, il sentit quelque soulagement, en apprenant que ce n'étoit pas par le prince de Tharse.

Cependant les Maures firent des propositions pour la paix; et elles étoient si avantageuses, qu'il sembloit difficile de les refuser. On nomma des députés de part et d'autre pour en régler les articles, et on accorda une nouvelle trève. Consalve avoit part à tous les conseils; mais quelque occupé qu'il pût être par l'importance des affaires dont le roi lui laissoit le soin, il l'étoit encore davantage par l'impa-

tience de savoir quel étoit ce rival dont il n'avoit jamais oui parler. Il attendit don Olmond avec une inquiétude qui ne lui laissoit pas de repos ; et enfin il supplia le roi de le faire venir au camp, ou de permettre qu'il l'allât trouver à Oropèze. Don Garcie qui avoit de la curiosité pour la suite des aventures de Zayde, voulut être présent au récit qu'en feroit don Olmond, et il lui envoya commander de venir à l'heure même. Lorsque Consalve le vit arriver, et qu'il le regarda comme un homme qui alloit lui apprendre les véritables sentimens de Zayde, il hésita s'il devoit le laisser parler, tant il craignoit la certitude de son malheur, bien qu'il souhaitât d'en être éclairci. Don Olmond, avec la même discrétion qu'il avoit déjà eue, et sans faire voir à Consalve qu'il remarquoit son embarras, raconta ainsi ce qu'il avoit appris de Félime dans leur dernière conversation, après que le roi lui en eût fait le commandement.

SUITE DE L'HISTOIRE DE FÉLIME ET DE ZAYDE.

Le prince Zulema et Osmin avoient quitté Chypre dans le dessein de s'en al-

ler en Afrique, et de débarquer à Tunis. Alamir les avoit suivis, et leur navigation avoit été assez heureuse, lorsqu'un vent impétueux les repoussa vers Alexandrie. Comme Zuléma s'en vit proche, il voulut y aborder, pour voir Albumazar, ce grand astrologue si célèbre dans toute l'Afrique, qu'il connoissoit depuis long-temps. Les princesses, qui n'étoient pas accoutumées à la fatigue de la mer, furent bien aises de descendre à terre et de se reposer. Le vent demeura si contraire, qu'ils ne purent sitôt se remettre à la voile.

Un jour que Zuléma montroit à Albumazar plusieurs choses rares qu'il avoit apportées de ses voyages, Zayde vit dans une cassette le portrait d'un jeune homme d'une beauté extraordinaire, et d'une physionomie très-agréable. L'habillement, qui étoit pareil à celui des princes arabes, lui fit imaginer que ce portrait étoit celui d'un des fils du calife. Elle demanda à son père si elle ne se trompoit pas : il lui répondit qu'il ne savoit point pour qui ce portrait avoit été fait, qu'il l'avoit acheté de quelques soldats, et qu'il le conservoit pour sa beauté. Zayde parut surprise de l'agrément de cette peinture. Albumazar remarqua l'at-

tention qu'elle avoit à le regarder : il lui en fit la guerre, et il lui dit qu'il voyoit bien qu'un homme qui ressembleroit à ce portrait, pourroit espérer de lui plaire. Comme les Grecs ont une haute opinion de l'astrologie, et que les jeunes personnes ont une grande curiosité de l'avenir, Zayde pria plusieurs fois ce fameux astrologue de lui dire quelque chose de sa destinée; mais il s'en défendoit toujours : il passoit avec Zulema le peu de temps qu'il déroboit à l'étude, et sembloit éviter de faire paroître son savoir extraordinaire. Enfin, un jour qu'elle le trouva dans la chambre de son père, elle le pressa plus fortement qu'elle n'avoit encore fait de consulter les astres sur sa fortune. Il n'est pas nécessaire que je les consulte, lui dit-il en souriant, pour vous assurer, madame, que vous êtes destinée à celui dont Zulema vous a fait voir le portrait. Peu de princes dans l'Afrique peuvent s'égaler à lui. Vous serez heureuse si vous l'épousez : prenez garde de laisser engager votre cœur à quelque autre. Zayde ne reçut les paroles d'Albumazar que comme un reproche de l'attention qu'elle avoit eue à regarder ce portrait; mais Zulema lui dit, avec toute l'au-

torité d'un père, qu'elle ne devoit point douter de la vérité de cette prédiction; qu'il n'en doutoit pas lui-même, et que, de son consentement, elle n'épouseroit jamais que celui pour qui cette peinture avoit été faite.

Zayde et Félime avoient peine à croire que Zulema parlât selon ses véritables sentimens; mais elles n'en doutèrent pas, lorsqu'il dit à la princesse sa fille qu'il ne pensoit plus à lui faire épouser le prince de Tharse. Félime ne sentit pas une médiocre joie de savoir que Zayde n'étoit pas destinée pour Alamir: elle s'imagina un plaisir sensible à l'apprendre à ce prince; et elle se flatta de l'espérance qu'il reviendroit à elle, s'il n'espéroit plus que Zayde pût être à lui. Elle pria cette belle personne de lui permettre de dire à Alamir la prédiction d'Albumazar et les sentimens de Zulema. Cette permission n'étoit pas difficile à obtenir: Zayde consentoit sans peine à tout ce qui pouvoit guérir le prince de Tharse de la passion qu'il avoit pour elle.

Félime chercha les occasions de parler à ce prince; et sans faire paroître de joie de ce qu'elle avoit à lui dire, elle lui con-

seilla de se détacher de Zayde, puisqu'elle étoit destinée pour un autre, et que Zulema ne lui étoit plus favorable. Elle lui apprit ensuite ce qui avoit fait changer les sentimens de ce prince, et lui montra ce portrait qui devoit décider de la fortune de Zayde. Alamir parut accablé des paroles de Félime, et surpris de la beauté du portrait qu'on lui faisoit voir, il demeura long-temps sans parler : enfin, levant les yeux avec un air où sa douleur étoit peinte : Je le crois, madame, lui dit-il, celui que je vois est destiné pour Zayde : il est digne d'elle par sa beauté ; mais il ne la possédera jamais, et je lui ôterai la vie avant qu'il puisse m'enlever Zayde. Mais si vous entreprenez, lui répondit Félime, d'attaquer tous les hommes qui pourroient ressembler à ce portrait, vous en attaqueriez peut-être un grand nombre, sans trouver celui pour qui il a été fait. Je ne suis pas assez heureux, répartit Alamir, pour être au hasard de me méprendre. Il y a une beauté si grande et si particulière dans ce portrait, que peu de gens peuvent lui ressembler. Mais, madame, ajouta-t-il, cette physionomie agréable peut cacher un esprit si fâcheux et des mœurs si opposées à celles qui doivent plaire à Zayde,

que, quelque beauté qu'ait ce prétendu rival, peut-être ne sera-t-il pas aimé d'elle; et quelque favorables que lui puissent être et la fortune et Zulema, s'il ne touche pas l'inclination de Zayde, je ne me trouverai pas entièrement malheureux. Je serai moins désespéré de la voir possédée par un homme qu'elle n'aimera pas, que de lui en voir aimer un autre à qui elle ne pourroit jamais être. Cependant, madame, continua-t-il, quoique ce portrait ait fait dans mon esprit une impression qui peut difficilement s'effacer, je vous conjure de me le laisser quelque temps, afin que je le considère avec loisir, et que l'idée s'en imprime plus fortement dans ma mémoire.

Félime étoit si troublée de voir que ce qu'elle venoit de dire n'avoit pu diminuer les espérances d'Alamir, qu'elle lui laissa emporter ce portrait; et ce prince le lui rendit quelques jours après, malgré l'envie qu'il auroit eue de l'ôter pour jamais des yeux de Zayde.

Après quelque séjour dans Alexandrie, le vent leur permit d'en partir. Alamir reçut des nouvelles de son père, qui l'obligèrent de quitter Zayde pour retourner à

Tharse; mais comme il ne se croyoit nécessaire que pour peu de jours, il dit à Zulema qu'il seroit presque dans le même temps que lui à Tunis. Félime fut aussi affligée de leur séparation, que si elle eût été aimée de lui. Elle étoit accoutumée à toutes les douleurs que l'amour peut donner; mais elle n'avoit point eu celle de l'absence, et elle la sentit si vivement, qu'elle connut bien que le seul plaisir de voir celui qu'elle aimoit, lui avoit donné la force de supporter le malheur de n'en être pas aimée.

Alamir s'en alla à Tharse, et Zulema et Osmin, sur différens vaisseaux, prirent la route de Tunis. Zayde et Félime ne voulurent pas se quitter, et demeurèrent ensemble dans le vaisseau de Zulema. Après quelques jours de navigation, il survint une tempête épouvantable : tous les vaisseaux furent séparés; celui où étoit Zayde perdit son grand mât, et Zulema jugea qu'il n'y avoit plus d'espérance. Comme il connut qu'ils étoient assez proches de terre, il résolut de se jeter dans la chaloupe. Il y fit descendre sa femme, sa fille et Félime, et prit avec lui ce qu'il avoit de plus précieux; mais à l'instant où il

étoit près d'y entrer aussi, un coup de vent rompit la corde qui la tenoit attachée au vaisseau, et la chaloupe vint se briser contre le rivage. Zayde fut jetée sur la côte de Catalogne à demi-morte, et Félime, qui s'étoit soutenue sur une planche, fut poussée sur la même côte, après avoir vu périr la princesse Alasinthe. Lorsque Zayde revint de l'état où elle étoit, elle fut bien étonnée de se voir parmi des personnes qu'elle ne connoissoit point, et dont elle n'entendoit point la langue.

Deux Espagnols qui demeuroient sur le bord de la mer, l'avoient trouvée évanouie, et l'avoient fait porter chez eux. Des pêcheurs y amenèrent Félime. Zayde eut beaucoup de joie de la revoir; mais elle fut très-affligée d'apprendre par elle la mort de la princesse sa mère. Après avoir donné beaucoup de larmes à cette perte, elle pensa à sortir du lieu où elle étoit, et fit entendre qu'elle désiroit d'aller à Tunis, où elle espéroit trouver Osmin et Belenie.

En regardant le plus jeune de ces Espagnols, qui s'appeloit Théodoric, elle s'aperçut qu'il ressembloit à ce portrait qu'elle avoit trouvé si agréable. Cette ressemblance la surprit, et le lui fit regarder

avec plus d'attention. Elle alla chercher le long du rivage, pour voir si elle ne trouveroit point une cassette où étoit ce portrait, et qu'elle croyoit avoir vu mettre dans la chaloupe, lorsqu'elles avoient fait naufrage. Sa peine fut inutile : elle sentit un chagrin extraordinaire de ne pouvoir trouver ce qu'elle cherchoit. Il lui parut pendant quelques jours que Théodoric avoit de la passion pour elle ; quoiqu'elle n'en pût juger par ses paroles, il y avoit un air dans ses actions qui le lui faisoit soupçonner, et ses soupçons ne lui étoient pas désagréables.

Quelque temps après, elle crut s'être trompée : elle le vit triste, sans qu'elle lui donnât sujet de l'être : elle vit qu'il la quittoit souvent pour aller rêver ; enfin, elle s'imagina qu'il avoit quelque autre passion qui le rendoit malheureux. Cette pensée lui donna un trouble et un chagrin qui la surprirent, et qui la rendirent aussi mélancolique que Théodoric le lui paroissoit. Quoique Félime fût assez occupée de ses propres pensées, elle connoissoit trop bien l'amour, pour ne pas s'apercevoir de celui que Théodoric avoit pour Zayde, et de l'inclination que Zayde avoit pour Théo-

doric. Elle lui en parla plusieurs fois; et quelque répugnance qu'eût cette belle princesse à se l'avouer à elle-même, elle ne put s'empêcher de l'avouer à Félime.

Il est vrai, lui dit-elle, j'ai des sentimens pour Théodoric dont je ne suis pas la maîtresse; mais, Félime, n'est-ce point de lui dont Albumazar m'a voulu parler; et ce portrait que nous avons vu, ne seroit-il point fait pour lui? Il n'y a pas d'apparence, répondit Félime; la fortune et la patrie de Théodoric n'ont rien qui puisse se rapporter aux paroles d'Albumazar. Considérez, madame, que, n'ayant jamais cru à cette prédiction, vous commencez à y croire, pour vous imaginer que Théodoric peut être celui qui vous est destiné; et jugez par là quels sont les sentimens que vous avez pour lui. Jusqu'ici, répliqua Zayde, je n'avois point pris les paroles d'Albumazar pour une véritable prédiction; mais je vous avoue que depuis que j'ai vu Théodoric, elles ont commencé à faire impression sur mon esprit. Il m'a paru extraordinaire d'avoir trouvé un homme qui ressemble à ce portrait, et d'avoir senti de l'inclination pour lui. Je suis surprise, quand je pense qu'Albumazar m'a défendu

de laisser engager mon cœur ; il me semble qu'il prévoyoit les sentimens que j'ai pour Théodoric ; et sa personne me plaît d'une telle sorte, que si je suis destinée à un autre homme qui lui ressemble, ce qui devroit faire mon bonheur, va faire le malheur de ma vie. Mon inclination se trompe à cette ressemblance : elle me porte à celui à qui je ne dois pas être, et me prévient peut-être d'une telle sorte, que je ne pourrai plus aimer celui qu'il faudra que j'aime. Il n'y a point de remède, continua-t-elle, pour éviter tous ces malheurs, que d'abandonner un lieu où je cours tant de périls, et où même la bienséance ne nous permet pas de demeurer. Il ne dépend pas de nous d'en sortir, reprit Félime : nous sommes dans un pays qui nous est inconnu, et où notre langue n'est pas seulement entendue. Il faut que nous attendions les vaisseaux ; mais souvenez-vous que, quelque soin que vous apportiez à quitter Théodoric, vous n'effacerez pas aisément l'impression qu'il a faite sur votre cœur. Je vois en vous les mêmes choses que j'ai senties lorsque j'ai commencé à aimer Alamir ; et plût au ciel que j'eusse vu en lui les mêmes choses que vous voyez en Théo-

doric! Vous vous trompez, lui dit Zayde, lorsque vous croyez qu'il a de l'inclination pour moi : il en a sans doute pour quelque autre ; et la tristesse que je lui vois vient d'une passion dont je ne suis pas la cause. J'ai au moins la consolation, dans mon malheur, que l'impossibilité de lui parler m'empêche d'avoir la foiblesse de lui dire que je l'aime.

Peu de jours après cette conversation, Zayde vit de loin Théodoric qui regardoit avec attention quelque chose qu'il tenoit entre ses mains. La jalousie lui fit imaginer que c'étoit un portrait : elle résolut de s'en éclaircir, et s'approcha de lui le plus doucement qu'il lui fut possible. Ce ne put être avec si peu de bruit, qu'il ne l'entendît. Il se tourna, et cacha ce qu'il tenoit, en sorte qu'elle vit seulement briller des pierreries. Elle ne douta plus que ce ne fût une boîte de portrait : quoiqu'elle l'eût déjà soupçonné, la certitude qu'elle crut en avoir, lui donna tant de douleur, qu'elle ne put cacher sa tristesse, ni regarder Théodoric; et elle demeura pénétrée de douleur de sentir une inclination si vive pour un homme qui soupiroit pour une autre. Le hasard voulut que Théodoric laissât tom-

ber ce qu'il avoit caché : elle vit que c'étoit une attache de diamans qui tenoit à un bracelet de ses cheveux, qu'elle avoit perdu quelques jours auparavant. La joie qu'elle eut de s'être trompée, ne lui permit pas de témoigner de la colère : elle prit son bracelet, et rendit les pierreries à Théodoric, qui les jeta aussitôt dans la mer, pour lui faire entendre qu'il les méprisoit lorsqu'ils étoient séparés de ses cheveux. Cette action persuada à Zayde l'amour et la magnificence de cet Espagnol, et ne fit pas un médiocre effet sur son cœur.

Ensuite il lui fit entendre, par le moyen d'un tableau où il avoit fait représenter une belle personne qui pleuroit un homme mort, qu'il étoit persuadé que les rigueurs qu'elle avoit pour lui, venoient de l'attachement qu'elle avoit pour cet homme qu'elle regrettoit. Ce fut une douleur sensible pour Zayde, de voir que Théodoric croyoit qu'elle en aimât un autre : elle ne doutoit presque plus de son amour, et elle l'aimoit avec une tendresse qu'elle n'essayoit plus de surmonter.

Le temps où elle devoit partir s'approchoit ; et ne pouvant se résoudre à le quitter, qu'il ne sût au moins qu'elle l'avoit

aimé, elle dit à Félime qu'elle étoit résolue de lui écrire tous ses sentimens, et de ne lui donner ce qu'elle auroit écrit que dans le moment où elle s'embarqueroit. Je ne veux lui apprendre, ajouta-t-elle, l'inclination que j'ai eue pour lui que dans un temps où je serai assurée de ne le voir jamais. Ce me sera une consolation qu'il sache que je ne pensois qu'à lui, lorsqu'il croyoit que je n'étois occupée que du souvenir d'un autre. Je trouverai une douceur infinie à lui expliquer toutes mes actions, et à m'abandonner à lui dire combien je l'ai aimé. J'aurai cette douceur, sans manquer à mon devoir. Il ne sait qui je suis : il ne me verra jamais, et qu'importe qu'il sache qu'il a touché le cœur de cette étrangère qu'il a sauvée du naufrage? Vous avez oublié, lui dit Félime, que Théodoric n'entend pas votre langue, en sorte que ce que vous lui écrivez lui sera inutile. Ah! madame, reprit Zayde, s'il a de la passion pour moi, il trouvera à la fin les moyens de se faire expliquer ce que je lui aurai écrit : s'il n'en a pas, je serai consolée qu'il ignore que je l'aime, et je suis résolue de lui laisser, avec ma lettre, le bracelet de mes

cheveux que je lui ôtai si cruellement, et qu'il ne mérite que trop.

Zayde commença dès le lendemain matin à écrire ce qu'elle vouloit laisser à Théodoric. Il la surprit comme elle écrivoit, et elle jugea aisément que cette lettre lui donnoit de la jalousie. Si elle eût suivi les mouvemens de son cœur, elle lui auroit fait entendre, à l'heure même, qu'elle n'écrivoit que pour lui; mais sa sagesse et le peu de connoissance qu'elle avoit de la qualité et de la fortune de cet inconnu, l'obligeoient à ne rien faire qu'il pût prendre pour des engagemens, et à lui cacher ce qu'elle souhaitoit qu'il sût lorsqu'il ne la verroit plus.

Peu de temps avant qu'elle dût partir, Théodoric la quitta, et lui fit comprendre qu'il reviendroit le lendemain. Le jour suivant, elle alla se promener avec Félime sur le bord de la mer. Ce n'étoit pas sans impatience pour le retour de Théodoric. Cette impatience la rendoit plus rêveuse qu'à l'ordinaire, en sorte que voyant aborder une chaloupe sur le rivage, au lieu d'avoir la curiosité de connoître ceux qui étoient dedans, elle tourna ses pas d'un autre côté; mais elle fut bien

surprise de s'entendre appeler, et de reconnoître la voix du prince son père. Elle courut à lui avec beaucoup de joie, et il en eut une extrême de la revoir. Après qu'elle lui eut appris comment elle étoit échappée du naufrage ; il lui dit en peu de mots que son vaisseau étoit allé échouer aux côtes de France, dont il n'avoit pu partir que depuis quelques jours, et qu'il étoit venu à Tarragone attendre le vaisseau qui devoit faire voile pour l'Afrique; que cependant il avoit voulu parcourir la côte où Alasinthe, Félime et elle avoient fait naufrage, pour voir si par hasard quelqu'une ne se seroit point sauvée. Au nom d'Alasinthe, Zayde ne put s'empêcher de pleurer. Ses larmes firent connoître à Zulema la perte qu'il avoit faite, et après avoir employé quelque temps à la regretter, il commanda à ces jeunes princesses de passer dans sa chaloupe, pour s'en aller à Tarragone. Zayde se trouva bien embarrassée pour persuader à son père de ne pas l'emmener à l'heure même. Elle lui dit les obligations qu'elle avoit aux Espagnols qui l'avoient reçue chez eux, pour le faire consentir qu'elle allât leur dire adieu ; mais quelques raisons dont elle pût

se servir, il ne jugea pas à propos de la remettre au pouvoir de ces Espagnols, et il la fit embarquer malgré toute sa résistance. Elle fut si touchée de l'opinion qu'auroit Théodoric de l'ingratitude avec laquelle elle le quittoit, ou pour mieux dire, elle fut si touchée de le quitter sans espérance de le revoir jamais, que, n'étant pas maîtresse de sa douleur, elle fut contrainte de dire qu'elle étoit malade. Le seul soulagement qu'elle eut dans son affliction, fut de voir que son père avoit sauvé du naufrage le portrait qu'elle avoit trouvé si agréable, et qui étoit devenu celui de son amant. Mais cette consolation ne fut pas assez forte pour lui aider à soutenir l'absence de Théodoric; elle tomba dangereusement malade, et Zulema fut long-temps dans la crainte de voir mourir une personne si parfaite dans les premières années de sa jeunesse et de sa beauté. Enfin l'on cessa de craindre pour sa vie; mais elle demeura dans une langueur qui ne permettoit pas de l'exposer à la fatigue de la mer. Elle fit toute son occupation d'apprendre la langue espagnole; et comme elle avoit des truchemens et qu'elle ne voyoit que des Espagnols, elle l'apprit

aisément pendant l'hiver qu'elle passa en Catalogne. Elle voulut aussi que Félime la sût, et elle trouvoit quelque plaisir à ne parler que cette langue.

Cependant les grands vaisseaux étoient partis de Tarragone pour l'Afrique; et quoique Zulema ignorât ce qu'étoit devenu Osmin, lorsque la tempête les avoit séparés, il lui avoit écrit pour lui apprendre son naufrage et la raison qui le retenoit en Catalogne. Les vaisseaux revinrent d'Afrique avant que Zayde eût recouvré sa santé. Osmin manda au prince son frère qu'il étoit arrivé heureusement; qu'il avoit trouvé le calife dans le dessein de les tenir toujours éloignés, et que le roi Abderame lui ayant demandé des généraux, il les avoit destinés pour passer en Espagne, et qu'il lui envoyoit ses ordres. Zulema jugea aisément qu'il seroit dangereux de ne pas obéir au calife; il résolut de prendre un brigantin pour aller par mer jusqu'à Valence joindre le roi de Cordoue; et sitôt que la princesse sa fille se porta mieux, il la fit conduire à Tortose. Il y demeura quelques jours pour lui donner encore du repos; mais elle étoit bien éloignée d'en trouver. Pendant le

temps de sa maladie et depuis qu'elle commençoit à se mieux porter, l'envie de faire savoir de ses nouvelles à Théodoric et la difficulté de le pouvoir, lui avoient donné et lui donnoient encore une cruelle inquiétude. Elle ne pouvoit se consoler d'avoir eu sur elle, le jour de son départ, la lettre qu'elle lui avoit écrite, et de ne l'avoir pas laissée dans un lieu où le hasard l'eût pu faire tomber entre ses mains : enfin, la veille de son départ de Tortose, elle ne put résister à l'envie de la lui envoyer; elle la confia à un des écuyers de Zulema, et lui fit entendre le lieu où demeuroit Théodoric, en lui nommant le port qui en étoit près. Elle lui défendit de dire qui l'avoit chargé de cette lettre, et de prendre garde qu'on ne le suivît et qu'on ne le pût connoître. Quoiqu'elle n'eût pas espéré de voir Théodoric, elle sentit néanmoins un renouvellement de douleur d'abandonner le pays qu'il habitoit; et elle passa une partie de la nuit à s'en plaindre avec Félime, en se promenant dans les beaux jardins de la maison où elle étoit logée. Le lendemain, comme elle étoit près de s'embarquer, cet écuyer qui étoit parti avant que le soleil commençât à paroître, re-

vint lui dire qu'il avoit été au lieu qu'elle lui avoit marqué; mais qu'il avoit appris que Théodoric en étoit parti le jour précédent, et qu'il n'y devoit plus retourner. Zayde sentit vivement cette bizarrerie du hasard qui la privoit de la seule consolation qu'elle avoit cherchée, et qui privoit son amant de la seule faveur qu'elle lui eût jamais faite. Elle s'embarqua avec une tristesse mortelle, et arriva à Cordoue en peu de jours. Osmin et Belenie l'y attendoient; le prince de Tharse y étoit aussi. Ayant su à Tunis qu'elle étoit en Espagne, il s'étoit servi du prétexte de la guerre pour la venir chercher. Félime ne sentit point, en revoyant Alamir, que l'absence l'eût guérie de la passion qu'elle avoit pour lui. Alamir ne trouva que de l'augmentation aux rigueurs de Zayde, et Zayde ne sentit qu'un redoublement d'aversion pour Alamir.

Le roi de Cordoue mit entre les mains de Zulema le commandement général de ses troupes, avec le gouvernement de Talavéra, et celui d'Oropèze à Osmin. Ces deux princes, peu de temps après, eurent quelque sujet de se plaindre d'Abderame; et ne voulant pas le faire connoître, ils se

retirèrent dans leurs gouvernemens, sous prétexte d'en visiter les fortifications. Alamir suivit Zulema, pour être auprès de Zayde ; mais peu après, la guerre l'appela auprès d'Abderame. Je partis dans ce même temps, pour aller chercher Consalve : je fus fait prisonnier par les Arabes, et on me conduisit à Talavéra. Belenie et Félime s'en allèrent à Oropèze, et Zayde ne voulut point quitter le prince son père.

Après que Consalve eut pris Talavéra, et pendant qu'on proposoit la dernière trève, Alamir fit savoir à Zulema qu'il profiteroit de la liberté de cette trève pour l'aller voir ; et qu'en y allant, il passeroit à Oropèze. Zayde, ayant su du prince son père, ce que je viens de vous dire, écrivit à Félime, et lui manda qu'elle avoit retrouvé Théodoric ; qu'elle ne vouloit pas qu'il pût croire que le prince de Tharse fût celui qu'il l'avoit soupçonnée de pleurer chez Alphonse, et qu'elle la prioit de défendre de sa part à ce prince d'aller à Talavéra.

Félime n'eut pas de peine à se résoudre à faire ce commandement à Alamir. Le lendemain de la trève, Belenie qui se trouvoit incommodée, voulut profiter de

la liberté qu'elle avoit de sortir de la ville, pour aller se promener dans un grand bois qui n'en étoit pas fort éloigné. Comme elle s'y promenoit avec Osmin et Félime, ils virent arriver le prince de Tharse : ils en eurent beaucoup de joie ; et après qu'ils eurent parlé long-temps ensemble, Félime trouva le moyen d'entretenir Alamir en particulier.

Je suis bien fâchée, lui dit-elle, d'avoir à vous apprendre une chose qui empêchera le voyage que vous avez dessein de faire ; mais Zayde vous prie de ne point aller à Talavéra, et elle vous en prie d'une manière qui peut passer pour un commandement. Par quel excès de cruauté, madame, s'écria Alamir, Zayde veut-elle m'ôter la seule joie que ses rigueurs m'aient laissée, qui est celle de la voir ? Je crois, lui répondit Félime, qu'elle veut faire finir la passion que vous lui témoignez. Vous connoissez sa répugnance pour épouser un homme de votre religion : vous savez même qu'elle a lieu de croire qu'elle ne vous est pas destinée, et vous savez aussi que Zulema a changé de sentimens. Tous ces obstacles, répartit Alamir, ne me feront pas changer, non plus que la continuation des

rigueurs de Zayde ; et malgré la destinée et la manière dont elle me traite, je n'abandonnerai jamais l'espérance d'en être aimé. Félime, plus touchée que de coutume de voir l'opiniâtreté de la passion d'Alamir, employa tout les moyens possibles, afin de le guérir ; mais voyant que tout ce qu'elle lui disoit étoit inutile, le dépit s'alluma dans son ame ; et cessant, pour la première fois, d'être maîtresse d'elle-même : Si les ordonnances du ciel, lui dit-elle, et les rigueurs de Zayde, ne vous font point perdre l'espérance, je ne sais pas ce qui pourroit vous l'ôter. Ce seroit, madame, répondit le prince de Tharse, de voir qu'un autre eût touché son inclination. N'espérez donc plus, répliqua Félime, Zayde a trouvé un homme qui a su lui plaire, et dont elle est aimée. Et quel est ce bienheureux, madame ? s'écria Alamir. Un Espagnol, répondit-elle, qui ressemble au portrait que vous avez vu. Ce n'est pas vraisemblablement celui pour qui il a été fait, et celui dont Albumazar a prétendu parler ; mais comme vous ne craignez que ceux qui peuvent plaire à Zayde, et non pas ceux qui doivent l'épouser, il vous suffit d'apprendre

qu'elle l'aime ; et que c'est la crainte de lui donner de la jalousie, qui fait qu'elle ne veut pas vous voir. Ce que vous dites ne peut être, répliqua Alamir : le cœur de Zayde ne se touche pas si aisément. Si quelqu'un l'avoit vraiment touché, vous ne me le diriez pas ; Zayde vous auroit engagée au secret, et vous n'avez point de raison qui puisse vous obliger à me l'apprendre. Je n'en ai que trop, répliqua-t-elle, emportée par sa passion, et vous..... Elle alloit continuer ; mais tout d'un coup la raison lui revint : elle se rappela ce qu'elle venoit de dire, elle en fut troublée ; elle sentit son trouble ; cette connoissance redoubla son embarras : elle demeura quelque temps sans parler, et presque hors d'elle-même : enfin, elle jeta les yeux sur Alamir ; et croyant voir dans les siens qu'il démêloit une partie de la vérité, elle fit un effort, et reprit un visage où il paroissoit plus de tranquillité qu'il n'y en avoit dans son ame. Vous avez raison de croire, lui dit-elle, que si Zayde aimoit quelque chose, je ne vous le dirois pas ; j'ai voulu seulement vous le faire craindre. Il est vrai que nous avons trouvé un Espagnol qui est amoureux de Zayde, et qui

ressemble au portrait que vous avez vu ; mais vous m'avez fait apercevoir que j'ai peut-être fait une faute de vous l'avoir dit, et j'ai une inquiétude extrême que Zayde n'en soit offensée.

Il y eut quelque chose de si naturel à ce que dit Félime, qu'elle crut que ses paroles avoient fait une partie de l'effet qu'elle pouvoit souhaiter : néanmoins son embarras avoit été si grand ; et ce qu'elle avoit dit avoit été si remarquable, que, sans le trouble où elle voyoit le prince de Tharse, elle n'eût pu se flatter de l'espérance que ses paroles n'eussent pas découvert ses sentimens. Osmin, qui vint dans ce moment, interrompit leur conversation: Félime, pressée par ses soupirs et par ses larmes, qu'elle ne pouvoit retenir, entra dans le bois pour cacher sa douleur, et la soulager, en en faisant part à une personne en qui elle avoit une entière confiance. La princesse sa mère la fit rappeler, pour retourner à Oropèze : elle n'osa jeter les yeux sur Alamir, de peur d'y voir trop de douleur de ce qu'elle lui avoit dit de Zayde, ou trop d'intelligence de ce qu'elle lui avoit dit d'elle-même. Elle remarqua néanmoins qu'il reprenoit le chemin du camp,

et elle eut quelque joie de penser qu'il n'alloit pas voir Zayde.

Le roi ne put s'empêcher d'interrompre en cet endroit le récit de don Olmond, Je ne m'étonne plus, dit-il à Consalve, de la tristesse où vous parut Alamir lorsque vous le rencontrâtes, après qu'il eut quitté Félime. C'étoit à elle à qui ces cavaliers l'avoient vu parler dans le bois : ce qu'elle venoit de lui dire, fut cause qu'il vous reconnut, et nous entendons présentement les paroles que vous dit ce prince en mettant l'épée à la main qui vous parurent si obscures, et qui nous donnèrent tant de curiosité. Consalve ne répondit que des yeux au roi de Léon, et don Olmond reprit ainsi son discours.

Il est aisé de juger en quel état Félime passa la nuit, et de combien de sortes de douleurs son esprit étoit accablé. Elle trouvoit qu'elle avoit trahi Zayde : elle craignoit d'avoir désespéré Alamir ; et malgré sa jalousie, elle étoit affligée de l'avoir rendu si malheureux. Elle souhaitoit néanmoins qu'il sût que Zayde étoit touchée par une autre inclination : elle craignoit de lui avoir trop bien ôté l'opinion qu'elle lui en avoit donnée, et elle appréhendoit

plus que toutes choses de lui avoir fait connoître la passion qu'elle avoit pour lui. Le lendemain, une nouvelle douleur effaça toutes les autres : elle sut le combat d'Alamir contre Consalve, et elle ne sentit que la crainte de le perdre. Elle envoya tous les jours savoir de ses nouvelles au château où il étoit; et quand elle commença à avoir quelque espérance de sa guérison, elle apprit que le roi avoit ordonné de sa vie, pour se venger de la mort du prince de Galice. Vous avez vu la lettre qu'elle m'écrivit ces jours passés, pour m'obliger à travailler à sa conservation. Je lui ai appris ce qu'a fait Consalve à sa prière; et il ne me reste rien à vous dire, sinon que je n'ai jamais vu en une même personne tant d'amour, tant de raison, et tant de douleur.

Don Olmond finit ainsi son récit, et tant qu'il dura, il fit sentir à Consalve ce qui ne se peut exprimer. Apprendre qu'il étoit aimé de Zayde, trouver des marques de tendresse dans tout ce qu'il avoit jugé des marques d'indifférence, c'étoit un excès de bonheur qui l'emportoit hors de lui-même, et qui lui faisoit goûter dans un moment tous les plaisirs que les autres

amans ne goûtent qu'interrompus et séparés. Le roi alloit découvrir à don Olmond que Consalve étoit Théodoric, lorsqu'on vint l'avertir que les députés qui traitoient de la paix, demandoient à lui parler. Il laissa ces deux amis ensemble; et don Olmond prenant la parole : Je pourrois me plaindre avec justice, dit-il à Consalve, de ne devoir qu'à moi seul la connoissance de Théodoric; et notre amitié m'avoit mis en état d'espérer de le connoître par vous-même. Je m'étonne que vous ayez pu croire qu'il fût possible de me le cacher, en me laissant voir tant de curiosité pour ce qui regardoit Zayde. Je connus que vous l'aimiez le premier jour que vous me parlâtes d'elle; et je fus étonné que ce que je croyois une première vue, eût produit en vous une passion qui me paroissoit déjà si violente. Ce que j'ai appris de Félime, m'a fait voir, depuis, qu'un homme tel qu'elle m'a dépeint Théodoric, ne pouvoit être que Consalve. Je n'ai point voulu d'autre vengeance du secret que vous m'en aviez fait, que le billet que je vous ai écrit, avec quelque intention de vous donner de l'inquiétude : ma vengeance est satisfaite, et le plaisir que je

viens de vous donner par mon récit, me fait oublier tout ce qui m'avoit pu déplaire. Mais je ne veux pas, ajouta-t-il, vous laisser prendre plus de joie que vous n'en devez avoir, et je dois vous dire, qu'à moins que votre dernière vue n'ait produit un grand changement dans l'esprit de Zayde, elle est résolue à combattre l'inclination qu'elle a pour vous, et à suivre les volontés du prince son père.

Consalve avoit abandonné son ame à une joie trop sensible, pour être en état de concevoir de la crainte. Ce que lui dit don Olmond ne lui en put donner; et après l'avoir assuré que la honte seule l'avoit obligé à lui cacher son amour, il s'en alla penser à tout ce qu'il avoit appris, et le rapporter aux actions de Zayde. Il n'eut plus de peine à comprendre ce qu'il lui avoit ouï dire à Tortose, sur la bizarrerie de sa destinée; et il vit qu'il avoit raison d'être content qu'elle eût souhaité qu'il pût être celui à qui il ressembloit.

La certitude d'être aimé lui inspira un si violent désir de voir cette princesse, qu'il supplia le roi de lui permettre d'aller à Talavéra. Don Garcie le lui permit avec joie; et Consalve partit, dans l'espérance

de recevoir du moins des beaux yeux de Zayde la confirmation de tout ce qu'il avoit appris de don Olmond. Il sut, en arrivant dans le château, que Zulema se trouvoit mal : Zayde le vint recevoir à l'entrée de l'appartement du prince son père, et lui témoigna la douleur qu'il avoit de n'être pas en état de le voir. Consalve demeura si surpris et si ébloui de l'éclatante beauté de cette princesse, qu'il s'arrêta, et ne put s'empêcher de faire paroître son étonnement. Elle le remarqua, elle en rougit, et demeura dans un embarras de modestie qui lui donna de nouveaux charmes. Il la conduisit chez elle, et lui parla de son amour avec moins de crainte qu'il n'avoit fait dans sa première conversation : mais comme il vit qu'elle lui répondoit avec une sagesse et une retenue qui lui auroient ôté la connoissance des dispositions de son cœur, s'il ne les avoit apprises par don Olmond, il résolut de lui faire entendre qu'il savoit une partie de ses sentimens.

Ne m'expliquerez-vous jamais, madame, lui dit-il, les raisons qui vous ont fait souhaiter que je puisse être celui à qui je ressemble. Ne savez-vous pas, lui répondit-elle, que c'est un secret que je ne puis

vous apprendre? Est-il possible, madame, reprit-il en la regardant, que la passion que j'ai pour vous et les obstacles que vous voyez à mon bonheur, ne vous fassent pas assez de pitié pour me laisser voir que vous souhaiteriez au moins que ma destinée fût heureuse? Ce n'est que ce simple souhait de mon bonheur que vous me cachez avec tant de soin. Ah! madame, est-ce trop pour un homme qui vous a adorée du moment qu'il vous a vue, que de le préférer seulement par des souhaits à quelque Africain que vous n'avez jamais vu? Zayde demeura si surprise du discours de Consalve, qu'elle ne put y répondre. Ne soyez point étonnée, madame, lui dit-il, craignant qu'elle n'accusât Félime d'avoir découvert ses sentimens, ne soyez point étonnée que le hasard m'ait appris ce que je viens de vous dire : je vous entendis dans le jardin où vous étiez la veille que vous partîtes de Tortose, et je sus par vous-même ce que vous avez la cruauté de me cacher. Quoi! Consalve, s'écria Zayde, vous m'entendîtes dans les jardins de Tortose, vous étiez près de moi, et vous ne me parlâtes point. Ah! madame, répondit Consalve en se jetant à ses genoux, quelle joie me donnez-vous par

ce reproche, et quels charmes ne trouvé-je point à vous voir oublier que je vous ai écoutée, pour vous souvenir que je ne vous ai pas parlé! Ne vous repentez pas, madame, continua-t-il, en voyant combien elle étoit troublée d'avoir laissé pénétrer les sentimens de son cœur : ne vous repentez point de me donner quelque joie, et laissez-moi croire que je ne vous suis pas tout à fait indifférent. Mais pour me justifier de ce reproche que vous venez de me faire, il faut vous dire, madame, que je vous entendis à Tortose, sans vous connoître, et que mon imagination étoit si frappée d'être séparée de vous par des mers, qu'encore que j'entendisse votre voix, comme il étoit nuit, que je ne vous voyois pas, et que vous parliez la langue espagnole, je ne soupçonnai jamais que je fusse si près de vous. Je vous vis le lendemain dans une barque; mais quand je vous vis et que je vous connus, je n'étois plus en état de vous parler, et j'étois au pouvoir de ceux que le roi avoit envoyés pour me chercher. Puisque vous m'avez entendue, répondit Zayde, il seroit inutile de vouloir donner un autre sens à mes paroles; mais je vous supplie de ne m'en

pas demander davantage, et de souffrir que je vous quitte; car j'avoue que la honte de ce que vous avez entendu sans que je le susse, et ce que je viens de vous dire sans en avoir eu le dessein, me donnent une telle confusion, que, si j'ai quelque empire sur vous, je vous conjure de vous retirer. Consalve étoit si satisfait de ce qu'il venoit d'apprendre, qu'il ne voulut pas presser Zayde de lui faire un aveu plus sincère de ses sentimens. Il la quitta comme elle le souhaitoit, et revint au camp, rempli de l'espérance de lui faire bientôt changer les résolutions qu'elle avoit prises.

Les forces de don Garcie, et la valeur de Consalve s'étoient rendues si redoutables, que les Maures accordèrent tous les articles de la paix, comme le roi de Léon le souhaitoit. Le traité fut signé de part et d'autre, et comme ils devoient remettre de certaines places éloignées, on résolut que don Garcie, pour sa sûreté, garderoit les prisonniers qu'il avoit entre les mains, jusqu'à l'entière exécution de ce traité. Cependant il voulut séjourner quelque temps dans les places qu'il avoit conquises, et il alla à Almaras, que les Maures lui avoient cédée. La reine, qui aimoit

passionnément le roi son mari, l'avoit presque toujours suivi depuis que la guerre étoit commencée. Pendant le siége de Talavéra, elle étoit demeurée en un lieu qui n'en étoit pas fort éloigné : une légère indisposition l'y retenoit encore ; mais elle devoit bientôt se rendre auprès de lui. Consalve, impatient de voir Zayde, pria don Garcie de mander à la reine de passer à Talavéra, sur le prétexte de voir cette nouvelle conquête, et d'amener avec elle toutes les dames arabes qui y étoient prisonnières. La reine savoit l'intérêt que son frère prenoit à Zayde ; et elle fut bien aise de réparer dans cette passion les traverses qu'elle lui avoit causées dans celle de Nugna Bella. Elle alla à Talavéra, et toutes les dames consentirent avec joie de passer auprès d'elle le temps qu'elles devoient être en Espagne. Zulema, qui demeuroit prisonnier à Talavéra, eut quelque peine à se résoudre que Zayde le quittât ; et le rang qu'il avoit toujours tenu, lui faisoit voir avec douleur que la princesse sa fille fût obligée de suivre la reine, comme les autres dames. Il s'y résolut néanmoins, et Consalve eut la joie de savoir qu'il verroit bientôt cette admirable beauté, qui lui

avoit donné tant d'amour. Le jour que la reine arriva, le roi alla deux lieues au-devant d'elle : il la trouva à cheval avec toutes les dames de sa cour. Sitôt qu'elle fut assez près, elle lui présenta Zayde, dont la beauté étoit encore augmentée par le soin de se parer, que lui avoit peut-être inspiré le désir de paroître aux yeux de Consalve avec tous ses charmes. Les graces de sa personne, l'agrément de son esprit et de sa modestie, surprirent tout le monde. Elle fut traitée comme le devoit être une princesse de sa naissance, de son mérite, et de sa beauté; et elle fit en peu de jours les délices et l'admiration de la cour de Léon. Consalve ne la regardoit qu'avec transport; et l'assurance d'en être aimé, ne lui laissoit pas envisager les obstacles qui s'opposoient à son bonheur. S'il l'avoit aimée par la seule vue de sa beauté, la connoissance de son esprit et de sa vertu, lui donnoit de l'adoration. Il cherchoit avec autant de soin les occasions de lui parler en particulier, qu'elle en prenoit de les éviter. Enfin, l'ayant trouvée un soir dans le cabinet de la reine, où il y avoit peu de monde, il la conjura avec tant d'ardeur et de respect de lui apprendre les dispositions où

elle étoit pour lui, qu'elle ne put le refuser. S'il m'étoit possible de vous les cacher, lui dit-elle, je le ferois, quelque estime que j'aie pour vous; et je m'épargnerois la honte de laisser voir de l'inclination à un homme à qui je ne suis pas destinée. Mais puisque, malgré moi, vous avez su mes sentimens, je veux bien vous les avouer, et vous expliquer ce que vous n'avez pu savoir que confusément. Alors elle lui dit tout ce qu'il avoit déjà appris par don Olmond des prédictions d'Albumazar et des résolutions de Zulema. Vous voyez, ajouta-t-elle, que tout ce que je puis est de vous plaindre et de m'affliger; et vous êtes trop raisonnable pour exiger de moi de ne pas suivre les volontés de mon père. Laissez-moi croire au moins, madame, lui dit-il, que s'il étoit capable de changer, vous ne vous y opposeriez pas. Je ne saurois vous dire si je m'y opposerois, répondit-elle; mais je crois que je le devrois faire, puisqu'il y va du bonheur de toute ma vie. Si vous croyez, madame, répartit Consalve, être malheureuse en me rendant heureux, vous avez raison de demeurer dans les résolutions que vous avez prises; mais j'ose vous dire que si vous aviez les

sentimens dont vous voulez bien que je me flatte, il n'y auroit rien qui vous pût persuader que vous puissiez être malheureuse. Vous vous trompez, madame, lorsque vous pensez avoir quelque bonté pour moi; et je me suis trompé chez Alphonse, lorsque j'ai cru voir en vous des dispositions qui m'étoient favorables. Ne parlons point, reprit Zayde, de ce que nous avons eu lieu de croire l'un et l'autre pendant que nous étions dans cette solitude; et ne me faites pas souvenir de tout ce qui m'a dû persuader que vous étiez occupé par d'autres chagrins que par ceux que je pouvois vous donner: j'ai appris, depuis que je vous ai vu à Talavéra, ce qui vous avoit obligé à quitter la cour; et je ne doute point que vous ne donnassiez au souvenir de Nugna Bella, tout le temps que vous ne passiez pas auprès de moi. Consalve fut bien aise que Zayde lui donnât lieu de la rassurer sur tous les doutes qu'elle avoit eus de sa passion: il lui apprit le véritable état où étoit son cœur lorsqu'il l'avoit connue; il lui dit ensuite tout ce qu'il avoit souffert de ne la point entendre, et tout ce qu'il s'étoit imaginé de son affliction. Je ne m'étois pas néanmoins entièrement trom-

pé, madame, ajouta-t-il, lorsque j'avois cru avoir un rival; et j'ai su depuis la passion que le prince de Tharse avoit pour vous. Il est vrai, répondit Zayde, qu'Alamir m'en a témoigné, et que mon père avoit résolu de me donner à lui avant qu'il eût vu ce portrait qu'il conserve avec un soin si extraordinaire, tant il est persuadé que mon bonheur dépend de me faire épouser celui pour qui il a été fait. Hé bien, madame, reprit Consalve, vous êtes résolue d'y consentir, et de vous donner à celui à qui vous trouvez que je ressemble. S'il est vrai que vous n'ayez pas d'aversion pour moi, vous devez croire que vous n'en aurez pas pour lui. Ainsi, madame, l'assurance que j'ai que je ne vous déplais pas, m'est une certitude que vous épouserez mon rival sans répugnance. C'est une sorte de malheur que nul autre que moi n'a jamais éprouvé, et je ne sais comment l'état où je suis ne vous fait point de pitié. Ne vous plaignez point de moi, lui dit-elle, plaignez-vous d'être né Espagnol : quand je serois pour vous comme vous le pouvez désirer, et quand mon père ne seroit point prévenu, votre patrie seroit toujours un obstacle invincible à ce que vous souhaitez, et Zu-

lema ne consentiroit jamais que je fusse à vous. Permettez-moi au moins, madame, répliqua Consalve, de lui faire savoir mes sentimens. La répugnance que vous avez témoignée pour Alamir, a dû lui ôter l'espérance de vous faire épouser un homme de sa religion: peut-être n'est-il pas si attaché que vous le pensez aux paroles d'Albumazar : enfin, madame, permettez-moi de tenter toutes choses pour parvenir à un bonheur sans lequel il m'est impossible de vivre. Je consens à ce que vous voulez, dit Zayde, et je veux bien même que vous croyiez que je crains que tout ce que vous tenterez ne soit inutile.

Consalve s'en alla à l'heure même trouver le roi, pour le supplier de l'aider dans le dessein qu'il avoit de savoir les sentimens de Zulema, et d'essayer de se les rendre favorables. Ils résolurent de donner cette commission à don Olmond, que son adresse et son amitié pour Consalve rendoient plus capable qu'aucun autre d'y réussir. Le roi écrivit par lui à Zulema, et lui demanda Zayde pour Consalve, de la même manière qu'il l'auroit demandée pour lui-même. Le voyage de don Olmond et la lettre de don Garcie furent inutiles.

Zulema répondit que le roi lui faisoit trop d'honneur, qu'il avoit sa fille entre les mains, qu'il en pouvoit disposer; mais que, de son consentement, elle n'épouseroit jamais un homme d'une religion contraire à la sienne. Cette réponse donna à Consalve toute la douleur qu'il pouvoit sentir: étant aimé de Zayde, il ne voulut pas la lui apprendre aussi fâcheuse qu'elle étoit, de peur que la certitude de ne pouvoir être à lui, ne l'obligeât à changer les sentimens qu'elle lui faisoit paroître : il lui dit seulement qu'il ne désespéroit pas de gagner Zulema, et d'obtenir de lui ce qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur.

La princesse Belenie, mère de Félime, qui étoit demeurée malade à Oropèze, mourut quelque temps après la paix. On envoya Osmin à Talavéra avec Zulema, en attendant le temps que l'on avoit arrêté pour rendre les prisonniers, et l'on conduisit Félime à la cour. Elle n'y parut pas avec tous ses charmes. Les maux de son esprit avoient tellement abattu son corps, que sa beauté en étoit diminuée; mais il étoit aisé de s'apercevoir que le mauvais état de sa santé étoit cause de ce changement. Cette princesse fut bien surprise de

trouver que ce Consalve qu'elle croyoit ne pas connoître, et qu'elle ne pouvoit entendre nommer sans douleur, à cause de l'état où il avoit mis le prince de Tharse, étoit le même Théodoric qu'elle avoit vu chez Alphonse, et qui avoit su plaire à Zayde. Son affliction redoubla, par la pensée que ce qu'elle avoit dit à Alamir dans le bois d'Oropèze, lui avoit fait connoître Consalve pour son rival, et avoit été la cause de leur combat.

On avoit transporté ce prince à Almaras : elle avoit la consolation d'apprendre tous les jours de ses nouvelles, et de ne point cacher son affliction que l'on attribuoit à la mort de sa mère. Alamir, dont la jeunesse avoit soutenu la vie pendant quelque temps, se trouva enfin si affoibli, que les médecins désespérèrent de sa guérison. Félime étoit avec Zayde et Consalve, lorsqu'on vint leur dire qu'un écuyer de ce malheureux prince demandoit à parler à Zayde. Elle rougit ; et après avoir eté quelque temps embarrassée, elle le fit entrer, et lui demanda tout haut ce que souhaitoit le prince de Tharse. Mon maître est près d'expirer, madame, répondit-il : il vous demande l'honneur de vous voir

avant que de mourir; et il espère que l'état où il est, vous empêchera de lui refuser cette grace. Zayde fut touchée et surprise du discours de cet écuyer; elle demeura quelque temps sans répondre : enfin elle tourna les yeux du côté de Consalve, comme pour lui demander ce qu'il desiroit qu'elle fît; mais voyant qu'il ne parloit point, et jugeant même, par l'air de son visage, qu'il appréhendoit qu'elle ne vît Alamir: Je suis très-fâchée, dit-elle à son écuyer, de ne pouvoir accorder au prince de Tharse, ce qu'il souhaite de moi. Si je croyois que ma présence pût contribuer à sa guérison, je le verrois avec joie; mais comme je suis persuadée qu'elle lui seroit inutile, je le supplie de trouver bon que je ne le voye pas, et je vous conjure de l'assurer que j'ai beaucoup de déplaisir de l'état où il est. L'écuyer se retira après cette réponse. Félime demeura abîmée dans une douleur dont elle ne donnoit néanmoins d'autres marques que son silence. Zayde partageoit la tristesse de Félime, et avoit quelque pitié de la misérable destinée du prince de Tharse. Consalve étoit combattu entre la joie d'avoir vu la complaisance de Zayde pour des sentimens qu'il ne lui avoit pas

même expliqués, et entre la peine d'avoir privé ce prince mourant de la vue de cette princesse.

Comme toutes ces personnes étoient occupées de ces divers sentimens, l'écuyer d'Alamir revint, et dit à Félime que son maître demandoit à la voir, et qu'il n'y avoit point de momens à perdre si elle vouloit lui accorder cette grace. Félime se leva du lieu où elle étoit assise; il ne lui resta rien d'une personne vivante que la force de marcher : elle donna la main à cet écuyer, et suivie de ses femmes, elle s'en alla au lieu où étoit le prince de Tharse. Elle s'assit auprès de son lit, et, sans lui rien dire, elle demeura immobile à le regarder. Le prince, la fixant, lui dit d'une voix mourante : Je suis bien heureux, madame, que l'exemple de Zayde ne vous ait pas inspiré la cruauté de me refuser la consolation de vous voir : c'est la seule que je pouvois espérer, puisque j'ai été privé de celle que j'avois osé prétendre. Je vous supplie, madame, de lui vouloir dire que c'est avec raison qu'elle m'a jugé indigne de l'honneur que Zulema m'avoit voulu faire. Mon cœur avoit brûlé de tant de flammes et s'étoit profané par

tant de fausses adorations, qu'il ne méritoit pas de toucher le sien; mais si une inconstance qui a fini en la voyant, pouvoit avoir été réparée par une passion qui m'a rendu entièrement opposé à ce que j'étois et par un attachement le plus respectueux qu'on ait jamais eu, je crois, madame, que j'aurois expié tous les crimes de ma vie. Assurez-la, je vous en conjure, que j'ai eu pour elle l'adoration qu'on a pour les dieux, et que je meurs bien moins des blessures que j'ai reçues de Consalve, que de la douleur de savoir qu'il est aimé d'elle. Vous m'aviez dit la vérité dans le bois d'Oropèze, lorsque vous m'apprîtes que son cœur avoit été touché : je ne le crus que trop, quoique je vous dis d'abord que je ne le croyois pas. Je venois de vous quitter, et je n'étois rempli que de l'idée de cet heureux Espagnol quand je rencontrai Consalve. Sa ressemblance avec le portrait que j'avois vu, et ce que vous veniez de me dire, me frappèrent d'abord, et je ne balançai point à croire qu'il ne fût celui dont vous m'aviez parlé. Je lui fis connoître que j'étois Alamir : il m'attaqua avec l'animosité d'un homme qui savoit que j'étois son rival. J'ai su depuis que je ne m'étois pas

trompé en le croyant favorisé de Zayde. Il mérite de toucher son cœur; j'envie son bonheur sans l'en trouver indigne. Je meurs accablé de mes malheurs sans en murmurer; et si j'osois, je me plaindrois de l'inhumanité de Zayde, d'avoir privé de sa vue un homme qui va la perdre pour jamais. On peut juger de combien de douleurs mortelles les paroles d'Alamir percèrent le cœur de Félime. Elle voulut parler deux ou trois fois; mais ses sanglots et ses larmes lui fermèrent la bouche: enfin, avec une voix entrecoupée de soupirs et emportée par une tendresse qu'elle ne put retenir: Croyez, lui dit-elle, que si j'avois été à la place de Zayde, nul autre n'auroit été préféré au prince de Tharse. Malgré sa douleur, elle sentit la force de ses paroles, et elle tourna la tête pour cacher l'abondance de ses larmes et pour éviter les yeux d'Alamir. Hélas! madame, reprit ce prince mourant, seroit-il possible que ce que vous me laissez voir fût véritable? Je vous avoue que le jour où je vous parlai dans le bois, je crus une partie de ce que j'ose croire présentement; mais j'étois si troublé, et vous sûtes si bien donner un autre sens à vos paroles, qu'il

ne m'en resta qu'une légère impression. Pardonnez-moi, madame, ce que j'ose penser, et pardonnez-moi d'avoir causé un malheur qui a été plus grand pour moi que pour vous. Je ne méritois pas d'être heureux; je l'aurois trop été, si....

Une foiblesse l'empêcha de continuer: il perdit la parole, et tourna le yeux vers Félime, comme pour lui dire adieu; ensuite il les ferma pour jamais, et mourut presque dans le même moment. Les larmes de Félime s'arrêtèrent: elle demeura saisie de douleur, et elle regarda mourir ce prince avec des yeux qui n'avoient plus de mouvement. Ses femmes, voyant qu'elle restoit dans la place où elle étoit assise, l'emmenèrent d'un lieu où il ne restoit que des objets funestes. Elle se laissa conduire sans prononcer une seule parole; mais lorsqu'elle fut dans sa chambre, la vue de Zayde aigrit sa douleur, et lui donna la force de parler. Vous êtes contente, madame, lui dit-elle d'une voix assez foible, Alamir est mort. Alamir est mort, continua-t-elle; et comme si elle se l'eût appris à elle-même: je ne le verrai donc plus; j'ai donc perdu pour jamais l'espérance d'en être aimé; il n'est plus au pou-

voir de l'amour de faire qu'il soit attaché à moi : mes yeux ne verront plus les siens ; sa présence, qui adoucissoit tous mes malheurs, n'est plus un bien que je puisse recouvrer. Ah! madame, dit-elle à Zayde, est-il possible que quelqu'un pût vous plaire, et qu'Alamir ne vous ait pas plu? Quelle inhumanité est la vôtre? Pourquoi ne l'aimiez-vous pas! Il vous adoroit, que lui manquoit-il pour être aimable? Mais, reprit doucement Zayde, vous savez bien que j'eusse augmente vos souffrances, si je l'eusse aimé, et que c'étoit la chose du monde que vous craigniez le plus. Il est vrai, madame, répliqua-t-elle, il est vrai, je ne voulois pas que vous le rendissiez heureux, mais je ne voulois pas que vous lui ôtassiez la vie. Ah! pourquoi lui ai-je si soigneusement caché la passion que j'avois pour lui? reprit-elle ; peut-être l'auroit-elle touché ; peut-être auroit-elle fait quelque diversion à ce fatal amour qu'il a eu pour vous? Que craignois-je? pourquoi ne voulois-je pas qu'il sût que je l'adorois? La seule consolation qui me reste, est qu'il en ait deviné quelque chose. Hé bien, quand il l'auroit su, il auroit feint de m'aimer, et m'auroit trompée ;

qu'importe qu'il m'eût trompée comme il avoit commencé ? Ils sont encore chers à mon souvenir ces momens précieux où il voulut bien me laisser croire qu'il m'aimoit. Est-il possible qu'après tant de maux que j'ai soufferts, il m'en restât encore de si grands à souffrir? J'espère au moins que j'aurai assez de douleur pour n'avoir pas la force de les supporter.

Comme elle parloit ainsi, parut à la porte de sa chambre Consalve, qui, croyant qu'elle étoit dans une autre, venoit savoir en quel état elle étoit revenue de chez Alamir. Il se retira à l'heure même, pour ne pas irriter sa douleur par sa présence; mais ce ne put être si promptement, qu'elle ne le vît, et que cette vue ne lui fît faire de cris si douloureux, que les cœurs les plus durs en auroient été touchés. Faites en sorte, madame, dit-elle à Zayde, que je ne voye point Consalve; je ne saurois supporter la vue d'un homme par qui Alamir a reçu la mort, et qui lui a ôté ce qu'il préféroit à sa vie.

La violence de sa douleur lui fit perdre la parole et la connoissance; et comme sa santé étoit déjà fort affoiblie, on jugea aisément qu'elle étoit dans un grand péril.

Le roi et la reine, avertis de son mal, vinrent la voir, et envoyèrent chercher tous ceux qui pouvoient la soulager. Après cinq ou six heures d'une espèce de léthargie, la quantité des remèdes la fit revenir. De tout ce qui s'offrit à sa vue, elle ne reconnut que Zayde, qui pleuroit auprès d'elle avec beaucoup de douleur. Ne me regrettez point, lui dit-elle si bas qu'à peine pouvoit-on l'entendre : je n'aurois plus été digne de votre amitié, et je n'aurois pu aimer une personne qui auroit causé la mort d'Alamir. Elle n'en put dire davantage ; elle retomba dans les accidens dont on venoit de la tirer, et le lendemain à la même heure qu'elle avoit vu mourir le prince de Tharse, elle finit une vie que l'amour avoit rendue si malheureuse.

La mort de deux personnes d'un mérite si extraordinaire, parut si digne de compassion, que toute la cour de Léon en fut affligé. Zayde demeura dans une douleur inconcevable : elle aimoit tendrement Félime, et la manière dont elle étoit morte, redoubloit encore son affliction. Plusieurs jours se passèrent, sans que les soins et les prières de Consalve pussent apporter quelque modération à sa tris-

tesse. Mais enfin, la crainte de partir d'Espagne et d'abandonner Consalve, fit faire quelque trève à ses larmes, et lui donna une autre sorte de douleur. Le roi s'en retourna à Léon; et il restoit si peu de choses à faire pour l'exécution de la paix, que, selon les apparences, Zulema devoit bientôt repasser en Afrique. Il n'étoit pas néanmoins en état de partir; il avoit été dangereusement malade dans le même temps que Félime étoit morte, et l'on avoit caché à Zayde l'extrémité de sa maladie, pour ne pas l'accabler de tant de déplaisirs à la fois. Consalve étoit dans des inquiétudes mortelles, et ne songeoit qu'aux moyens de faire consentir ce prince à son bonheur, ou d'obtenir de Zayde de demeurer en Espagne auprès de la reine, puisque la bienséance lui permettoit de ne pas suivre un père qui paroissoit résolu à la faire changer de religion. Quelques jours après qu'on fut arrivé à Léon, Consalve entra un soir dans le cabinet de la reine; Zayde y étoit, mais si attachée à regarder un portrait de Consalve, qu'elle ne le vit point entrer. Je suis bien destiné, madame, lui dit-il, à être jaloux d'un portrait, puisque je le

suis même du mien, et que j'envie l'attention que vous avez à le regarder. De votre portrait? reprit Zayde avec un étonnement extrême. Oui, madame, de mon portrait, reprit Consalve. Je vois bien que vous avez peine à le croire, par sa beauté; mais je vous assure néanmoins qu'il a été fait pour moi. Consalve, lui dit-elle, n'a-t-on point fait pour vous quelque autre portrait semblable à celui que je vois? Ah! madame, s'écria-t-il avec ce trouble que donnent les joies incertaines, puis-je croire ce que vous me laissez deviner, et que je n'ose même vous dire? Oui, madame, continua-t-il, d'autres portraits, pareils à celui que vous voyez, ont été faits pour moi; mais je n'oserois m'abandonner à croire ce que je vois bien que vous pensez, et ce que j'aurois pensé il y a long-temps, si je m'étois cru digne des prédictions qu'on vous a faites, et si vous ne m'aviez pas toujours dit que le portrait à qui je ressemblois étoit celui d'un Africain. Je l'avois cru à l'habillement, répondit Zayde, et les paroles d'Albumazar m'en avoient persuadée. Vous savez, ajouta-t-elle, combien j'ai souhaité que vous puissiez être celui à qui vous ressembliez;

mais ce qui m'étonne, est que, l'ayant tant souhaité, la préoccupation m'ait empêchée de le croire. J'en parlai à Félime, sitôt que je vous vis chez Alphonse. Lorsque je vous revis à Talavéra, et que je sus votre naissance, cette pensée me revint dans l'esprit, et je ne la regardai pourtant que comme un effet de mes souhaits. Mais qu'il sera difficile, reprit-elle en soupirant, de persuader mon père de cette vérité, et que je crains que ces prédictions, qui lui ont paru véritables quand il a cru qu'elles regardoient un homme de sa religion, ne lui paroissent fausses lorsqu'elles regarderont un Espagnol. Comme elle parloit, la reine entra dans le cabinet : Consalve lui fit part de sa joie; elle ne voulut pas retarder d'un moment celle qu'en auroit le roi. Elle alla lui dire ce qu'ils venoient de découvrir, et le roi vint à l'heure même savoir de Consalve ce qui restoit à faire, pour rendre son bonheur parfait. Après avoir examiné assez long-temps de quelle manière on pourroit gagner Zulema, ils résolurent de le faire venir à Léon. On dépêcha aussitôt à Talavéra, pour lui faire savoir que le roi souhaitoit qu'il fût conduit à la cour;

et comme sa santé étoit entièrement rétablie, il y arriva en peu de temps. Le roi le reçut avec beaucoup de témoignages d'estime, et le fit entrer dans son cabinet. Vous ne m'avez pas voulu accorder Zayde, lui dit-il, pour l'homme que je considère le plus; mais j'espère que vous ne la refuserez pas pour celui dont voici le portrait, et à qui je sais qu'elle est destinée par les prédictions d'Albumazar. A ces mots, il lui fit voir le portrait de Consalve, et lui présenta Consalve même, qui s'étoit un peu retiré. Zulema les regardoit l'un et l'autre, et paroissoit enseveli dans une profonde rêverie. Le roi crut que son silence venoit de son incertitude. Si vous n'étiez pas assez persuadé par la ressemblance, lui dit-il, que ce portrait ne soit celui de Consalve, on vous en donneroit tant d'autres marques, que vous n'en pourriez douter. Le portrait que vous avez, et qui est pareil à celui-ci, ne peut être tombé entre vos mains que depuis la bataille que perdit Nugnez Fernando, père de Consalve, contre les Maures. Il le fit faire par un excellent peintre qui avoit voyagé par tout le monde, et à qui les habillemens d'Afrique avoient paru si

beaux, qu'il les donnoit à tous ses portraits. Il est vrai, seigneur, répartit Zulema, que je n'ai ce portrait que depuis le temps que vous me marquez : il est vrai aussi que, parce que vous me faites l'honneur de me dire, et par la grande ressemblance, je ne puis douter que ce ne soit celui de Consalve. Mais ce n'est pas ce qui cause mon silence et mon étonnement : j'admire les décrets du ciel et les effets de sa providence. On ne m'a point fait de prédiction, seigneur, et les paroles d'Albumazar, dont je vois bien que vous avez entendu parler, ont été prises par ma fille dans un autre sens qu'elles ne doivent l'être. Mais puisque vous avez la bonté de vous intéresser à sa fortune, trouvez bon, seigneur, que je vous informe de ce que vous ne pouvez savoir que par moi, et que je vous apprenne les commencemens d'une vie dont vous seul pouvez présentement faire le bonheur.

Les justes prétentions de mon père sur l'empire du calife, le firent reléguer en Chypre : j'y allai avec lui ; j'y devins amoureux d'Alasinthe, et je l'épousai. Elle étoit chrétienne : je résolus d'embrasser sa religion, qui me paroissoit la seule

que l'on dût suivre ; néanmoins l'austérité m'en fit peur, et retarda l'exécution de mon dessein. Je m'en retournai en Afrique : les délices et la corruption des mœurs me r'engagèrent plus que jamais dans ma religion, et me donnèrent une nouvelle aversion pour les chrétiens. J'oubliai Alasinthe pendant plusieurs années ; mais enfin, touché du désir de la revoir, et de revoir Zayde que j'avois laissée dans la première enfance, je résolus de l'aller chercher en Chypre, pour lui faire changer de religion, et pour lui faire épouser un prince de Fez, de la maison des Idris. Il avoit entendu parler d'elle : il la désiroit avec passion, et son père avoit pour moi une amitié particulière. La guerre qui étoit en Chypre, me fit hâter mon dessein : lorsque j'y arrivai, j'y trouvai le prince de Tharse amoureux de Zayde : il me parut aimable ; je ne doutai pas qu'il n'en fût aimé. Je crus que ma fille se résoudroit aisément à l'épouser. Je n'étois pas entièrement engagé au prince de Fez. Sa mère étoit chrétienne, et je craignis qu'elle ne fût un obstacle au dessein que j'avois que Zayde changeât de religion. Je consentis donc aux sentimens qu'Alamir avoit pour

elle ; mais je fus fort surpris de la répugnance qu'elle me témoigna pour lui; et tant que le siége de Famagouste dura, quelques efforts que je fisse, je ne pus l'obliger à recevoir ce prince pour son mari. Je pensai que je ne devois pas m'opiniâtrer à vaincre une aversion qui me paroissoit naturelle, et je résolus de la donner au prince de Fez, sitôt que nous serions en Afrique. Il m'avoit écrit depuis que j'étois en Chypre : j'avois su que sa mère étoit morte ; ainsi, je n'avois rien à désirer pour ce mariage. Nous quittâmes Famagouste, nous abordâmes à Alexandrie, et j'y trouvai Albumazar, que je connoissois il y avoit long-temps. Il remarqua que ma fille regardoit avec attention et avec plaisir un portrait pareil à celui que je viens de voir. Le lendemain, comme je parlois à ce savant homme de l'aversion qu'elle avoit témoignée pour Alamir, je lui dis la résolution où j'étois, de lui faire épouser le prince de Fez, quelque répugnance qu'elle y pût avoir.

Je doute qu'elle en ait pour sa personne, me répondit Albumazar. Ce portrait, qui lui a paru si agréable, ressemble si fort à ce prince, que je crois qu'il a été fait pour

lui. Je n'en saurois juger, repartis-je, parce que je ne l'ai jamais vu. Il n'est pas impossible que ce soit son portrait; mais j'ignore pour qui il a été fait, et je ne le tiens que du hasard. Je souhaite que ce prince plaise à Zayde; et quand il lui déplairoit, je n'aurois pas pour elle la même complaisance que j'ai eue sur le sujet du prince de Tharse. Peu de jours après, ma fille pria Albumazar de lui dire quelque chose de sa fortune : comme il savoit mes intentions, et qu'il croyoit que le portrait qu'elle avoit vu, étoit celui du prince de Fez; il lui dit, sans aucun dessein de faire passer ses paroles pour une prédiction, qu'elle étoit destinée à celui dont elle avoit vu le portrait. Je feignis de croire qu'Albumazar parloit par une connoissance particulière des choses à venir, et j'ai toujours paru à Zayde dans ce même sentiment. Lorsque je quittai Alexandrie, Albumazar m'assura que je ne réussirois pas dans les desseins que j'avois pour elle; néanmoins je n'en pouvois perdre l'espérance. Pendant la maladie dont je viens de sortir, les pensées que j'avois eues autrefois d'embrasser la véritable religion, me sont revenues si fortement dans l'esprit, que

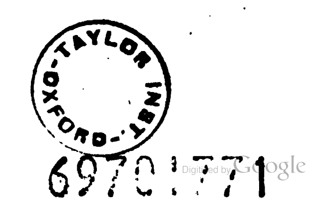
je n'ai songé, depuis ma guérison, qu'à me confirmer dans ce dessein. J'avoue toutefois que cette heureuse résolution n'étoit pas encore aussi ferme qu'elle le devoit être; mais je me rends à ce que le ciel fait en ma faveur: il me conduit, par les mêmes moyens dont j'ai prétendu me servir pour faire épouser à ma fille un homme de ma religion, à lui en faire épouser un de la sienne. Les paroles d'Albumazar, qu'il a dites sans dessein, et sur une ressemblance où il s'est mépris, se trouvent une véritable prédiction; et cette prédiction s'accomplit entièrement, par le bonheur que trouve ma fille à épouser un homme qui est l'admiration de son siècle. Il me reste seulement, seigneur, à vous demander la grace de vouloir me recevoir au nombre de vos sujets, et de me permettre de finir mes jours dans votre royaume.

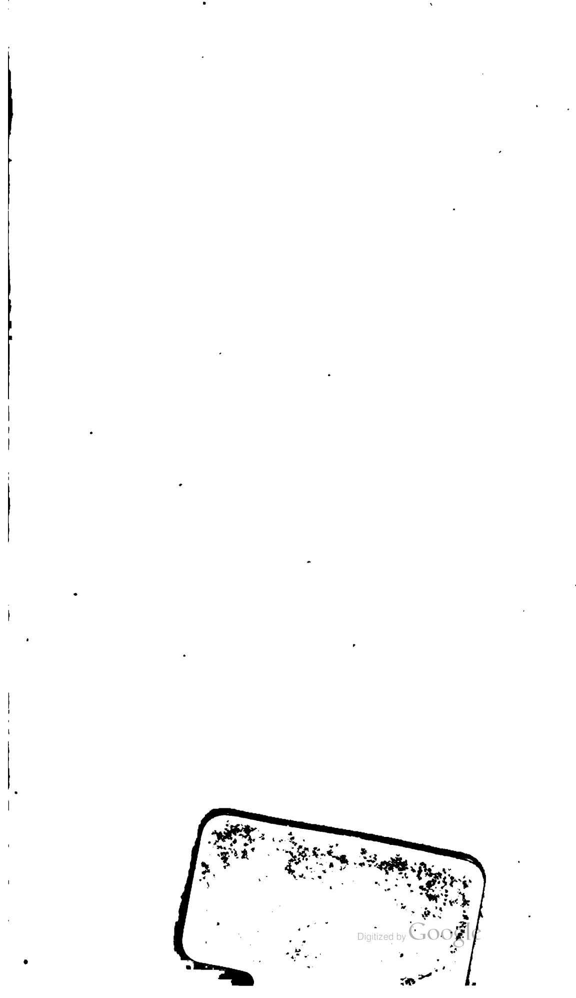
Le roi et Consalve furent si surpris et si touchés du discours de Zulema, qu'ils l'embrassèrent sans lui rien dire, ne pouvant trouver de paroles qui expliquassent leurs sentimens. Enfin, après lui avoir témoigné leur joie, ils admirèrent longtemps toutes les circonstances d'une si

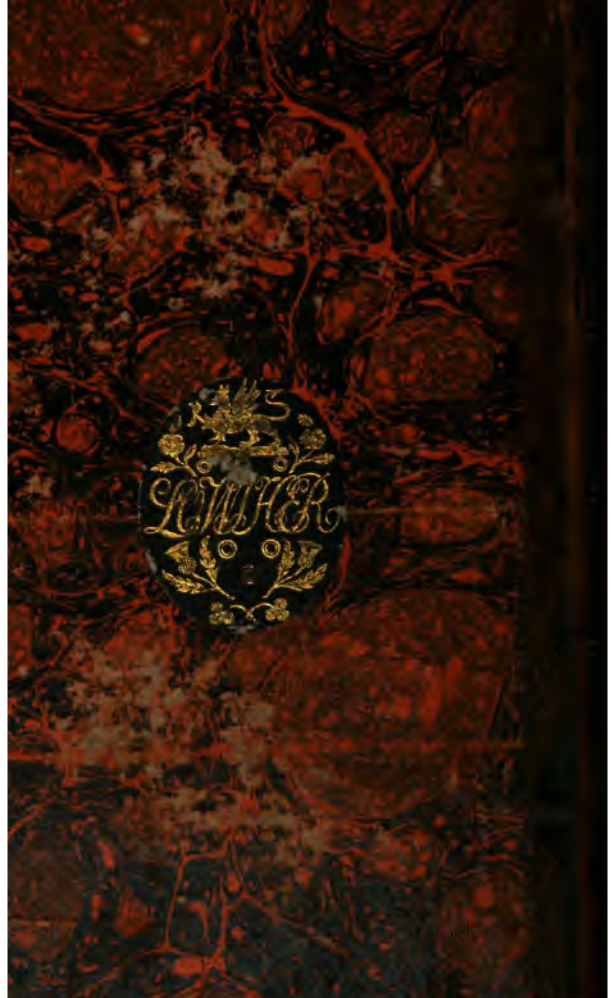
étrange aventure. Néanmoins Consalve ne fut pas surpris qu'Albumazar se fût trompé à la ressemblance du prince de Fez; il savoit que plusieurs personnes s'y étoient trompées, et il apprit à Zulema que la mère de ce prince étoit sœur de Nugnez Fernando, son père; et qu'ayant été prise dans une irruption des Maures, elle fut conduite en Afrique, où sa beauté la rendit femme légitime du père du prince de Fez.

Zulema s'en alla apprendre à sa fille ce qui venoit de se passer, et il lui fut facile de juger, par la manière dont elle reçut cette nouvelle, qu'elle n'étoit pas insensible au mérite de Consalve. Peu de jours après, Zulema embrassa publiquement la religion chrétienne: on ne songea ensuite qu'aux préparatifs des noces qui se firent avec toute la galanterie des Maures, et toute la politesse d'Espagne.

FIN DE ZAYDE, ET DU SECOND VOLUME.






LOWTHER